

non. Manche non. non.

Couverture de la Bibliothèque

N° 34

LE LIVRE
des Sonnets

Seize dizains de sonnets choisis



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31
M DCCC XCIII

Le Livre des sonnets seize dizains de sonnets choisis

Charles Asselineau



Alphonse Lemerre, Paris, 1893

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

LE LIVRE

des Sonnets

Seize dizains de sonnets choisis

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCC XCIII

TABLE

AVERTISSEMENT

HISTOIRE DU SONNET

LE LIVRE DES SONNETS

Il n'est point tant de barques à Venise
Me jouenant de tes grâces divines
Des plus beaux yeux, & du plus clair visage
Avant le temps les temples fleuriront

Marie, leuez-vous, ma ieune pareffeuse
Ceffe tes pleurs, mon liure ; il n'est pas ordonné
Comme on voit fur la branche au mois de May la rofe
Quand vous ferez bien vieille, au soir à la chandelle
Il ne faut s'esbahir, difoient ces bons vieillars
Afin que ton honneur coule parmy la plaine
Bien que ceste maifon ne vante fon porphire
Je vous enuoye vn bouquet que ma main
Si noftre vie eft moins qu'une iournée
Ce pendant que Magny fuit fon grand Auanfon
Heureux qui, comme Vlyffe, a fait un beau voyage
Voicy le Carneual, menons chafcun la fienne
Toy qui de Rome émerueillé contemples
Songe heureux & diuin, trompeur de ma trifteffe
Lors que pour vous baifer ie m'approche de vous
Je vis, ie meurs : ie me brûle & me noye
Tant que mes yeus pourront larmes efandre
Oh ! fi i'estois en ce beau fein raüe
Baife m'encor, rebaiße moy & baife
Quenoille mon fouci, ie vous promets & iure
Ce iourd'huy du Soleil la chaleur alteree
Quand ie voy quelque fois Madame emmy la rue
Icare eft cheut icy le ieune audacieux
Lettres, le feul repos de mon ame agitée
Cette fontaine eft froide, & fon eau doux-coulante
Depuis le trifte poinct de ma fraifle naiſſance
Sire, Thulene eft mort ; i'ay veu fa ſepulture
François, arreſte-toy, ne paſſe la campagne
Sire, voſtre Citron, qui couchoit autrefois
Qu'avec vne valeur à nulle autre ſeconde
Que mon Fils ait perdu ſa deſpoüille mortelle
Cependant qu'en la Croix plein d'amour infinie
Le péché me ſurmonte, & ma peine eft ſi grande

Ton orgueil peut durer au plus deux ou trois ans
Affis sur vn fagot, vne pipe à la main
Coucher trois dans vn drap, sans feu ny sans chandelle
Accablé de Pareffe, & de Melancholie
Voicy les seuls costaux, voicy les seuls valons
Il est temps, ma belle ame, il est temps qu'on finisse
En vain, pauvre Tircis, tu te romps le cerueau
Qui vid iamais au monde vn miracle pareil ?
Lors qu'Adam vit cette jeune beauté
Le silence regnoit sur la terre & sur l'onde
Des portes du matin l'Amante de Cephale
Il faut finir mes jours en l'amour d'Vranie
Job de mille tourments atteint
Deux Sonnets partagent la Ville
Après l'œil de Melite il n'est rien d'admirable
Que vos soins, grande REINE, enfantent de miracles !
Ne verse point de pleurs sur cette sepulture
Sous ce marbre repose un monarque sans vice
Quand le Sauveur souffroit pour tout le genre humain
Aux larmes, le Vayer, laisse les ieux ouverts
GRAND DIEU, tes jugemens sont remplis d'équité
Un amas confus de maisons
Sève, qui peins l'objet dont mon cœur suit la loy
Parmi les doux transports d'une amitié fidele
Dans un fauteuil doré, Phèdre tremblante & blême
La jeune Eudoxe est une bonne enfant
Celui que nous plaignons, & qu'un fort glorieux
On a vanté vos murs bâtis sur l'onde
La vie avance & fuit sans ralentir le pas
La mort & la beauté sont deux choses profondes
Ne ris point des sonnets, ô Critique moqueur !
J'étais un arbre en fleur où chantait ma Jeunesse
Que vient-elle me dire, aux plus tendres instants

Que son visage est triste & son front amaigri
Ah ! s'il est ici-bas un aspect douloureux
Nourrice d'Allegri, Parme, cité chrétienne
Pétrarque, au doux sonnet je fus longtemps rebelle
Homme, libre penseur ! te crois-tu seul pensant
Béatrix Donato fut le doux nom de celle
J'ai perdu ma force & ma vie
Quel est donc ce chagrin auquel je m'intéresse ?
Mon âme a son secret, ma vie a son mystère
Pour veiner de son front la pâleur délicate
Verfailles, tu n'es plus qu'un spectre de cité
La caravane humaine au sahara du monde
La Satiété dort au fond de vos grands yeux
Le puits profond était poli comme un miroir
Cachez vos pleurs, madame, & votre épaule
« Je n'entrerai pas là, » dit la folle en riant
Si j'avais un arpent de sol, mont, val ou plaine
Mon cœur est enterré sous ce grand noisetier
Deux cortèges se sont rencontrés à l'église
Quand les Géants, tordus sous la foudre qui gronde
Après l'apothéose, après les gémonies
Le vert colibri, le roi des collines
Le vent d'automne, aux bruits lointains des mers pareil
Quand la fleur du soleil, la rose de Lahor
Sois sage, ô ma Douleur, & tiens-toi plus tranquille
Je te donne ces vers afin que si mon nom
Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères
À cette heure où les cœurs, d'amour raffasiés
Sur la colline
AINSI PASIPHAÉ, la fille du Soleil
LA REINE NICOSIS, portant des pierreries
Du haut du ciel profond, vers le monde agité
L'hirondelle est partie & la bise est venue

Quel temple pour son fils elle a rêvé neuf mois !
Sur l'étang bleu que vient rider le vent des soirs
Les vieillards, quand près d'eux, semaine par semaine]
La maison qu'elle habite aux portes d'un faubourg
Mon amour, tu le plains qu'avec le coloris
Il avait sur l'échine une croix pour blason !
Dans le ciel diaphane où l'oiseau s'affoupit
Fantoches à la mode, automates mondains
Une habitude longue & douce lui faisait
C'est une chambre où tout languit & s'effémine
N'espère pas que tu l'apaises
Souvent, — & j'en frémis, — quand sur ta lèvre infâme
La Grande Ourse, archipel de l'Océan sans bords
Toutes, portant l'amphore, une main sur la hanche
S'il n'était rien de bleu que le ciel & la mer
Viens ! ne marche pas seul dans un jaloux sentier
Dans les verres épais du cabaret brutal
Car les bois ont aussi leurs jours d'ennui hautain
Malgré les larmes de ta mère
Vous dont les regards purs, éclatants de lumière
Lorsque tout douloureux regret fut mort en elle
L'immense ennui, ce fils bâtard de la douleur
Amant abandonné qu'une maîtresse oublie
Mon cœur était jadis comme un palais romain
« Pour toujours ! » me dis-tu, le front sur mon épaule
Ils fuient, ivres de meurtre & de rébellion
L'air fraîchit. Le soleil plonge au ciel radieux
Oui, c'est au vieux Gallus qu'appartient l'héritage
Comme un vol de gerfauts hors du charnier natal
Le four rougit ; la plaque est prête. Prends ta lampe
D'un doigt distrait frôlant la sonore bîva
Le soleil sous la mer, mystérieuse aurore
Bizarre comme un singe, & pareille aux Houris

Ah ! toi, l'indifférent, tu souffres à ton tour
C'est un matin de mars qu'elle m'est revenue
Pars, puisque tu le veux, va-t'en, laisse le deuil
Je fais souvent ce rêve étrange & pénétrant
Cette relique exhale un parfum d'élégie
Maître Laurent Coster, cœur plein de poésie
Tous, l'amant qui dans un baiser verse son âme
Dans le pays on les appelait Les Songeants
S'il est vrai que ce siècle ait tué tous les Dieux
Les cloches qui tintaient sous l'azur clair du ciel
Je n'ai gardé de toi, ma Mère, douce morte
Tout ce qui doit finir est court, — a dit un sage
Oh ! qu'il fût seulement une personne, un être !
Si, comme je l'espère & comme tu le dis
Juge notre querelle, ô Toi qui nous entends
Ô Maître bien aimé, voici que tu reposes
Frêle enfant, doux fantôme au contour délié
À peine ont-ils vingt ans, qu'ils ont déjà fermé
J'ai voulu de l'Amour séparer le Désir
Donc, en ce même instant, flottait à mon infu
Un crucifix de fer tend ses bras sur le seuil
L'air s'embrume ; les joncs, roux comme de vieux os
Morts qui dormez, couchés dans nos blancs cimetières
Une minute avant l'ondée

NOTES ET VARIANTES

APPENDICE. Les Règles du Sonnet

INDEX des Auteurs

INDEX des Sonnets

AVERTISSEMENT

*N*OUS avons voulu réunir en ce petit volume les Sonnets français qu'on fait les plus fameux, ou qu'on estime les mieux faits.

Nous avons clos le recueil après le seizième dizain, espérant n'avoir rien omis d'illustre ou d'excellent.

Notre recueil commence avec la Pléiade & finit avec les poètes contemporains. On pourra suivre ainsi, à travers trois siècles, les variations du plus sévère & du plus charmant des poèmes à forme fixe.

En publiant le texte des Sonnets, nous avons, suivant notre coutume, respecté l'orthographe & la ponctuation originales.

On sait que les vieux poètes ne donnaient point de titre à chacun de leurs Sonnets. Nous ne nous sommes permis d'ajouter un titre que lorsque le titre même du recueil d'où nous tirions un Sonnet y pouvait être appliqué, ou que la tradition littéraire nous fournirait une désignation consacrée.

Il nous a paru utile d'indiquer, dans des notes, la provenance de chaque Sonnet, & de produire, quand il y avait lieu, des variantes & des éclaircissements,

Une prompte faveur a accueilli les précédentes éditions de ce recueil. Celle-ci contient soixante Sonnets de plus que la première, celle de 1871, & offre, nous osons le croire, un tableau assez complet des destinées du Sonnet en France.

Ce nous est un devoir agréable d'exprimer toute notre reconnaissance à MM. les Éditeurs qui ont bien voulu nous autoriser à publier les Sonnets choisis par nous dans les œuvres dont ils ont la propriété. Ils nous ont fait part de leur bien en faveur du public. Tous ceux qui se plairont à ce petit livre leur sauront gré de nous avoir permis de le faire aussi riche.

A. L.

HISTOIRE DU SONNET

J'AI toujours pensé qu'il y avait un chapitre d'histoire littéraire amusante à faire sur le Sonnet. Et, en effet, le Sonnet, indépendamment de son importance littéraire, a eu son importance historique.

Depuis le jour où le caprice d'un poète inventa la règle savante, on peut suivre à travers les âges la marche parfois interrompue. On le voit se mêler aux événements, s'accrocher à des noms célèbres, & quelquefois devenir cause lui-même & occasionner, comme au temps des Jobelins & des Uranins, de véritables émeutes. Parfois, il a émigré, disparaissant d'un pays pour aller florir dans un autre ; & deux grandes nations littéraires se disputent l'honneur de son invention.

Enfin, je n'ai jamais lu qu'on se fût battu pour une Ode, qu'une Élégie eût créé des dissensions ; & le Sonnet, comme nous l'apprend Balzac, a partagé la cour & la ville & divisé la maison de France. Le commentaire de Saint-Hyacinthe sur un couplet de chanson n'a qu'un volume, & l'on ferait une bibliothèque de ce qui a été écrit, tant en prose qu'en vers, à différentes époques, pour, contre & sur le Sonnet.

On fait que Boileau a dit que le dieu des vers,

Voulant pouffer à bout tous les rimeurs françois,
Inventa du Sonnet les rigoureuses lois.

Quant à moi, elles ne m'ont jamais paru tellement rigoureuses, & c'est indubitablement à sa coupe si heureuse — véritable invention de génie — & à la perfection imposée par sa concision que le Sonnet a dû son succès & sa popularité.

Godeau, évêque de Vence, qui fut un poète distingué, allait encore plus loin que Despréaux : il prétendait que le règne du Sonnet n'est pas de ce monde & niait qu'on en pût faire de parfaits ; il était athée en Sonnet.

Il n'est pas douteux néanmoins qu'il ne soit fort aisé d'en faire de médiocres, à voir l'innombrable quantité de Sonnets répandus dans les œuvres des poètes français & étrangers. Titon du Tillet, auteur du *Parnasse françois*, dit, en parlant de Jodelle : « Il lui étoit fort ordinaire de prononcer des *Sonnets* sur-le-champ ; & ceux de rencontre ne l'ont souvent occupé que le tour d'une allée de jardin. »

L'origine du Sonnet a donné lieu, dès le xvi^e siècle, à de nombreuses contestations. Quelques auteurs ont pensé qu'il était d'invention italienne.

M. Sainte-Beuve, un des derniers qui aient parlé du Sonnet, s'est laissé prendre à cette opinion lorsqu'il a dit :

Du Bellay, le premier, l'apporta de Florence.

Mais ce n'est là qu'une hérésie, réfutée dès sa naissance par Étienne Pasquier, Michel de Nostradamus, Vauquelin de La Fresnaye, Antoine du Verdier, Lacroix du Maine, Henry Estienne, Scévole de Sainte-Marthe, &, après eux, par Colletet, l'académicien.

Selon ce dernier, homme très compétent^[1], Du Bellay n'aurait fait que reprendre aux Italiens ce qu'ils avaient emprunté aux troubadours de la Provence, & ce que ceux-ci mêmes avaient appris des poètes qui florissaient à la cour des premiers rois de France.

Voici comment Colletet motive cette assertion, qui a du moins le mérite d'être patriotique :

« Mais quoy que disent tous ces fameux Autheurs touchant la première inuention du Sonnet, ie croy qu'il est bien encore de plus ancienne datte. Car ie trouue que Thibaut VII, Comte de Champagne, qui fit vne infinité de Chanfons amoureuses en faueur de la Reyne Blanche, Mere du Roy faint Loüis..., témoigne qu'auparauant luy le Sonnet estoit déjà en vſage, puis qu'il en fait mention dans ses Vers,

Et maint Sonnet, & mainte recordie.

Or ce Thibaut, comte de Champagne, & Roy de Nauarre, premier du nom, viuoit l'an 1226, desjà pour lors assez âgé ; c'est à dire plus de six vingts ans auparauant Petrarque, qui, comme i'ay dit, estoit (selon quelques-vns) le premier Autheur des Sonnets ; & enuiron soixante ans auparauant ce Bertrand de Marfeille, ce Guilhem des Almarics, & ce Girard de Bourneüil, qui en ont aussi passé pour les premiers inuenteurs. Ainsi il y a bien de l'apparence que ce sont les Poètes qui florissoient en la Cour de nos premiers Roys, qui ont les premiers inuenté le Sonnet. Et ce qui me confirme d'autant plus dans cette creance, c'est que... le premier Autheur du fameux Romant de la Rose, Guillaume de Loris, qui mourut l'an 1260, sous le regne du mesme Roy faint Loüis, témoigne que les François en auoient vſé, lors qu'il dit dans son fameux Romant,

Lais d'amours, & Sonnets courtois [\[2\]](#). »

Une fois rentré en France, *rapporté* & non plus *apporté* par Du Bellay, le Sonnet devint la fureur, la passion de tout ce qui rimait à la cour de Henri II.

Du Bellay avait donné, sous le titre de *L'Olive*, un recueil de Sonnets en l'honneur de sa maîtresse ; on eut la *Francine*, de Baïf, recueil de Sonnets adressés à une dame ; la Claire, de Charondas, Loys le Caron ; la *Castianire*, d'Olivier de Magny ; l'*Ariane* & l'*Artémise*, d'Amadis Jamyn ; l'*Hippolyie*, la *Diane* & la *Cléonice*, de Philippe Desportes, abbé de Tyron ; l'*Admirée*, de Jacques Tahureau ; l'*Olympe*, de Jacques Grévin, médecin de Marguerite de France ; la *Flore*, de Pierre Le Loyer ; l'*Amalthée*, de Claude du Buttet. Enfin Ronfard, sous les noms de Cassandre, de *Marie* & d'*Hélène*, publia trois recueils de Sonnets amoureux, & Marc-Antoine de Muret, N. Richelet

& Remy Belleau, le chantre d'avril, commentèrent *Hélène, Marie & Cassandre*. Voilà donc les deux titres de la noblesse littéraire acquis au Sonnet : la vogue & le commentaire. N'oublions pas de consigner, pour compléter la litanie, le recueil de soixante & onze Sonnets politiques de Pierre Le Loyer.

Mais ce n'était là que le prélude de la gloire du Sonnet. Il n'avait passionné que les poètes. Voici venir le temps où la passion devait gagner le public, & quel public !

Vers 1599, Honorat Laugier, sieur de Porchères, qui fut plus tard de l'Académie, composa sur les yeux de la duchesse de Beaufort, maîtresse de Henri IV, un Sonnet dont la vogue durait encore vingt ans après, & qui se trouve imprimé dans tous les recueils de poésies galantes de l'époque. « Sa réputation, dit Colletet, s'épandit tellement par la France, qu'il en fit naître une infinité d'autres à son imitation. »

Je le cite comme un monument du goût qui régnait alors :

*Ce ne sont pas des yeux, ce sont plutôt des dieux,
Ils ont dessus les Rois, la puissance absolue :
Dieux, non, ce sont des cieux, ils ont la couleur bleue
Et le mouvement prompt comme celui des deux :*

*Cieux, non, mais deux Soleils clairement radieux,
Dont les rayons brillants nous offusquent la vue :
Soleils, non, mais éclairs de puissance incognito,
Des foudres de l'Amour signes presageux.*

*Car s'ils étoient des dieux feroient-ils tant de mal ?
Si des Cieux, ils auroient leur mouvement égal :
Des Soleils, ne se peut, le Soleil est unique :*

*Eclairs, non, car ceux-cy durent trop, & trop clairs.
Toutefois je les nomme, à fin que je m'explique,
Des yeux, des dieux, des cieux, des soleils, des éclairs.*

Il faut ajouter qu'ici Colletet prend soin de nous avertir que ce qui fut alors une pièce rare & excellente pourrait bien aujourd'hui tomber dans le ridicule.

Nous trouvons mentionné avec détail, dans le livre de Colletet, le succès obtenu par un Sonnet d'Olivier de Magny à la cour de Henri II. Je transcris la page entière, à cause des particularités intéressantes qui s'y rencontrent :

« Comme Oliuier de Magny, qui viuoit sous le regne de Henry second, écriuoit d'un style assez doux, & même assez fleury pour son siècle, il composa un grand nombre de Sonnets sur des sujets differens. Mais entre les liens il y en eut un qui passa pour un ouvrage si charmant, & si beau, qu'il n'y eut presque point alors de curieux qui n'en chargeait ses Tablettes, ou sa mémoire. Je ne feindray point de l'inferer icy tout entier, puis que les œuvres ne se rencontrent aujourdhuy que fort rarement. *Et puis il ne faut pas mépriser ces nobles Esprits qui ont tant travaillé à défricher nostre langue, qui estoit deuant eux si barbare, & si inculte.* Voicy donc ce fameux Sonnet, qui est un Dialogue entre l'Auteur & le vieux Charon.

MAGNY.

Holà, Charon, Charon, Naulonnier infernal !

CHARON.

Oui est cet importun qui si pressé m'appelle ?

MAGNY.

*C'est le cœur éploré d'un Amoureux fidelle,
Lequel pour bien aimer n'eut iamais que du mal.*

CHARON.

Que cherches-tu de moy ?

MAGNY.

Le passage fatal.

CHARON.

Quelle est ton homicide ?

MAGNY.

Ô demande cruelle !

Amour m'a fait mourir.

CHARON.

Iamais dans ma Nacelle

Nul fuyet à l'Amour ie ne conduis à val.

MAGNY.

Et de grace, Charon, conduy-moy dans ta Barque.

CHARON.

*Cherche vn autre Nocher, car ny moy, ny la Parque,
N'entreprenons iamais sur ce Maistre des Dieux.*

MAGNY.

*Piray donc malgré toy, car ie porte dans l'âme
Tant de traits amoureux, tant de larmes aux yeux,
Que ie feray le Fleuve, & la Barque, & la Rame.*

Je ne fçay pas ce qu'en dira maintenant nostre Cour ; mais ie fçay bien que toute la Cour du Roy Henry fecond en fit tant d'estime, que tous les

Musiciens de son temps, jusques à Orlande, travaillèrent à l'enuy à le mettre en musique, & le chantèrent mille & mille fois, avec vn grand applaudissement, en la presence des Roys, & des Princes. »

On voit par cette citation que c'était déjà la coutume des courtisans, sous Henri II, de confier sur leurs *Tablettes* les vers à la mode ; c'est peut-être là le commencement de la manie des *Albums*.

Quant à la fantailie de mettre les Sonnets en musique, ce qui peut sembler bizarre en raison de la forme même du poème, il paraît que ce fut aussi une mode à cette époque, car Colletet ajoute : « Comme ils firent aussi la plupart des Sonnets de Ronfard, dont nous voyons encore la belle & curieuse tablature faite par Orlande de Lassus, Jean Maletti, Antoine de Bertrand, P. Certon, C. Goudimel, Gabriel Bony, Nicolas de la Grotte Vallet de chambre & Organiste du Roy Henry III, & plusieurs autres excellens Maîtres de Musique ; ce qui fut comme vn heureux augure de leur éternité. »

L'histoire du Sonnet présente deux périodes d'éclat : au XVI^e & au XVII^e.

Ronfard fut le roi de la première ^[3] ; nous verrons plus loin qui fut le roi de la seconde.

C'est au XVI^e siècle, dans la fureur de la nouveauté, que furent imaginées ces complications baroques, auprès desquelles n'étaient plus rien les difficultés qui rendaient sceptiques Boileau & l'évêque de Vence : Sonnets *boiteux*, *acrostiches*, *mésoctiches*, *en bouts-rimés*, *retournés*, *lozangés*, *serpentins*, *croix de Saint-André*, &c., *nus*, *revêtus*, *commentés*, *rapportés*.

Dans le Sonnet *acrostiche*, les premières lettres de chaque vers devaient former une phrase à part, qu'on lisait perpendiculairement de haut en bas ; dans le *mésoctiche*, la phrase était formée par les dernières lettres des derniers mots du premier hémistiche, ou par les premières lettres des premiers mots du second. Le Sonnet *rapporté* était tranché en trois ou quatre phrases perpendiculaires. Le *serpentin* devait ramener à la fin le premier vers, mais inversé, de façon, dit Colletet, « qu'à l'imitation du serpent, il semble retourner en lui-même. » Enfin on composa des Sonnets *licencieux* ou *libertins*, où l'auteur feignait de violer les règles par emportement poétique ou par entraînement de passion. Baïf, Ronfard, Maynard & Malherbe en ont composé de semblables ; on en cite même de

Du Bellay, « dont tous les vers courent à toute bride comme des chevaux
eschappiez, & n'ont aucune alliance de rime l'un avec l'autre. Témoin
celuy-cy :

*Arriere, arriere, ô meschant populaire,
O que ie hais ce faux peuple ignorant !
Doctes Esprits, fauorisez les Vers
Que veut chanter l'humble Prestre des Muses* ^[4]. »

Le phénix, le merle blanc de la poésie difficile & compliquée est sans
contredit le Sonnet suivant, indiqué par Colletet dans la vie de Jean de
Schelandre ^[5], & qui est à la fois acrostiche, mésofistche, lozangé & *croix de
Saint André*.

SONNET

en acrostiche, mésofistche, croix de Saint-André & losenge

CONTÉ PAR SYLLABES

ANNE DE MONTAVT
DONTANT VNE AME

A Diuge à ma Cypris	D'Amour la mèr' & dAme
Non pOint la pomme d'Or	Ou uN pareil honNeur

Ne rien d'iN a Nimé Ni prefeNt de feNteur.
 En un au Tel si beau, Tout don vil Est infame.
 Donn', ô brAue pAffant Autre Don tout De flame
 Et rieN de trop commuN Ni dE l'ex te ri Eur ;
 MeTs y pour l'adorer TeMps, trauail, cœur & aMe,
 Ou fVr tout n'y a pOint Vn plVs cher que le cOeur :
 Nul vienN'à semblaNt faux, Nofre baNd' est faNs art.
 Tel sous vn fEinT discours Et recouuErT de fard
 A bord'A ces beAutés, A ceux lA l'on Adiouste :
 Vous qVi feignez l'aMour, MesVrez vous au Mien,
 Tout hypocrit' est traistr' ET perira sans doutE.

DeftourNEz tout AMANT qVI Ne VEut AyMer biEn,
 A Ne feindre D'aymer MON cœur montre lA roVte.

Saint-Amant se moque de ces Sonnets casse-tête :

*I'ay vey qu'un Sonnet accrostiche
 Anagrammé par l'Émistiche,
 Auffi bien que par les deux bouts,
 Passoit pour miracle chez vous.*

(Le Poète crotté.)

Au reste, la réaction avait déjà commencé. Colletet lui-même, en citant le Sonnet que nous venons de transcrire, remarque que c'est là « vn exercice monacal & indigne de la liberté d'un gentilhomme. »

À quoi Schelandre répondait fièrement :

*Il est rude & contraint, si en fais-ie grand cas.
 Venez, doctes ouuriers (l'ignorant n'y voit goutte) :
 C'est assaut de défi, tous ne le feront pas,
 Je ne fais ce qu'il vaut, ie fais ce qu'il me couste.*

Le Sonnet, revenu italien d'Italie, avait accrédité en France le goût de la littérature italienne.

De là prit naissance la secte, ou, comme on dirait aujourd'hui, l'école des Pétrarquistes ou Pétrarquiseurs.

Du Bellay nous paraît quelque peu fatigué de cet engouement, qu'il avait lui-même provoqué, lorsqu'il dit :

*J'ay oublié l'art de Petrarquifer ;
Je veux d'amour franchement deuiser.*

Quoi qu'il en soit & malgré Du Bellay, le goût italien continua de fleurir^[6].

« On comparoit vers par vers, dit Pasquier, les Sonnets de Bembo & d'Arioste avec les imitations françoises de Ronsard, de Du Bellay, de Baïf, » & d'Étienne Pasquier lui-même.

Nous trouvons dans les *Recherches* un Sonnet de Bembo, imité par Baïf, Ronfard & Ét. Pasquier.

Un autre Sonnet, d'un poète italien dont Pasquier ne donne pas le nom, & commençant par ces mots :

*O chiome, parte de la treccia d'oro
Di chi fè Amor il laccio,*

est traduit par Desportes :

*Cheveux, présent fatal de ma douce contraire,
Mon cœur plus que mon bras est par vous enchaîné,
Par vous ie suis captif en triomphe mené,
Sans que d'un si beau rets ie cherche à me deffaire.*

*Ie sçay qu'on doit fuir les dons d'un aduerfaire,
Toutesfois ie tous aime, & me tiens fortuné
Qu'avec tant de cordons ie fois emprisonné :
Car toute liberté commence à me déplaire.*

*O Cheveux mes vainqueurs, vantez-vous hardiment
D'enlacer en vos nœuds le plus fidelle amant
Et le cœur plus deuôt qui fut oncq en seruage.*

Mais voyez si d'amour ie suis bien transporté,

*Qu'au lieu, de m'effayer à vivre en liberté
Le porte en tous endroits mes ceps & mon cordage.*

Mais de tous ces Sonnets italiens, à qui la renommée, ou le goût du moment, a fait franchir les Alpes, il n'en est pas un qui ait obtenu plus de succès que celui composé par Annibal Caro sur le réveil de sa maîtresse ^[7].

Ce Sonnet, imité lui-même d'une épigramme du poète latin Quintus Catullus, fut trouvé si beau en France, que tout ce qui tenait la plume, ou la lyre, si l'on veut, se piqua de le traduire.

Quelques-unes de ces traductions font devenues fameuses sous la dénomination commune de *Sonnets de la belle Matineuse*. Gilles Ménage mit le sceau à leur célébrité en composant une dissertation, adressée sous forme de lettre à Conrart, dans laquelle il examina les principales pièces de ce concours.

L'honneur en resta à Voiture & à Malleville, dont les vers balancèrent les suffrages de la cour & des gens de lettres.

Ménage nous apprend que, sollicité par Balzac de se mettre à l'ouvrage, « Monsieur de Voiture s'en excusa d'abord sur sa paresse (cette excuse me semble fort légitime), mais enfin la paresse céda à la passion qu'il avoit de plaire à Monsieur de Balzac, & il luy envoya ce Sonnet :

Des portes du matin l'Amante de Cephale ^[8]...

« Ce Sonnet, ajoute Ménage, est admirablement beau. N'en déplaise aux Vranistes il vaut mieux mille fois que celui pour Vranie qu'ils ont tant profné : & ie m'assure que... Monsieur de Voiture, long-temps avant que d'avoir fait ce Sonnet pour cette Belle qui au lever du Soleil fut prise pour le Soleil, en avoit fait un pour une autre Belle qui, ayant paru dans un jardin à l'heure que le Soleil se couchoit, fut prise pour l'Aurore ; & ce Sonnet, comme vous allez voir, est aussi une espèce d'imitation de celui du Caro :

*Sous un babil de fleurs la Nymphé que j'adore
L'autre soir apparut si brillante en ces lieux,
Qu'à l'éclat de son teint celui de ses yeux,
Tout le monde la prit pour la naissante Aurore.*

*La Terre en la voyant fit mille fleurs éclore,
L’Air fut par tout remply de chants mélodieux,
Et les feux de la Nuit pâlirent dans les Cieux
Et crûrent que le Jour recommençoit encore.*

*Le Soleil qui tombait dans le fein de Thetis,
Rallumant toutacoup ses rayons amortis,
Fit tourner ses chevaux pour aller apres elle,*

*Et l’empire des Flots ne l’eût feu retenir ;
Mais la regardant mieux, & la voyant fi belle,
Il se cacha sous l’Onde, & n’osa revenir. »*

On connaît le Sonnet de Malleville :

Le silence regnait sur la terre & sur l’onde [\[9\]](#),
.

Parmi les Sonnets rapportés par Ménage dans son commentaire, il s’en trouve un second de Voiture, deux autres de Malleville ; les autres concurrents sont Francesco Rainerio, gentilhomme milanais, secrétaire de Paul III ; Ménage ; Marechal, de l’Académie française ; Tristan-l’Hermite ; enfin, un anonyme, & de Rampalle qui, par exception, fit un Madrigal au lieu d’un Sonnet.

La querelle des Jobelins & des Uranins marque la seconde période éclatante de l’histoire du Sonnet.

Voiture fut pour cette période ce que Ronfard avait été pour la première [\[10\]](#).

L’origine de cette querelle fut la rivalité des maisons de Condé & de Longueville, qui protégeaient l’une Benferade, & l’autre Voiture.

« En envoyant à une Dame de qualité une Paraphrase sur le Livre de Job, Benferade l’accompagna d’un Sonnet qui fit beaucoup de bruit [\[11\]](#). »

L’hôtel de Longueville ne voulut pas être en reste & produisit un Sonnet de Voiture, son poète, adressé à une dame sous le nom d’Uranie.

« L'importante question de supériorité entre ces deux Sonnets partagea la cour & la ville, comme on disait alors. Le prince de Conti se déclara le chef des *Jobelins* ; la duchesse de Longueville était à la tête des *Uranins*. Tous les beaux esprits de ce temps-là prirent parti : Balzac, Sarrafin, Chapelain, Desmarets, La Mesnardière & le grand Corneille lui-même, se prononcèrent pour ou contre... En général, les hommes préféraient le Sonnet de Job ; les femmes, celui d'Uranie. Une des filles d'honneur de la reine, nommée *La Roche du Maine*, pressée de se prononcer, dit qu'elle se déclarait pour *Tobie*. Ce mot réussit & devint la réponse de tous ceux qui n'avaient pas d'avis arrêté, ou qui craignaient de le donner [\[12\]](#). »

On trouve dans le *Recueil de Sercy* (t. I) la plupart des pièces composées en vers & en prose pour ou contre ces deux Sonnets.

Nous avons vu tout à l'heure que Conrart était Jobelin ; Scarron l'était aussi, comme on l'apprend par un Madrigal intitulé *Cartel de deffy sur les Sonnets de Iob & d'Uranie*, qui commence ainsi :

*En qualité de lobbelin,
Et de serviteur tres-fidèle
De feu Iob dont ie suis tres~indigne modèle,...
Je soutiens qu'on deuroit laisser en patience
Ce Iob, qui de souffrir nous apprit la science.*

La Mesnardière était Uranin ; c'est ce que font du moins supposer deux Madrigaux assez équivoques qu'il adresse, l'un à la duchesse de Longueville, l'autre à la Princesse Palatine.

Corneille se tira d'affaire à la normande, par le Sonnet :

Deux Sonnets partagent la Ville [\[13\]](#)...*

De toutes les pièces composées sur ce sujet, la plus ingénieuse est certainement la glose imaginée par Sarrafin, qui était Uraniste, sur le Sonnet de Job. Cette glose est en quatorze quatrains, dont chacun se termine par un des vers du Sonnet de Benferade, Elle est adressée à l'abbé Esprit, de l'Oratoire, frère de l'académicien, qui, en qualité de commensal de l'hôtel de Condé, était Jobelin.

Voici la glofe de Sarrafin :

*Monfieur Efprit, de l'Oratoire,
Vous agiffez en homme faint,
De couronner avecque gloire
Iob de mille tourmens atteint.*

*L'ombre de Voiture en fait bruit,
Et s'estant enfin refoluë
De vous aller voir cette nuit,
Vous rendra fa douleur connue.*

*C'est vne affez fafcheufe veuë,
La nuit, qu'une Ombre qui fe plaint.
Vofre efprit craint cette venuë,
Et raifonnablement il craint.*

*Pour l'appaifer, d'un ton fort doux
Dites, i'ay fait vne beueuë
Et ie vous conjure à genoux
Que vous n'en foyez point émeuë.*

*Mettez, mettez vofre bonnet,
Refpendra l'Ombre, & fans berluë
Examinez ce beau Sonnet,
Vous verrez fa mifere nuë.*

*Diriez-vous, voyant Iob malade
Et Benfècrade en fon beau teint,
Ces vers font faits pour Benfferade,
Il s'est luy-mefme icy dépeint.*

*Quoy, vous tremblez, Monfieur Efprit ?
Avez-vous peur que ie vous tuë ?
De Voiture, qui vous chérit,
Accouftumez-vous à la veuë.*

*Qu'ay-je dit qui irons peut furprendre,
Et faire paflir vofre teint ?
Et que deuiez-vous moins attendre
D'un homme qui fouffre & fe plaint ?*

Vn Autheur qui dans fon efcrit,

*Comme moy, reçoit vue offense,
Souffre plus que Job ne souffrit,
Bien qu'il eut d'extremes souffrances.*

*Avec mes Vers vue autre fois
Ne mettez plus dans vos Balances
Des Fers, où sur des Palefrois
On voit aller des patiences.*

*L'Herty, le Roy des gens qu'on lie,
En son temps aurait dit cela.
Ne poussez pas vostre folie
Plus loin que la sienne n'alla.*

*Alors l'Ombre vous quittera
Pour aller voir tous vos semblables,
Et puis chaque Job vous dira
S'il souffrit des maux incroyables.*

*Mais à propos, hyer au Parnasse
Des Sonnets Phæbus se mesla,
Et l'on dit que de bonne grâce
Il s'en plaignit, il en parla ;*

*L'ayme les Vers des Vranins,
Dit-il, mais ie me donne aux Diables,
Si pour les Vers des Iobelins
L'en connois de plus miserables.*

Balzac fit pour les Sonnets de Job & d'Uranie ce que Ménage avait fait pour les Sonnets de *La Belle Matineuse* : il se fit le rapporteur du procès. Il est curieux de voir, dans la longue dissertation qu'il consacra à ce sujet, comment Balzac parle, après vingt-cinq ans écoulés, de ce débat qui l'avait tant passionné.

Il ferait injuste, dans cette énumération des Sonnets célèbres, d'omettre le Sonnet de Des Barreaux, *La Pénitence*, qui fit aussi beaucoup de bruit dans son temps.

Des Barreaux était un épicurien fort original ; il avait été lié dans sa jeunesse avec Des Yveteaux & Théophile.

Bayle cite de lui, entre autres particularités, qu'il se plaifait à changer de domicile selon les saisons de l'année, fantaisie qui, pour le dire en passant,

m'a toujours beaucoup séduit.

« Quatre ou cinq ans avant sa mort il revint de tous les égarements : il payait les dettes ; il abandonna à ses sœurs tout ce qui lui restait de bien, moyennant une pension viagère de quatre mille livres ; & se retira à Châlon sur Saône, le meilleur air, disait-il, & le plus pur qui fût en France. Il y loua une petite maison, où il étoit visité des honnêtes gens, & sur tout de Monsieur l'Évêque, qui lui a rendu un bon témoignage. Il y mourut en bon Chrétien l'an 1674^[14] »

Ce fut sans doute pour témoigner de son retour à la foi chrétienne qu'il composa ce Sonnet :

Grand Dieu, tes jugemens sont remplis d'équité^[15]...

Malheureusement pour Des Barreaux, comme poète & comme chrétien, la paternité de ce Sonnet lui est fort contestée : La Monnoye doutait qu'il en fût l'auteur ; Voltaire, dans *Le Siècle de Louis XIV*, le nie positivement & attribue le Sonnet de *La Pénitence* à l'abbé de Lavau.

Mathurin Regnier, après avoir été, comme Des Barreaux, un libertin, fit aussi des Sonnets dévots, sur la fin de sa vie^[16].

La splendeur du Sonnet s'éteignit en France avec le XVII^e siècle. Ronfard, Olivier de Magny, lui avaient valu des honneurs royaux ; il avait, au temps de Voiture & de sa petite école, tourné toutes les têtes ; enfin la caricature s'en empara & marqua le premier terme de sa décadence. Scarron, le père de la poésie burlesque, dont la personne même étoit l'incarnation du genre, obtint le succès du ridicule avec ce Sonnet,

demeuré fameux sous le titre de *Sonnet comique* :

*Superbes monumens de l'orgueil des humains,
Piramides, Tombeaux, dont la vaine structure
A témoigné que l'art, par l'adresse des mains
Et l'affidu travail, peut vaincre la nature !*

*Vieux Palais ruinez, chef-d'œuvres des Romains
Et les derniers efforts de leur architecture,
Collifée, où fouent ces peuples inhumains
De s'entr'affaîfner se donnaient tablature,*

*Par l'injure des ans vous estes abolis,
Ou du moins la plus-part vous estes démolis :
Il n'est point de ciment que le temps ne diffoude.*

*Si vos marbres fi durs ont fenty son pouvoir,
Dois-ie trouver mauuais qu'un meschant pourpoint noir,
Qui m'a duré deux ans, soit percé par le coude ?*

Jean Regnard, le poète comique, a aussi composé un Sonnet burlesque, ou plutôt un *Sonnet gras*, que je m'abstiendrai de citer.

En somme, le Sonnet, comme le Rondeau, comme le Triolet & les autres exercices du rythme & de la rime, sont un symptôme en histoire littéraire. On ne les trouve cultivés & florissants qu'aux époques de forte poésie, où l'imagination des poètes s'inquiète également du sentiment & de la forme, de l'art & de la pensée. Aussi le XVIII^e siècle, époque de déclamation & de nonchalance poétique, a-t-il peu produit de Sonnets, si tant est qu'on y en trouve. Il semble que la langue poétique, travaillée pendant deux cents ans, éprouva le besoin de se donner du relâche & de courir un peu à sa guise, pour reposer ses articulations fatiguées par le chevalet rythmique.

Il est d'ailleurs à remarquer que, dans tous les temps, les Sonnets des grands poètes ont toujours été les plus réguliers & les plus irréprochables^[17]. Ainsi : au XVI^e siècle, ceux de Ronfard, de Desportes, de Du Bellay ; au XVII^e siècle, ceux de Corneille, de Regnier, de Malherbe.

La nouvelle école poétique qui s'ouvrit après 1827, curieuse de tout ce qui tenait au passé de notre histoire littéraire, devait naturellement rencontrer le Sonnet dans ses recherches, & le revendiquer.

Quelques-uns des poètes de cette école en ont composé de fort beaux, que tout le monde a lus.

Il est cependant à noter que les deux plus glorieux, MM. de Lamartine & Victor Hugo, n'ont fait ni l'un ni l'autre de Sonnets^[18]. Est-ce mépris d'une forme qui leur semblait puérilement tyrannique ? Est-ce simplement une conséquence de leur première éducation littéraire ? Dans tous les cas, le Sonnet a pour se consoler de ces dédains les noms des grands hommes qui

l'ont cultivé : Dante, Pétrarque, Shakespeare, Corneille, Milton, Ronfard, &c.

M. Sainte-Beuve, qui a tenté d'être le Du Bellay du XIX^e siècle, a composé dans sa jeunesse un Sonnet apologétique où sont rassemblés les noms des poètes français & étrangers qui ont écrit des Sonnets :

Ne ris point des sonnets, ô Critique moqueur^[19] !

Et l'on en fait plus d'un de notre vieux Ronfard.

Je remarque, en transcrivant ce dernier vers, que je n'ai pas cité un seul Sonnet de Ronfard, non plus que de Du Bellay, ni de Malherbe qui en a fait d'excellents.

J'aurais dû peut-être, pour n'omettre aucun rayon de cette apothéose du Sonnet, rappeler les récompenses fastueuses accordées à certains Sonnets célèbres par de grands rois & de grands hommes : les trois mille livres données à Achillini par Richelieu, pour le Sonnet sur la Prise de la Rochelle^[20] ; les trente mille livres payées par Henri IV à Desportes, pour le Sonnet de *Diane & Hippolyte*.

Mais ces largesses mêmes, que prouvent-elles, sinon l'impossibilité radicale de remercier dignement certaines choses ?

Les trois mille livres de Richelieu, les trente mille livres de Henri IV, ne sont pas une marque plus exacte de la valeur des vers de Desportes & d'Achillini que les deux mille livres de rente de M. de Rambouillet ne prouvent le mérite des vers de *La Pucelle*. Tout ce qu'elles prouvent, c'est que les beaux Sonnets, comme toute belle chose en ce monde, sont sans prix ; & cette preuve, l'histoire nous la fournissait déjà dans les lettres de Balzac & de Ménage, & aussi par le souvenir qui s'est perpétué jusqu'à nous des Sonnets que j'ai rapportés.

CHARLES ASSELINEAU.

1. ↑ Colletet fut non seulement un poète d'une certaine valeur, mais un des plus intelligents érudits que la France ait eus. La bibliothèque du Louvre possédait le manuscrit des vies de cent

trente poètes français, écrites par lui ; & cet ouvrage, composé vers 1620, donne à Colletet le rang de père de notre histoire littéraire.

2. ↑ G. Colletet, *Traité du Sonnet*, p. 16. M. DC. LVIII.

3. ↑ « Pour ce qui est des Sonnets de Ronfard, tout rudes qu'ils semblent à présent, on peut dire que le nom, & la mémoire, n'en periront jamais au monde. »

(G. COLLETET, *Traité du Sonnet*.)

4. ↑ Colletet, *Traité du Sonnet*.

5. ↑ *Vies des poètes français*, ms.

6. ↑ Beaucoup de poètes de ce temps n'ont pas laissé de témoigner de l'impatience contre la tyrannie de cette mode italienne. Ainsi, La Mefnardièrre, dans la préface de ses œuvres, parle des écrivains *de qui les sentiments pleins d'esprit, & le tour ingénieux... sont infiniment esloignez de la baffe & vile bouffonnerie de cet infâme & vilain Burlesque, dont tant de mauvais copistes des Originaux Italiens ont infecté depuis dix ans nostre Poësie*.

7. ↑ Il commence par ce vers :

Eran l'aer tranquillo e l'onde chiare.

8. ↑ Voyez le Sonnet p. 48 de ce recueil.

9. ↑ Voyez le Sonnet p. 47 de ce recueil.

10. ↑ On peut voir dans la première édition des *Études sur les femmes illustres de la société du XVII^e siècle*, par M. V. Coufin, les lettres de M^{mes} de Longueville & de Biégy, à propos de la querelle des deux Sonnets.

L'anecdote suivante, racontée par Tallemant au sujet de Voiture & à propos de Sonnets, trouve naturellement sa place ici :

« M^{me} de Rambouillet l'attrappa bien luy-mesme. Il avoit fait un sonnet dont il estoit assez content ; il le donna à M^{me} de Rambouillet, qui le fit imprimer avec toutes les précautions de chiffre & d'autre chose, & puis le fit coudre adroitement dans un Recueil de vers imprimé il y avoit assez long-temps. Voiture trouve ce livre, que l'on avoit laissé exprès ouvert à cet endroit-là ; il lut plusieurs fois ce sonnet ; il dit le lien tout bas, pour voir s'il n'y avoit point quelque différence ; enfin cela le brouilla tellement qu'il crut avoir lu ce sonnet autrefois, & qu'au lieu de le produire, il n'avoit fait que s'en ressouvenir ; on le defabusa enfin, quand on en eut assez ry. »

11. ↑ Charles Perrault, *Les Hommes illustres*.

12. ↑ Viollet-le-Duc, *Bibliothèque poétique*.

13. ↑ Voyez le Sonnet p. 51 de ce recueil.

14. ↑ *Dictionnaire historique & critique*, par M. Pierre Bayle.

15. ↑ Voyez le Sonnet p. 58 de ce recueil.

16. ↑ Voyez le Sonnet p. 36 de ce recueil.

17. ↑ Relire le Sonnet dédicatoire à la Reine Régente, en tête de *Polyeucte*, qui est d'une correction magnifique (page 53 de ce recueil). On a retrouvé dernièrement dans le Recueil de Godefroy, à la Bibliothèque nationale, un Sonnet inédit de Corneille. (Voyez *Athenæum français*, 2^e année.)

18. ↑ Cette observation, exacte en 1856, date de la première publication de ce travail, ne l'est plus en ce qui touche Victor Hugo. On connaît à présent deux Sonnets de lui : le premier est reproduit dans ce recueil (page 67) ; nous donnons dans les *Notes & Variantes*, p. 194, le second intitulé JOLIES FEMMES.

19. ↑ Voyez le Sonnet p. 68 de ce recueil.

20. ↑ Voyez ce Sonnet aux Notes & Variantes, p. 165.

LE

LIVRE DES SONNETS

Sonnet

*Il n'est point tant de barques à Venise,.
D'huiſtres à Bourg, de lieures en Champaigne,
D'ours en Sauoye, & de veaux en Bretagne,
De Cygnes blancs le long de la Tamise,*

*Ne tant d'Amours ſe traitent en l'eglise,
De differents aux peuples d'Alemaigne,
Ne tant de gloire à un ſeigneur d'Eſpaigne,
Ne tant ſe trouue à la Cour de feintife,*

*Ne tant y a de monſtres en Afrique,
D'opinions en une republique,
Ne de pardons à Romme aux iours de feſte,*

*Ne d'auarice aux hommes de pratique,
Ne d'argument en une Sorbonique,
Que m'amie a de lunes en la teſte,*

Mellin de Saint-Gelais.

Épigramme à M. L. D. D. F.
Lui estant en Italie

*Me souvenant de tes graces divines
Suis en douleur, Princeesse, en ton absence :
Et fi languis quand suis en ta presence,
Voyant ce Lys au milieu des espines.*

*Ô la douceur des douceurs feminines !
Ô cœur sans fiel ! ô race d'excellence !
Ô dur mari rempli de violence
Qui s'endurcit par les choses bénignes !*

*Si feras tu de la main soustenue
De l'Eternel, comme chere tenue,
Et les nuisans auront honte & reproche.*

*Courage donq, en l'air ie voy la nue
Qui çà & là s'escarte & diminue
Pour faire place au beau temps qui approche.*

C l é m e n t M a r o t .

Sonnet de Pétrarque

Sur la mort de la Dame Laure

*Des plus beaux yeux, & du plus cleir visage.
Qui onques fut, & des beaux cheveux longs,
Qui faisoient l'or & le Soleil moins blons,
Du plus doux ris, & du plus doux langage,*

*Des bras & mains, qui eussent en servage,
Sans se bouger, mené les plus felons,
De celle qui du chef iusqu'aux talons
Sembloit divin plus qu'humain personnage,*

*Je prenois vie. Or d'elle se consolent
Le Roy celeste & ses courriers qui volent,
Me laissant nud, aveugle en ce bas estre,*

*Vn seul confort attendant à mon dueil,
C'est que là haut, elle, qui sçait mon vueil,
M'impetrera qu'avec elle puisse estre.*

C l é m e n t M a r o t .

Sonnet pour Cassandre

*Auant le temps tes temples fleuriront.
De peu de iours ta fin sera bornée,
Allant le soir se clorra ta iournée.
Trahis d'esper les pensers périront :*

*Sans me flechir les escrits fletriront,
En ton defastre ira ma destinée,
Pour abuser les poetes ie suis née,
De tes soupirs nos neveux se riront :*

*Tu feras fait du vulgaire la fable,
Tu bastiras sus l'incertain du fable,
Et vainement tu peindras dans les Cieux.*

*Ainsi disoit la Nymphé qui m'affolle.
Lors que le Ciel, tefmoin de sa parolle,
D'un dextre éclair fut presage à mes yeux.*

P i e r r e d e R o n f a r d .

Sonnet pour Marie

*Marie, leuez-vous, ma ieune pareffeuse,.
Ia la gaye Alouette au ciel a fredonné,
Et ia le Rossignol doucement iargoné,
Dessus l'espine assis, sa complainte amoureuse.*

*Sus, debout, allon voir l'herbelette perleuse,
Et vostre beau rosier de boutons couronné,
Et vos œillets mignons ausquels auiez donné
Hier au soir de l'eau d'une main si songneuse.*

*Harfoir en vous couchant vous iurastes vos yeux
D'estre plus-toft que moy ce matin esueillée :
Mais le dormir de l'Aube aux filles gracieux*

*Vous tient d'un doux sommeil encor les yeux fillée.
Ça ça, que ie les baise & vostre beau tetin
Cent fois, pour vous apprendre à vous leuer matin.*

P i e r r e d e R o n f a r d .

Sonnet

*Cesse les pleurs, mon liure : il n'est pas ordonné.
Du destin, que moy vif tu fois riche de gloire :
Auant que l'homme passe outre la rive noire.
L'honneur de son trauail ne luy est point donné.*

*Quelqu'un apres mille ans de mes vers estonné
Voudra dedans mon Loir, comme en Permeffe, boire :
Et voyant mon pays, à peine pourra croire
Que d'un si petit lieu tel Poëte soit né.*

*Pren, mon liure, pren cœur : la vertu precieuse
De l'homme, quand il vit, est tousiours odieuse ;
Après qu'il est absent, chacun le pense un Dieu.*

*La rancœur nuit toujours à ceux qui sont en vie :
Sur les vertus d'un mort elle n'a plus de lieu,
Et la posterité rend l'honneur sans envie.*

P i e r r e d e R o n f a r d .

Sonnet pour Marie

*Comme on voit sur la branche au mois de May la rose.
En sa belle ieunesse, en sa première fleur
Rendre le ciel jaloux de sa viue couleur,
Quand l'Aube de ses pleurs au poinct du iour l'arrose :*

*La grâce dans sa fueille, & l'amour se repose,
Embasmant les jardins & les arbres d'odeur :
Mais batue ou de pluye, ou d'excessiue ardeur,
Languissante elle meurt fueille à fueille declofe.*

*Ainsi en ta première & jeune nouueauté,
Quand la terre & le ciel honoroient ta beauté,
La Parque t'a tuée, & cendre tu reposes.*

*Pour obseques reçoit mes larmes & mes pleurs.
Ce vase plein de laict, ce panier plein de fleurs,
Afin que vif & mort ton corps ne soit que roses.*

P i e r r e d e R o n f a r d .

Sonnet pour Hélène

*Quand vous ferez bien vieille, au soir à la chandelle,
Affîse auprès du feu, deuidant & filant,
Direz chantant mes vers, en vous esmerueillant :
Ronfard me celebroit du temps que i'estois belle.*

*Lors vous n'aurez seruante oyant telle nouuelle,
Defia sous le labeur à demy sommeillant,
Qui au bruit de mon nom ne s'aïlle resueillant,
Benissant vostre nom de louange immortelle.*

*Je feray sous la terre, & fantôme sans os
Par les ombres myrteux ie prendray mon repos :
Vous ferez au foyer une vieille accroupie,*

*Regrettant mon amour & vostre fier desdain.
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain :
Cueillez dès aujourdhuy les roses de la vie.*

P i e r r e d e R o n f a r d .

Sonnet pour Hélène

*« Il ne faut s'esbahir, disoient ces bons vieillars.
Dessus le mur Troyen, voyons passer Helene,
Si pour telle beauté nous souffrons tant de peine,
Nostre mal ne vaut pas vn seul de ses regars.*

*« Toutefois il vaut mieux, pour n'irriter point Mars,
La rendre à son espoux afin qu'il la r'emmeine,
Que voir de tant de sang nostre campagne pleine,
Nostre haure guigné, l'affaut à nos rampars. »*

*Peres, il ne falloir, à qui la force tremble,
Par vn mauuais conseil les ieunes retarder :
Mais & ieunes & vieux vous deuiez tous ensemble*

*Pour elle corps & biens & ville bazarder.
Menelas fut bien sage, & Pâris, ce me semble :
L'un de la demander, l'autre de la garder.*

P i e r r e d e R o n f a r d .

Sonnet pour Hélène

*Afin que ton honneur coule parmy la plaine.
Autant qu'il monte au Ciel engravé dans vn Pin,
Invoquant tous les Dieux & respandant du vin
Le confacre à ton nom ceste belle Fontaine.*

*Pasteurs, que vos troupeaux frisez de blanche laine
Ne paissent à ces bords : y fleurisse le Thin,
Et tant de belles fleurs qui s'ouurent au matin,
Et soit dite à iamais la Fontaine d'Helene.*

*Le passant en Estdé s'y puisse reposer,
Et assis dessus l'herbe à l'ombre composer
Mille chansons d'Helene, & de moy luy souuienne.*

*Quiconques en boira, qu'amoureux il deuienne,
Et puisse, en la humant, vne flame puiser
Aussi chaude qu'au cœur ie sens chaude la mienne.*

P i e r r e d e R o n f a r d .

À Monseigneur le Duc de Touraine,
François de France,
fils & frere de Roy,
entrant en la maison de l'Autheur.

*Bien que ceste maison ne vante son porphire,
Son marbre ny son iaspe en œuvre elabouré,
Que son plancher ne soit lambrissé ny doré,
Ny portrait de tableaux que le vulgaire admire :*

*Toutefois Amphion Va bien daigné construire,
Où le son de sa lyre est encor demeuré,
Où Phebus comme en Delphe y est seul honoré,
Où la plus belle Muse a choisi son Empire.*

*Apprenez, mon grand Prince, à mespriser les biens.
La richesse d'un Prince est l'amitié des siens :
Le reste des grandeurs nous abuse & nous trompe.*

*La bonté, la vertu, la iustice & les lois
Aiment mieux habiter les antres & les bois
Que l'orgueil des Palais qui n'ont rien que la pompe.*

P i e r r e d e R o n f a r d .

Sonnet

*Le vous enuoye vn bouquet que ma main
Vient de trier de ces fleurs épanies :
Qui ne les eust à ce vespre cueillies,
Cheutes à terre elles fussent demain.*

*Cela vous soit vn exemple certain
Que vos beautés, bien qu'elles soient fleuries,
En peu de temps cherront toutes flaitries,
Et, comme fleurs, périront tout foudain.*

*Le temps s'en-va, le temps s'en-va, ma Dame,
Las ! le temps non, mais nous nous en-allons,
Et tost ferons estendus sous la lame :*

*Et des amours desquelles nous parlons,
Quand ferons morts, n'en fera plus nouvelle :
Pour ce aymez-moy, ce pendant qu'estes belle.*

P i e r r e d e R o n f a r d .

Sonnet

*Si nostre vie est moins qu'une tournée
En l'éternel, si l'an qui fait le tour
Chasse nos iours sans espoir de retour,
Si périssable est toute chose née,*

*Que songes-tu, mon ame emprisonnée ?
Pourquoy te plait l'obscur de nostre iour,
Si pour voler en un plus cler sejour
Tu as au dos l'aile bien empennée ?*

*Là est le bien que tout esprit desire,
Là le repos où tout le monde aspire,
Là est l'amour, là le plaisir encore.*

*Là, ô mon ame au plus hault ciel guidée,
Tu y pourras recognoistre l'Idee
De la beauté qu'en ce monde i'adore.*

J o a c h i m d u B e l l a y .

Sonnet

*Ce pendant que Magny fuit son grand Auanfon,
Panjas son Cardinal, & moy le mien encore,
Et que l'esper flateur, qui noz beaux ans deuore,
Appaste noz desirs d'un friand hameffon,*

*Tu courtises les Roys, & d'un plus heureux son
Chantant l'heur de Henry, qui son siecle décoré,
Tu t'honores toymesme, & celui qui honore
L'honneur que tu luy fais par ta docte chanfon.*

*Las ! & nous ce pendant vous consumons nostre aage
Sur le bord incogneu d'un estrange riuage,
Où le malheur nous fait ces tri fies vers chanter,*

*Comme on uoid quelquefois, quand la mort les appelle,
Arrangez flanc à flanc parmy l'herbe nouvelle,
Bien loing sur un estang trois cygnes lamenter.*

J o a c h i m d u B e l l a y .

Sonnet

*Heureux qui, comme Vlyffe, a fait un beau uoyage,
Ou comme cestuy là qui conquiert la toison,
Et puis est retourné, plein d'usage & raison,
Viure entre ses parents le reste de son aage !*

*Quand reuoiray-ie, hélas, de mon petit uillage
Fumer la cheminee : & en quelle saison
Reuoiray-ie le clos de ma pauvre maison,
Qui m'est une prouince, & beaucoup d'auantage ?*

*Plus me plaist le seiour qu'ont basti mes ayeux,
Que des palais Romains le front audacieux :
Plus que le marbre dur me plaist l'ardoise fine,*

*Plus mon Loyre Gaulois, que le Tybre Latin,
Plus mon petit Lyré, que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la douceur Angevine.*

J o a c h i m d u B e l l a y .

Sonnet

*Voicy le Carneual, menons chascun la sienne,
Allons baller en masque, allons nous pourmener,
Allons uoir Marc Antoine, ou Zany bouffonner,
Auec son Magnifique à la Venitienne :*

*Voyons courir le pal à la mode ancienne.
Et uoyons par le nez le sot bufle mener :
Voyons le fier taureau d'armes enuironner,
Et uoyons au combat l'adresse Italienne :*

*Voyons d'œufz parfumez un orage gresler,
Et la fusée ardent' siffler menu par l'air.
Sus donc, depeeschons-nous, uoicy la pardonance :*

*Il nous fauldra demain uisiter les saincts lieux,
Là nous ferons l'amour, mais ce sera des yeux,
Car passer plus auant c'est contre l'ordonnance.*

J o a c h i m d u B e l l a y .

Sonnet

*Toy qui de Rome emerueillé contemples
L'antique orgueil, qui menaffoit les cieux,
Ces uieux palais, ces monts audacieux,
Ces murs, ces arcz, ces thermes, & ces temples.*

*Iuge, en uoyant ces ruines fi amples,
Ce qu'a rongé le temps iniurieux,
Puis qu'aux ouuriers les plus industrieux
Ces uieux fragmens encor seruent d'exemples.*

*Regarde apres, comme de iour en iour
Rome fouillant son antique feiour,
Se rebatist de tant d'œuvres diuines :*

*Tu ingeras, que le dæmon Romain
S'efforce encor d'une fatale main
Reffusciter ces poudreuses mines.*

J o a c h i m d u B e l l a y .

Sonnet de l'amour de Francine

*Songe heureux & diuin, trompeur de ma tristesse,
O que ie te regrette ! ô que ie m'éueillay,
Helas, à grand regret, lors que ie deffillay
Mes yeux, qu'un mol fommeil d'un si doux voile presse.*

*L'enferray bras à bras nu à nu ma maistresse,
Ma iambe avec sa iambe heureux i'entortillay,
Sa bouche avec ma bouche à souhet ie mouillay,
Cueillant la douce fleur de sa tendre ieunesse.*

*O plaisir tout diuin ! ô regret ennuieux !
O gracieux fommeil ! ô reueil ennuieux !
O si quelcun des dieux des amans se soucie !*

*Dieux, que ne fistes vous, ou ce songe durer
Autant comme ma vie, ou non plus demeurer
Que ce doux songe court, ma miserable vie !*

J e a n - A n t o i n e d e B a i f .

Sonnet

*Lors que pour vous baïser ie m'approche de vous,
En fouspirant, mon ame à secrettes emblees
S'escoule hors de moy sur vos léures comblees
D'un Nectar dont les Dieux mesme feroient ialoux.*

*Puis quand elle s'est peut en ce breuuage doux,
Et la mienne & la vostre ensemble sont meslees,
Tout aussi tost ie sens les forces escoulees
De mon corps afoibly qui demeure sans poux.*

*Que feras-tu, chetif ? Qu'en dites-vous, ma vie ?
C'est par vostre douceur qu'elle a tousiours fuiiue,
Que son corps est resté de ses membres perclus.*

*Hà ! changez ce baïser : hà ! changez-le, maïstresse,
Changez-le, ou dans vos bras mon ame ie vous laisse :
Non, ne le changez pas, mais ne m'en donnez plus.*

R e m y B e l l e a u .

Sonnet

*Ie vis, ie meurs : ie me brule & me noye.
I'ay chaut estreme en endurant froidure :
La vie m'est & trop molle & trop dure,
I'ay grans ennuis entremestez de ioye :*

*Tout à un coup ie ris & ie larmoye,
Et en plaisir maint grief tourment i'endure :
Mon bien s'en va, & à iamais il dure :
Tout en un coup ie seiche & ie verdoye.*

*Ainsi Amour inconstamment me meine :
Et quand ie pense auoir plus de douleur,
Sans y penser ie me treuve hors de peine.*

*Puis quand ie croy ma ioye estre certaine,
Et estre au haut de mon désiré heur,
Il me remet en mon premier malheur.*

L o u i f e L a b é .

Sonnet

*Tant que mes yeus pourront larmes espandre,
A l'heur passé avec toy regretter,
Et qu'aus sanglots & soupirs resister
Pourra ma voix, & un peu faire entendre :*

*Tant que ma main pourra les cordes tendre
Du mignart Lut, pour tes graces chanter ;
Tant que l'esprit se voudra contenter
De ne vouloir rien fors que toy comprendre :*

*Je ne soubaitte encore point mourir.
Mais quand mes yeus ie sentiray tarir,
Ma voix cassée, & ma main impuissante,*

*Et mon esprit en ce mortel seiour
Ne pouuant plus montrer signe d'amante :
Priray la Mort noircir mon plus cler iour.*

L o u i s e L a b é .

Sonnet

*Oh si i'estois en ce beau sein rauie
De celui là pour lequel vois mourant :
Si avec lui viure le demeurant
De mes cours iours ne m'empeschoit enuie :*

*Si m'acollant me difoit : Chere Amie,
Contentons nous l'un l'autre, s'asseurant
Que ia tempeste, Euripe, ne Courant
Ne nous pourra desioindre en notre vie :*

*Si de mes bras le tenant acollé,
Comme du Lierre est l'arbre encercelé,
La mort venoit, de mon aise enuieuse :*

*Lors que souef plus il me baiseroit,
Et mon esprit sur ses leures fueroit,
Bien ie mourrois, plus que viuante, heureuse,*

L o u i s e L a b é .

Sonnet

*Baïse m'encor, rebaiſe moy & baiſe :
Donne m'en un de tes plus ſauoureux,
Donne m'en un de tes plus amoureux :
Ie t'en rendray quatre plus chaus que braiſe.*

*Las, te pleins tu ? ça, que ce mal i'apaiſe,
En t'en donnant dix autres doucereux.
Ainſi meſlans nos baiſers tant heureux
Iouiſſons nous l'un de l'autre à noſtre aiſe.*

*Lors double vie à chacun en fuiura.
Chacun en foy & ſon ami viura.
Permits m'Amour penſer quelque folie :*

*Touſiours fuis mal, viuant diſcrettement,
Et ne me puis donner contentement,
Si hors de moy ne fay quelque ſaillie.*

L o u i ſ e L a b é .

À ma quenoille

*Quenoille mon fouci, ie vous promets & iure
De vous aimer toufiours, & iamais ne changer
Vostre honneur domestic pour vn bien estranger,
Qui erre inconstamment & fort peu de temps dure.*

*Vous ayant au costé ie suis beaucoup plus seure
Que si encre & papier se venaient aranger
Tout à l'entour de moy, car pour me reuanger
Vous pouuez bien plustost repouffer vne iniure.*

*Mais, quenoille m'amie, il ne faut pas pourtant
Que pour vous estimer, & pour vous aimer tant,
Je delaisse du tout cest' honneste coustume*

*D'escrire quelque fois : en escriuant ainsi
l'escri de vos valeurs, quenoille mon fouci,
Ayant dedans la main le fuzeau & la plume.*

C a t h e r i n e D e s R o c h e s .

Sonnet

*Ce iourd'huy dit Soleil la chaleur alterce
A iauny le long poil de la belle Ceres,
Ores il se retire, & nous gagnons le frais,
Ma Marguerite & moy, de la douce serce.*

*Nous traçons dans les bois quelque voye esgaree,
Amour marche deuant, & nous marchons apres :
Si le vert ne nous plaist des espeffes forests,
Nous descendons pour voir la couleur de la prie.*

*Nous viuons francs d'esmoy, & n'auons point foucy
Des Roys, ny de la Cour, ne des villes auffi.
O Medoc mon pais solitaire & sauuage,*

*Il n'est point de pais plus plaissant à mes yeux :
Tu es au bout dit monde, & ie t'en aime mieux,
Nous sçauons apres tous les malheurs de nostre aage.*

É t i e n n e d e l a B o é t i e .

Sonnet

*Quand ie voy quelque fois Madame emmy la rue,
Qui tient tous les passans en esbayssment,
Bien que de la veoir i'aye vn grand contentement,
Ie ne fay point semblant de l'auoir iamais veuë.*

*Mais quand dedans vn lict ie la tiens toute nue,
Et que nous nous baisons l'vn l'autre ardalement,
Et que nous nous ferrons l'vn l'autre estroitement,
Il ne semble pas lors qu'ell' me soit incongnuë.*

*Ie ne dy point son nom, & dire ne le veux,
Pource que les amours qui font entre nous deux
Ie ne voudroy pour rien estre sçeus de personne :*

*Il me suffit aussi de cognoistre mon bien,
Et d'auoir en aimant la fortune si bonne,
Que ie suis bien aimé sans qu'il me couste rien.*

O l i v i e r d e M a g n y .

Sonnet

*Icare est cheut icy le ieune audacieux,
Qui pour voler au Ciel eut assez de courage :
Icy tomba son corps degarni de plumage
Laiissant tous braues cœurs de sa cheute enuieux.*

*O bien-heureux travail d'un esprit glorieux,
Qui tire un si grand gain d'un si petit dommage !
O bien-heureux malheur plein de tant d'avantage,
Qu'il rende le vaincu des ans victorieux !*

*Un chemin si nouveau, n'estonna sa ieunesse,
Le pouuoir luy faillit mais non la hardiesse.
Il eut pour le brûler des astres le plus beau.*

*Il mourut poursuiuant vne haute aduventure,
Le Ciel fut son desir, la Mer sa sepulture,
Est-il plus beau dessein, ou plus riche tombeau ?*

Philippe Desportes.

Sonnet pour Diane

*Lettres, le seul repos de mon ame agitee,
Helas ! il le faut donc me separer de vous :
Et que par la rigueur d'un iniuste courroux
Ma plus belle ricbesse ainsi me fait ostee.*

*Ha ! ie mourray plutost, & ma dextre indontee
Flechira par mon sang le Ciel traistre & ialoux,
Que ie m'aille privant d'un bien qui m'est si doux :
Non, ie n'en feray rien, la chance en est ici ietee.*

*Il le faut toutesfois, elle les veut rauoir,
Et de luy resister ie n'ay cœur ny pouuoir,
A tout ce qu'elle veut mon ame est trop contrainte.*

*O Beauté sans arrest, mais trop ferme en rigueur,
Tien, repren tes papiers & ton amitié sainte,
Et me rens mon repos, ma franchise & mon cœur.*

Philippe Desportes.

D'une Fontaine

*Ceste fontaine est froide, & son eau doux-coulante,
A la couleur d'argent, semble parler d'amour :
Vn herbage mollet reuerdit tout autour,
Et les aunes font ombre à la chaleur brulante.*

*Le fueillage obéit à Zéphyr qui l'esuante
Soupirant amoureux en ce plaissant seiour :
Le Soleil clair de flamme esy au milieu du iour,
Et la terre se fend de l'ardeur violante.*

*Passant, par le trauail du long chemin lassé,
Brulé de la chaleur, & de la soif pressé,
Arreste en ceste place où ton bon-heur te maine.*

*L'agréable repos ton corps delassera,
L'ombrage & le vent frais ton ardeur chassera,
Et ta soif se perdra dans l'eau de la fontaine.*

Philippe Desportes.

Sonnet spirituel

*Depuis le triste poinct de ma fraisle naissance,
Et que dans le berceau pleurant ie fu posé,
Quel iour marqué de blanc m'a tant fauorisé
Que de l'ombre d'un bien i'aye eu la cognoissance ?*

*A peine estoient sechez les pleurs de mon enfance
Qu'au froid, au chaud, à l'eau ie me veis exposé,
D'amour, de la fortune, & des grands maistrisé,
Qui m'ont payé de vent pour toute recompanse.*

*I'en suis fable du monde, & mes vers dispersez
Sont les signes pileux des maux que i'ay. passez,
Quand tant de fiers tyrans rauageoyent mon courage.*

*Toy qui m'ostes le ioug & me fais respirer,
O Seigneur, pour iamais vueille moy retirer
De la terre d'Egypte, & d'un fi dur seruage.*

Philippe Desportes.

Au Roy

*Sire, Thulene est mort : i'ay veu sa sepulture :
Mais il est presque en vous de le resusciter :
Faictes de son estat vn poëte heriter :
Le poëte & le fou sont de mesme nature.*

*L'vn fuit l'ambition, & l'autre n'en a cure :
Tous deux ne font iamais leur argent profiter :
Tous deux sont d'une humeur aisée à irriter :
L'vn parle sans penser, & l'autre à l'auenture.*

*L'vn a la teste verte, & l'autre va couuert
D'un ioly chapperon faict de iaune & de vert :
L'vn chante des sonets, l'autre danse aus sonettes.*

*Le plus grand different qui se treuve entre nous,
C'est qu'on dict que tousiours fortune aime les fous,
Et qu'elle est peu souuent favorable aus poëtes.*

J e a n P a l f f e r a t .

Sonnet

*François, arreste-toy, ne paffe la campagne
Que nature mura de Rochers d'un costé,
Que l'Auriegue entrefend d'un cours précipité :
Campagne qui n'a point en beauté de compagne.*

*Passant, ce que tu vois n'est point vne montagne,
C'est vn grand Briaree, vn géant haut-monté.
Qui garde ce passage, & defend, indomté,
De l'Espagne la France, & de France l'Espagne.*

*Il tend à l'une l'un, à l'autre l'autre bras :
Il porte sur son chef l'antique faix d'Atlas,
Dans deux contraires mers il pose ses deux plantes.*

*Les espaiſſes forests font ses cheueux espaix,
Les rochers font ses os, les riuieres bruyantes
L'eternelle sueur que luy cause vn tel faix.*

D u B a r t a s .

Sonnet au Roi

*SIRE, vostre Citron, qui couchoit autrefois
Sur vostre lict paré, couche ores sur la dure :
C'est ce fidelle chien qui apprit de nature
A faire des amis & des traistres le choix :*

*C'est lui qui les brigands effrayoit de sa voix,
Et de dents les meurtriers : d'où vient donc qu'il eudure
La faim, le froid, les coups, les desdains, & l'iniure,
Payement coustumier du service des Rois ?*

*Sa fierté, sa beauté, sa ieunesse agreable
Le fit chérir de vous ; mais il fut redoutable
A vos haineux, aux siens, par sa dextérité.*

*Courtisans, qui iettez vos desdaigneuses veuës
Sur ce chien delaiissé, mort de faim par les ruës,
Attendez ce loyer de la fidelité.*

A g r i p p a d ' A u b i g n é .

Au Roy

*Qu'avec vne valeur à nulle autre seconde,
Et qui seule est fatale à nostre guerison,
Vostre courage meur en sa verte saison
Nous ait acquis la paix sur la terre & sur l'onde ;*

*Que l'Hydre de la France, en reuoltes seconde,
Par vous soit du tout morte, ou n'ait plus de poison,
Certes c'est vn bon-heur dont la juste raison
Promet à vostre front la couronne du monde.*

*Mais qu'en de si beaux faits vous m'ayez pour témoin,
Connoissez-le, mon Roy, c'est le comble du foin
Que de vous obliger ont eu les destinées.*

*Tous vous sçauent louer, mais non également ;
Les ouurages communs vivent quelques années ;
Ce que Malherbe écrit dure éternellement.*

F r a n ç o i s d e M a l h e r b e .

Sur la mort du fils de l'Autheur

*Que mon Fils ait perdu sa despoiïlle mortelle,
Ce fils qui fut si braue, & que i'aimay si fort :
Je ne l'impute point à l'iniure du fort,
Puis que finir à l'homme est chose naturelle.*

*Mais que de deux moraux la surprise infidelle
Ait terminé ses iours d'une tragique mort,
En cela ma douleur n'a point de reconfort :
Et tous mes seniimens sont d'accord avec elle.*

*Ô mon DIEU, mon Sauueur, puisque par la raison
Le trouble de mon ame estant sans guerison,
Le veu de la vengeance est vn veu legitime,*

*Fais que de ton appuy ie fois fortifié :
Ta Iustice t'en prie ; & les autheurs du crime
Sont fils de ces bourreaux qui t'ont crucifié.*

F r a n ç o i s d e M a l h e r b e .

Sonnet

*Cependant qu'en la Croix plein d'amour infinie,
Dieu pour nostre salut tant de maux supporta,
Que par son iuste sang nostre ame il racheta
Des prisons où la mort la tenoit affermie,*

*Altéré du desir de nous rendre la vie,
I'ay soif, dit-il aux Juifs ; quelqu'un lors apporta
Du vinaigre, & du fiel, & le luy presenta ;
Ce que voyant sa mere en la sorte s'écrie :*

*Quoy ! n'est-ce pas assez de donner le trépas
A celui qui nourrit les hommes icy bas,
Sans frauder son desir, d'un si piteux breuvage ?*

*Venez, tirez mon sang de ces rouges canaux.
Ou bien prenez ces pleurs qui noyent mon visage.
Vous ferez moins cruels, & i'auray moins de maux.*

Mathurin Regnier.

Sonnet

*Le péché me surmonte, & ma peine est si grande,
Lors que mal-gré moy-mesme il triomphe de moy,
Que pour me retirer du gouffre où ie me voy,
Ie ne sçay quel hommage il faut que ie te rende.*

*Ie voudrais bien t'offrir ce que ta loy commande,
Des prieres, des vœux, & des fruits de ma foy.
Mais voyant que mon cœur n'est pas digne de toy,
Ie fay de mon Sauveur mon eternelle offrande.*

*Reçoy ton Fils, ô Pere ! & regarde la Croix,
Où prest de satisfaire à tout ce que ie dois
Il te fait de luy-mesme vn fanglant sacrifice.*

*Et puis qu'il a pour moy cèt excès d'amitié,
Que d'estre incessamment l'obiet de ta Iustice,
Ie feray, s'il te plaist, l'obiet de ta pitié.*

O g i e r d e G o m b a u l d .

Sonnet

*Ton orgueil peut durer au plus deux ou trois ans.
Après, ceste beauté ne sera plus si vine,
Tu verras que ta flame alors sera tardiue
Et que tu deuiendras l'obiet des mesdifans.*

*Tu feras le refus de tous les Courtisans,
Les plus fots laisseront ta passion oyfiue,
Et tes desirs honteux, d'une amitié lascine
Tenteront vn valet à force de presens.*

*Tu chercheras à qui te donner pour maistresse,
On craindra ton abord, on fuira ta careffe ;
Vn chacun de par tout te donnera congé,*

*Tu reviendras à moy, ie n'en feray nul compte,
Tu pleureras d'amour, ie riray de ta honte :
Lors ta feras punie, & ie feray vengé.*

Théophile de Viau.

Sonnet

*Affis sur vn fagot, vne pipe à la main,
Triplement accoudé contre vne cheminée,
Les yeux fixes vers terre, & l'ame mutinée,
Je songe aux cruautez de mon fort inhumain.*

*L'esperoir qui me remet du iour au lendemain
Effaye à gagner temps sur ma peine obstinée,
Et me venant promettre vne autre destinée
Me fait monter plus haut qu'un Empereur Romain.*

*Mais à peine celle herbe est-elle mise en cendre,
Qu'en mon premier estat il me conuient descendre,
Et passer mes ennuis à redire souuent :*

*Non, ie ne trouue point beaucoup de difference,
De prendre du tabac, à viure d'esperance,
Car l'un n'est que fumée, & l'autre n'est que vent.*

S a i n t - A m a n t (d e) .

Les Goinfres

*Coucher trois dans vn drap, sans feu ny sans chandelle,
Au profond de l'Hyuer dans la Sale aux fagots.
Où les Chats, ruminans le langage des Gots,
Nous esclairent sans cesse, en roüant la prune ;*

*Hauffer nostre cheuet avec vne escabelle,
Estre deux ans à ieun comme les Escargots,
Refuer en grimassant ainsî que les Magots
Qui bâillans au Soleil se gratent sous l'aisselle ;*

*Mettre au lieu de bonnet la coiffe d'un chapeau,
Prendre pour se couvrir la frise d'un manteau
Dont le dessus seruit à nous doubler la panse ;*

*Puis fouffrir cent brocars d'un vieux hoste irrité
Qui peut fournir à peine à la moindre despense,
C'est ce qu'engendre enfin la prodigalité.*

S a i n t - A m a n t (d e) .

Le Pareffeux

*Accablé de Pareffe, & de Melancholie,
Ie réue dans vn lict, où ie fuis fagotté
Comme vn lièvre fans os, qui dort dans vn pasté,
Ou comme vu Dom-Quichot en fa morne folie.*

*Là, fans me foucier des Guerres d'Italie,
Du Comte Palatin, ny de fa Royauté,
Ie confacre vn bel Hymne à ceste oisiveté
Où mon Ame en langueur eft comme enfevelie.*

*Ie trouue ce plaifir fi doux & fi charmiant,
Que ie croy que les biens me viendront en dormant,
Puis que ie voy des-ia s'eu enfler ma bedaine ;*

*Et hay tant le trauail, que, les yeux entr'ouuers,
Vne main hors des draps, cher BAVDOIN, à peine
Ay-je pû me refoudre à t'efcrire ces Vers.*

S a i n t - A m a n t (d e) .

L'Automne des Canaries

*Voicy les feulls costautx, voicy les feuls valons
Où Baccus & Pomone ont estably leur gloire,
Jamais le riche honneur de ce beau territoire
Ne ressentit l'effort des rudes Aquilons.*

*Les Figues, les Muscats, les Pesches, les Melons,
Y couronnent ce Dieu qui se delecte à boire,
Et les nobles Palmiers sacrez à la Victoire,
S'y courbent sous des fruicts qu'au miel nous égalons.*

*Les Cannes au doux suc, non dans les Marefcages,
Mais sur des flancs de Roche y forment des boccages,
Dont l'Or plein d'ambrosie éclatte & monte aux Cieux.*

*L'Orange en mesme tour y meurit & boutonne,
Et durant tous les mois on peut voir en ces lieux
Le Printemps & l'Esté confondus eu l'Automne.*

S a i n t - A m a n t (d e) .

Sonnet

*Il est temps, ma belle ame, il est temps qu'on finisse
Le mal dont vos beaux yeux m'ont quatre ans tourmenté,
Soit rendant mon desir doucement contenté,
Soit faisant de ma vie vn cruel sacrifice,*

*Vous tenez en vos mains ma grâce & mon supplice,
Iugez lequel des deux mon cœur a mérité :
Car ma fidele amour, ou ma temerité,
Veut qu'on me recompense, ou bien qu'on me punisse.*

*Mais si vous ne portez vn cœur de diamant,
Vous ne punirez point vn miserable amant
De vous auoir esté si longuement fidele :*

*Veux mesme que son mal vous doit estre imputé.
Car en fin puis qu'Amour est fils de la Beauté,
Si c'est péché qu'aimer, c'est malheur qu'estre belle.*

B e r t a u t .

Aduis, à vn Poëte beuueur d'eau

*En vain, pauvre Tircis, tu te romps le cerueau,
Pour changer en beaux vers tes rimes imparfaites ;
Tu n'auras point l'ardeur des illustres Poëtes,
Si ton Esprit d'oyson se refroidit dans l'eau.*

*Va trinquer à longs traits de ce Nectar nouveau
Que le Cormié recelle en ses caues secrettes,
Si tu veux effacer ces antiques Prophètes
Dont le Nom brille encor dans la nuit du tombeau.*

*Bien que les neuf Beutez des riues d'Hipocreine
Exaltent la vertu des eaux de leur Fontaine,
Les fines qu'elles font ne s'en abreuuent pas ;*

*Là sous des lauriers vers, ou plustoft sous des treilles,
Les tonneaux de vin Grec eschauffent leurs repas,
Et l'eau n'y rafraiscehit que le cu des Bouteilles.*

G u i l l a u m e C o l l e t e t .

Sur la Naissance de Notre Seigneur

*Qui vid iamaïs au monde vn miracle pareil ?
Vn Dieu s'affuiettit aux loix de la Nature,
Le Créateur de tout naist de sa Créature,
Et la Lumière fort des ombres du Sommeil.*

*Bien qu'il vienne sur Terre eu vn pauvre appareil,
Qu'un Antre ténébreux luy serue de closture,
C'est luy qui fit du Ciel la belle Architecture,
Et qui fonda son Throne au milieu du Soleil.*

*Ô celestes Esprits, saintes Intelligences,
Qui vous glorifiez de vos pures essences.
Et rendiez vostre heur tous les Hommes ialoux,*

*Euuiez aujourd'huy, par vn contraire eschange,
Le bon-beur que le Ciel vient respandre sur nous,
Puisque Dieu s'et fait Homme, & ne s'efit point fait Ange.*

G u i l l a u m e C o l l e t e t .

A Monsieur de Charleval

*Lors qu'Adam vit cette jeune beauté
Fait pour luy d'une main immortelle,
S'il l'aima fort, elle de son costé
(Dont bien nous prend) ne luy fut pas cruelle.*

*Cher CHARLEVAL, alors en vérité
Je croy qu'il fut vne femme fidelle ;
Mais comme quoy ne l'auroit-elle esté,
Elle n'auoit qu'un seul homme avec elle.*

*Or en cela nous nous trompons tous deux,
Car bien qu'Adam fut jeune & vigoureux,
Bien fait de corps & d'esprit agréable,*

*Elle aima mieux pour s'en faire conter
Prester l'oreille aux fleuretes du Diable,
Que d'estre femme & ne pas coqueter.*

S a r r a f i n .

La Belle Matineuse

*Le silence regnoit sur la terre & sur l'onde,
L'air deuenoit serain, & l'Olympe vermeil,
Et l'amoureux Zepbire affranchy du sommcil
Refuscitoit les fleurs d'une haleine seconde,*

*L'Aurore desployoit l'or de sa tresse blonde
Et femoit de rubis le chemin du Soleil,
Enfin ce Dieu venoit au plus grand appareil
Qu'il soit iamais venu pour esclairer le monde,*

*Quand la ieune Philis au visage riant,
Sortant de son Palais plus clair que l'Orient,
Fit voir une lumière & plus viue & plus belle.*

*Sacré flambeau du iour, n'en foyez point ialoux,
Vous parustes alors aussi peu deuant elle
Que les feux de la nuit auoient fait deuant vous.*

C l a u d e d e M a l l e v i l l e .

La Belle Matineuse

*Des portes du matin l'Amante de Cephale
Ses roses espandoit dans le milieu des airs,
Et iettoit sur les deux nonuellement ouuers
Ces traits d'or, & d'azur, qu'en naiissant elle estale,*

*Quand la Nymphé diuine, à mon repos fatale,
Apparut, & brilla de tant d'attraits diuers,
Qu'il sembloit qu'elle seule esclairoit l'univers.
Et remplissoit de feux la riue Orientale.*

*Le Soleil se hastant pour la gloire des Cieux,
Vint opposer sa flame à l'éclat de ses yeux,
Et prit tous les rayons dont l'Olympe se dore ;*

*L'onde, la terre, & l'air s'allumoient à l'entour :
Mais auprès de Philis on le prit pour l'Aurore,
Et l'on creut que Philis estoit l'Astre du iour.*

Voiture.

Sonnet d’Vranie

*Il faut finir mes iours en l’amour d’Vranie,
L’absence ni le temps ne m’en sçauroient guérir,
Et ie ne voy plus rien qui me pût secourir,
Ni qui seust r’appeller ma liberté bannie.*

*Dés long-temps ie connois sa rigueur infinie,
Mais pensant aux beautés pour qui ie dois périr,
le bénis mon martyre, & content de mourir
le n’ose murmurer contre sa tyrannie.*

*Quelquefois ma raison, par de foibles discours,
M’incite à la reuolte, & me promet secours ;
Mais lors qu’à mon besoin ie me veux seruir d’elle,*

*Après beaucoup de peine, & d’efforts impuissans,
Elle dit qu’Vranie est seule aymable & belle,
Et m’y r’engage plus que ne font tous mes sens.*

Voiture.

Sur Job

*Job de mille tourments atteint,
Vous rendra sa douleur connue ;
Et raisonnablement il craint
Que vous n'en foyez point émuë.*

*Vous verrez sa misère nul ;
Il s'est luy-même icy dépeint :
Acoûtumez-vous à la vue
D'un homme qui souffre & se plaint.*

*Bien qu'il eût d'extrêmes souffrances,
On voit aller des patiences
Plus loin que la fienne n'alla.*

*Il souffrit des maux incroyables,
Il s'en plaignit, il en parla ;
J'en connais de plus misérables.*

B e n f e r a d e .

Sur les sonnets
d'Vranie et de lob

*Deux Sonnets partagent la Ville,
Deux Sonnets partagent la Cour,
Et semblent vouloir à leur tour
R'allumer la guerre Ciuille,*

*Le plus sot & le plus habile
En mettent leur aduis au iour,
Et ce qu'on a pour eux d'amour
A plus d'un échauffe la bile.*

*Chacun en parle hautement
Suiuant son petit jugement.
Et s'il y faut mesler le nostre,*

*L'un est fans doute mieux resué,
Mieux conduit, & mieux acheué,
Mais ie voudrois auoir fait l'autre.*

P i e r r e C o r n e i l l e .

Pour Mélite

*Après l'œil de Melite il n'est rien d'admirable,
Il n'est rien de solide après ma loyauté,
Mon feu comme son teint se rend incomparable,
Et ie fuis en amour ce qu'elle est en beauté.*

*Quoy que puisse à mes sens offrir la nouveauté.
Mon cœur à tous ses traits demeure invulnérable,
Et bien qu'elle ait au sien la même cruauté,
Ma foy pour ses rigueurs n'en est pas moins durable.*

*C'est donc avec raison que mon extrême ardeur
Trouve chez cette belle une extrême froideur,
Et que sans estre aimé ie brûle pour Melite.*

*Car de ce que les Dieux nous enuoyant au iour,
Donnerent pour nous deux d'amour, & de mérite,
Elle a tout le mérite, & moy i'ay tout l'amour.*

P i e r r e C o r n e i l l e .

A la Reine Régente

*Que vos soins, grande REINE, enfantent de miracles !
Bruxelles & Madrid en font tous interdits,
Et si nostre Apollon me les auoit prédits,
I'aurois moy-mefme osé douter de ses oracles.*

*Sous vos commandemens on force tous obstacles,
On porte l'épouvante aux cœurs les plus hardis,
Et par des coups d'effay vos Estats agrandis
Des drapeaux ennemis font d'illustres spectacles.*

*La Victoire elle-mefme accourant à mon Roy,
Et mettant à ses pieds Thionuille & Rocroy,
Fait retentir ces vers sur les bords de la Seine :*

*France, atten tout d'un regne ouuert en triomphant,
Puis que tu vois defia les ordres de ta Reyne
Faire un foudre en tes mains des armes d'un Enfant.*

P i e r r e C o r n e i l l e .

Sur la Mort
de Damoiselle Elizabeth Ranquet

*Ne verse point de pleurs sur cette sepulture,
Passant, ce lit funebre est vn lit précieux,
Où gist d'un corps tout pur la cendre toute pure.
Mais le zele du cœur vit encore en ces lieux.*

*Auant que de payer les droits à la Nature,
Son aine s'esleuant au dessus de ses yeux
Auoit au Createur vny la créature,
Et marchant sur la terre elle estoit dans les Cieux.*

*Les pauvres bien mieux qu'elle ont senty sa richesse ;
L'humilité, la peine estoit son allegresse,
Et son dernier soupir fut vn foupir d'amour.*

*Passant, qu'à son exemple vn beau feu te transporte,
Et loin de la pleurer d'avoir perdu le iour,
Croy qu'on ne meurt iamais quand on meurt de la sorte.*

P i e r r e C o r n e i l l e .

Sur la mort du Roy Louis XIII

*Sous ce marbre repose un monarque sans vice
Dont la seule bonté depleut aux bons François,
Et qui pour tout péché ne fit qu'un mauvais choix
Dont il fut trop longtemps innocemment complice.*

*L'ambition, l'orgueil, l'audace, l'avarice,
Saïsis de son pouvoir, nous donnèrent des lois,
Et bien qu'il fust en foy le plus juste des Rois
Son regne fut pourtant celui de l'injustice.*

*Vainqueur de toutes parts, esclave dans sa cour,
Son tiran & le nôtre à peine perd le jour
Que jusque dans la tombe il le force à le suivre.*

*Jamais de tels malheurs furent-ils entendus ?
Après trentetrois ans sur le trône perdus,
Commençant à regner, il a cessé de vivre.*

P i e r r e C o r n e i l l e .

Sur la Passion de Jesus-Christ

*Quand le Sauveur souffroit pour tout le genre humain,
La mort en l'abordant au fort de son supplice,
Parut toute interdite, & retira sa main,
N'osant dessus son Maistre exercer son office.*

*Mais Jesus en baissant la teste sur son sein,
Fit signe l'implacable & fourde executrice,
De n'avoir point d'egard au droit du Souverain,
Et d'exercer sur lui son fameux sacrifice.*

*La cruelle obéït, & ce coup sans pareil
Fit frémir la Nature, & pâlir le Soleil,
Comme si de sa fin le Monde eût esté proche.*

*Tout pâlit, tout se meut, dans la terre & dans l'air,
Excepté le pecbeur qui prit un cœur de roche,
Quand la roche sembloit avoir un cœur de chair.*

L e c o m t e d e M o d è n e .

A Monsieur de la Mothe le Vayer,
sur la mort de Monsieur son fils.

*Aux larmes, le Vayer, laisse les yeux ouuerts,
Tou deuil est raisonnable encor qu'il soit extrême,
Et lors que pour tousiours on perd ce que tu perds
La sagesse, croy moy, peut pleurer elle-mesme.*

*On se propose à tort cent preceptes divers
Pour vouloir d'un œil sec voir mourir ce qu'on ayme
L'effort en est barbare aux yeux de l'Univers,
Et c'est brutalité plus que vertu suprême.*

*On sçait bien que les pleurs ne rameneront pas
Ce cher fils que t'enleue un imprèveu trépas,
Mais la perte par là n'en est pas moins cruelle :*

*Ses vertus d'un chacun le faisoient reverer,
Il avoit le cœur grand, l'esprit beau, l'ame belle,
Et ce sont des fujets à tousiours le pleurer.*

M o l i è r e .

Sonnet

*GRAND DIEU, tes jugemens sont remplis d'équité :
Toujours tu prens plaisir à nous être propice ;
Mais j'ai tant fait de mal, que jamais ta bonté
Ne me peut pardonner sans choquer ta justice.*

*Oui, mon Dieu, la grandeur de mon impiété
Ne laisse à ton pouvoir que le choix du supplice :
Ton intérêt s'oppose à ma félicité,
Et ta clémence même attend que je périclisse.*

*Contente ton desir puisqu'il t'est glorieux :
Offense-toi des pleurs qui coulent de mes yeux ;
Tonne, frappe, il est temps ; rends-moi guerre pour guerre.*

*J'adore, en périclissant, la raison qui t'aigrit :
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre,
Qui ne soit tout couvert du Sang de JESUS-CHRIST ?*

D e s B a r r e a u x .

Sonnet

*Vn amas confus de maiſons,
Des crottes dans toutes les ruës,
Ponts, Eglifes, Palais, Priſons,
Boutiques bien ou mal pourueuës ;*

*Force gens noirs, blancs, roux, grifons,
Des Prudes, des filles perduës,
Des meurtres & des trahifons,
Des gens de plume aux mains crochuës ;*

*Maint poudré qui n'a point d'argent,
Maint homme qui craint le Sergent,
Maint Fanfaron qui toujours tremble ;*

*Pages, Laquais, Voleurs de nuict,
Caroffes, cheuaux, & grand bruit :
C'eſt-là Paris ; que vous en ſemble ?*

P a u l S c a r r o n .

Sur la mort d'une Parente

*Parmi les doux transports d'une amitié fidele,
Je voïois près d'Iris couler mes heureux jours ;
Iris que j'aime encore, & que j'aimai toujours,
Brûloit des mefmes feux dont je brûlois pour elle,*

*Quand par l'ordre du Ciel une fièvre cruelle
M'enleva cet objet de mes tendres amours,
Et de tous mes plaisirs interrompant le cours,
Me laiffa de regrets une fuite éternelle.*

*Ah, qu'un fi rude coup étonna mes esprits !
Que je verfai de pleurs ! Que je pouffai de cris !
De combien de douleurs ma douleur fut fuivie !*

*Iris, tu fus alors moins à plaindre que moi ;
Et bien qu'un triste sort t'ait fait perdre la vie,
Helas ! en te perdant, j'ay perdu plus que toi.*

N i c o l a s B o i l e a u D e f p r é a u x .

Sonnet

*Dans un fauteuil doré, Phèdre tremblante & blême
Dit des Vers où d'abord personne n'entend rien ;
Sa Nourrice lui fait un sermon fort chrétien,
Contre l'affreux dessein d'attenter à soi-même ;*

*Hypolyte la hait presque autant qu'elle l'aime,
Rien ne change son cœur, ni son chaste maintien ;
La Nourrice l'accuse, elle s'en punit bien ;
Thésée a pour son fils une rigueur extrême ;*

*Une grosse Aricie, au cuir rouge, aux crins blons,
N'est-là que pour montrer deux énormes tetons,
Que malgré sa froideur Hypolyte idolâtre.*

*Il meurt enfin traîné par ses courfiers ingrats ;
Et Phèdre, après avoir pris de la mort aux rats,
Vient en se confessant mourir sur le Théâtre.*

M a d a m e D e f h o u l i è r e s .

Sur la Tragédie de Genséric

*La jeune Eudoxe est une bonne enfant,
La vieille Eudoxe une franche diableffe,
Et Genseric un Roi fourbe & méchant,
Digne Heros d'une méchante Pièce.*

*Pour Trafimond, c'est un pauvre innocent,
Et Sophronie envain pour lui s'empresse,
Hunineric est un homme indiférent,
Qui comm' on veut & la prend & la laisse.*

*Et sur le tout le sujet est traité,
Dieu sçait comment ! Auteur de qualité,
Vous vous cachez, en donnant cét ouvrage.*

*C'est fort bien fait de se cacher ainsi :
Mais pour agir en personne bien sage,
Il nous falloit cacher la Pièce aussi.*

J e a n R a c i n e .

Sur la mort de M. Duché

*Celui que nous plaignons, & qu'un fort glorieux
Place au rang des Elus dans la Cité céleste,
Brilla par ses talents, fut doux, simple, modeste,
Fidèle à ses amis, discret, officieux.*

*Des charmes dont le monde avoit séduit ses yeux
Dieu dissipa bientôt l'illusion funeste,
Et de ses jeunes ans il consacra le reste
A chanter les grandeurs du Monarque des Cieux.*

*Il n'est plus, & j'ai vû passer sa dernière heure ;
Mais en pleurant sa mort, c'est moi seul que je pleure,
Mon aveugle fureur n'accuse point le fort.*

*Il jouït des seuls biens qui faisoient son envie,
Et ne pouvait trouver qu'en passant par la mort
Le port tranquille & sûr de l'éternelle vie.*

J e a n - B a p t i s t e R o u l l e a u .

A M. le Comte Algarotti

*On a vanté vos murs bâtis fur l'onde,
Et votre ouvrage est plus durable qu'eux.
Venise & lui semblent faits pour les dieux ;
Mais le dernier fera plus cher au monde.*

*Qu'admirons-nous dans ce dieu merveilleux
Qui, dans sa course éternelle & féconde,
Embrasse tout, & traverse à nos yeux
Des vastes airs la campagne profonde ?*

*L'invoquons-nous pour avoir sur les mers
Bâti ces murs que la cendre a couverts,
Cet Ilion caché dans la poussière ?*

*Ainsi que vous il est le dieu des vers,
Ainsi que vous il répand la lumière :
Voilà l'objet des vœux de l'univers.*

V o l t a i r e .

Après la mort de Laure

*La vie avance & fuit sans ralentir le pas,
Et la mort vient derrière, à si grandes journées
Que les heures de paix qui me furent données
Me paraissent un rêve & comme n'étant pas !*

*Je m'en vais mesurant d'un sévère compas
Mon sinistre avenir, & vois mes déstinées
De tant de maux divers encore environnées,
Que je veux me donner de moi-même au trépas !*

*Si mon malheureux cœur eut jadis quelque joie,
Triste, je m'en fouviens ; & puis, tremblante proie.
Devant je vois la mer qui va me recevoir !*

*Je vois ma nef sans mât, sans antenne & sans voiles,
Mon nocher fatigué, le ciel livide & noir,
Et les beaux yeux éteints, qui me servaient d'étoiles.*

A n t o n i D e f c h a m p s .

Ave, dea, moriturus te salutat !

*La mort & la beauté sont deux choses profondes
Qui contiennent tant d'ombre & d'azur, qu'on dirait
Deux sœurs, également terribles & fécondes,
Ayant la même énigme & le même secret.*

*Ô femmes, voix, regards, cheveux noirs, tresses blondes,
Vivez, je meurs ! Ayez l'éclat, l'amour, l'attrait,
Ô perles que la mer mêle à ses grandes ondes,
Ô lumineux oiseaux de la sombre forêt !*

*Judith, nos deux destins sont plus près l'un de l'autre
Qu'on ne croirait, à voir mon visage & le vôtre :
Tout le divin abîme apparaît dans vos yeux,*

*Et moi, je sens le gouffre étoilé dans mon âme ;
Nous sommes tous les deux voisins du ciel, madame,
Puisque vous êtes belle & puisque je suis vieux.*

V i c t o r H u g o .

Imité de Wordsworth

*Ne ris point des sonnets, ô Critique moqueur !
Par amour autrefois en fit le grand Shakspeare ;
C'est sur ce luth heureux que Pétrarque soupire,
Et que le Tasse aux fers soulage un peu son cœur ;*

*Camoens de son exil abrège la longueur.
Car il chante en sonnets l'amour & son empire ;
Dante aime cette fleur de myrte, & la respire,
Et la mêle au cyprès qui ceint son front vainqueur ;*

*Spencer, s'en revenant de l'île des féeries,
Exhale en longs sonnets ses tristesses chéries ;
Milton, chantant les siens, ranimait son regard :*

*Moi, je veux rajeunir le doux sonnet en France ;
Du Bellay, le premier, l'apporta de Florence,
Et l'on en fait plus d'un de notre vieux Ronfard.*

S a i n t e - B e u v e .

Sonnet

*J'étais un arbre en fleur où chantait ma Jeunesse,
Jeunesse, oiseau charmant, mais trop vite envolé ;
Et même, avant de fuir du bel arbre effeuillé,
Il avait tant chanté qu'il se plaignait sans cesse.*

*Mais sa plainte était douce, & telle en sa tristesse
Qu'à défaut de témoins & de groupe affsemblé,
Le buisson attentif avec l'écho troublé
Et le cœur du vieux chêne en pleuraient de tendresse.*

*Tout se tait, tout est mort ! L'arbre, veuf de chansons,
Étend ses rameaux nus sous les mornes saisons ;
Quelque craquement sourd s'entend par intervalle :*

*Debout, il se dévore, il se ride, il attend,
Jusqu'à l'heure où viendra la Corneille fatale
Pour le suprême hiver chanter le dernier chant.*

S a i n t e - B e u v e .

Sonnet

*Que vient-elle me dire, aux plus tendres instants,
En réponse aux soupirs d'une âme consumée,
Que vient-elle conter, ma folle Bien-Aimée,
De charmes défleuris, de ravages du temps,*

*De bandeaux de cheveux déjà moins éclatants ?
Qu'a-t-elle à me montrer sur sa tête embaumée,
Comme un peu de jasmin dans l'épaisse ramée,
Quelques rares endroits pâlis dès le printemps ?*

*Qu'a-t-elle ? dites-moi ! fut-on jamais plus belle ?
Le désir la revêt d'une flamme nouvelle,
Sa taille est de quinze ans, ses yeux gagnent aux pleurs ;*

*Et, pour mieux couronner ma jeune Fiancée,
Amour qui fait tout bien, docile à ma pensée,
Mêle à ses noirs cheveux quelque neige de fleurs.*

S a i n t e - B e u v e .

Michel-Ange

*Que ton visage est triste & ton front amaigri,
Sublime Michel-Ange, ô vieux tailleur de pierre !
Nulle larme jamais n'a mouillé ta paupière ;
Comme Dante, on dirait que tu n'as jamais ri.*

*Hélas ! d'un lait trop fort la Muse t'a nourri,
L'art fut ton seul amour & prit ta vie entière ;
Soixante ans tu courus une triple carrière
Sans reposer ton cœur sur un cœur attendri.*

*Pauvre Buonarotti ! ton seul bonheur au monde
Fut d'imprimer au marbre une grandeur profonde,
Et, puissant comme Dieu, d'effrayer comme lui :*

*Aussi, quand tu parvins à ta saison dernière,
Vieux lion fatigué, sous ta blanche crinière,
Tu mourus longuement plein de gloire & d'ennui.*

A u g u s t e B a r b i e r .

Mazaccio

*Ah ! s'il est ici-bas un aspect douloureux,
Un tableau déchirant pour un cœur magnanime,
C'est ce peuple divin que le chagrin décime,
C'est le pâle troupeau des talents malheureux ;*

*Ô Mazaccio ! c'est toi, jeune homme aux longs cheveux,
De la bonne Florence enfant cher & fublime ;
Peintre des premiers temps, c'est ton air de victime,
Et ta bouche entr'ouverte & tes sombres yeux bleus...*

*Hélas ! la mort te prit les deux mains sur la toile :
Et du beau ciel de l'art jeune & brillante étoile,
Astre si haut monté, mais si vite abattu,*

*Le souffle du poison ternit ta belle flamme,
Comme si, tôt ou tard, pour dévorer ton âme,
Le venin du génie eût été sans vertu.*

A u g u s t e B a r b i e r .

Le Corrège

*Nourrice d'Allegri, Parme, cité chrétienne,
Sois fière de l'enfant que tes bras ont porté
J'ai vu d'un œil d'amour la belle antiquité,
Rome en toute sa pompe & sa grandeur païenne ;*

*J'ai vu Pompéi morte, & comme une Athénienne,
La pourpre encor flottant sur son lit déserté ;
J'ai vu le dieu du jour rayonnant de beauté
Et tout humide encor de l'onde ionienne ;*

*J'ai vu les plus beaux corps que l'art ait revêtus :
Mais rien n'est comparable aux timides vertus,
A la pudeur marchant sous sa robe de neige ;*

*Rien ne vaut cette rose à la fraîche couleur
Qui secoua sa tige & sa divine odeur
Sur le front de ton fils, le suave Corrège.*

A u g u s t e B a r b i e r .

Sonnet

*Pétrarque, au doux sonnet je fus longtemps rebelle ;
Mais toi, divin Toscan, chaste & voluptueux,
Tu choisis, évitant tout rythme impétueux,
Pour ta belle pensée une forme humble & belle.*

*Ton poème aujourd'hui par des charmes m'appelle :
Vase étroit mais bien clos, coffret, plaisir des yeux,
D'où s'exhale un parfum subtil, mystérieux,
Que Laure retirait, le soir, dans la chapelle ;*

*Aux souplesses de l'art la grâce se plaisait.
Maître, tu souriras si ma muse rurale
Et libre a fait ployer la forme magistrale ;*

*Puis, sur le tour léger de l'Étrusque, naissait,
Docile à varier la forme antique & sainte,
L'urne pour les parfums, ou le miel, ou l'absinthe.*

A u g u s t e B r i z e u x .

Vers dorés

*Homme, libre penseur ! te crois-tu seul pensant
Dans ce monde où la vie éclate en toute chose ?
Des forces que tu tiens ta liberté dispose,
Mais de tous tes conseils l'univers est absent,*

*Respecte dans la bête un esprit agissant ;
Chaque fleur est une âme à la Nature éclosée ;
Un mystère d'amour dans le métal repose ;
« Tout est sensible ! » Et tout sur ton être est puissant.*

*Crains, dans le mur aveugle, un regard qui t'épie :
A la matière même un verbe est attaché...
Ne la fais pas servir à quelque usage impie !*

*Souvent dans l'être obscur habite un Dieu caché ;
Et comme un œil naissant couvert par ses paupières,
Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres !*

G é r a r d d e N e r v a l .

Sonnet

*Béatrix Donato fut le doux nom de celle
Dont la forme terrestre eut ce divin contour.
Dans sa blanche poitrine était un cœur fidèle,
Et dans son corps sans tache un esprit sans détour.*

*Le fils du Titien, pour la rendre immortelle,
Fit ce portrait, témoin d'un mutuel amour ;
Puis il cessa de peindre à compter de ce jour,
Ne voulant de sa main illustrer d'autre qu'elle.*

*Passant, qui que tu fois, si ton cœur fait aimer,
Regarde ma maîtresse avant de me blâmer,
Et dis si, par hasard, la tienne est aussi belle.*

*Vois donc combien c'est peu que la gloire ici-bas,
Puisque, tout beau qu'il est, ce portrait ne vaut pas
(Crois-moi sur ma parole) un baiser du modèle.*

A l f r e d d e M u f f e t .

Tristesse

*J'ai perdu ma force & ma vie,
Et mes amis & ma gaîté ;
J'ai perdu jusqu'à la fierté
Qui faisait croire à mon génie.*

*Quand j'ai connu la Vérité,
J'ai cru que c'était une amie ;
Quand je l'ai comprise & sentie,
J'en étais déjà dégoûté :*

*Et pourtant elle est éternelle,
Et ceux qui se sont passés d'elle
Ici-bas ont tout ignoré.*

*Dieu parle, il faut qu'on lui réponde.
Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.*

Alfred de Musset.

A M. Régnier,
de la Comédie-Française
après la mort de sa fille.

*Quel est donc ce chagrin auquel je m'intéresse ?
Nous nous étions connus par l'esprit seulement ;
Nous n'avions fait que rire, & causé qu'un moment,
Quand sa vivacité coudoya ma paresse.*

*Puis j'allais par hasard au théâtre, en fumant,
Lorsque du maître à tous la vieille hardiesse,
De sa verve caustique aiguissant la finesse,
En Pancrace ou Scapin le transformait gaîment.*

*Pourquoi donc, de quel droit, le connaissant à peine,
Est-ce que je m'arrête & ne puis faire un pas.
Apprenant que sa fille est morte dans ses bras ?*

*Je ne fais. — Dieu le fait ! Dans la pauvre âme humaine,
La meilleure pensée est toujours incertaine,
Mais une larme coule & ne se trompe pas.*

A l f r e d d e M u f f e t .

Sonnet imité de l'italien

*Mon âme a son secret, ma vie a son mystère :
Un amour éternel en un moment conçu.
Le mal est sans espoir, aussi j'ai dû le taire,
Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien fu.*

*Hélas ! j'aurai passé près d'elle inaperçu,
Toujours à ses côtés, & pourtant solitaire,
Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur la terre,
N'osant rien demander & n'ayant rien reçu.*

*Pour elle, quoique Dieu l'ai faite douce & tendre.
Elle ira son chemin, distraite, & sans entendre
Ce murmure d'amour élevé sur ses pas ;*

*À l'austère devoir pieusement fidèle,
Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle :
« Quelle est donc cette femme ? » & ne comprendra pas.*

F é l i x A r v e r s .

Sonnet

*Pour veiner de son front la pâleur délicate,
Le Japon a donné son plus limpide azur ;
La blanche porcelaine est d'un blanc bien moins pur
Que son col transparent & ses tempes d'agate ;*

*Dans sa prunelle humide un doux rayon éclate ;
Le chant du rossignol près de sa voix est dur,
Et, quand elle se lève à notre ciel obscur,
On dirait de la lune en sa robe d'ouate ;*

*Ses yeux d'argent bruni roulent moelleusement ;
Le caprice a taillé son petit nez charmant ;
Sa bouche a des rougeurs de pêche & de framboise ;*

*Ses mouvements sont pleins d'une grâce chinoise,
Et près d'elle on respire autour de sa beauté
Quelque chose de doux comme l'odeur du thé.*

T h é o p h i l e G a u t i e r .

Verfailles

*Verfailles, tu n'es plus qu'un spectre de cité ;
Comme Venise au fond de son Adriatique,
Tu traînes lentement ton corps paralytique,
Chancelant sous le poids de ton manteau sculpté.*

*Quel appauvrissement ! quelle caducité !
Tu n'es que surannée, & tu n'es pas antique,
Et nulle herbe pieuse au long de ton portique
Ne grimpe pour voiler ta pâle nudité.*

*Comme une délaissée, à l'écart, sous ton arbre,
Sur ton fein douloureux croisant tes bras de marbre,
Tu guettes le retour de ton royal amant.*

*Le rival du soleil dort sous son monument ;
Les eaux de tes jardins à jamais se sont tues,
Et tu n'auras bientôt qu'un peuple de statues.*

T h é o p h i l e G a u t i e r .

La Caravane

*La caravane humaine au sahara du monde,
Par ce chemin des ans qui n'a pas de retour,
S'en va traînant le pied, brûlée aux feux du jour,
Et buvant sur ses bras la sueur qui l'inonde.*

*Le grand lion rugit & la tempête gronde ;
À l'horizon fuyard, ni minaret, ni tour ;
La seule ombre qu'on ait, c'est l'ombre du vautour,
Qui traverse le ciel, cherchant sa proie immonde.*

*L'on avance toujours, & voici que l'on voit
Quelque chose de vert que l'on se montre au doigt :
C'est un bois de cyprès, semé de blanches pierres.*

*Dieu, pour vous reposer, dans le désert du temps,
Comme des oasis, a mis les cimetières :
Couchez-vous & dormez, voyageurs haletants.*

T h é o p h i l e G a u t i e r .

L'Impassible

*La Satiété dort au fond de vos grands yeux ;
En eux, plus de désirs, plus d'amour, plus d'envie ;
Ils ont bu la lumière, ils ont tari la vie,
Comme une mer profonde où s'absorbent les deux.*

*Sous leur bleu sombre on lit le vaste ennui des Dieux,
Pour qui toute chimère est d'avance affouvie,
Et qui, sachant l'effet dont la cause est suivie,
Mélangent au présent l'avenir déjà vieux.*

*L'infini s'est fondu dans vos larges prunelles,
Et devant ce miroir qui ne réfléchit rien
L'Amour découragé s'affoie, fermant ses ailes.*

*Vous, cependant, avec un calme olympien,
Comme la Mnémofyne à son focle accoudée,
Vous poursuivez rêveuse, une impossible idée.*

T h é o p h i l e G a u t i e r .

Au bord du puits

*Le puits profond était poli comme un miroir ;
Le ciel s'y reflétait tout bleu, pur de nuages,
Formant d'azur & d'or un nimbe aux frais visages
Des amoureux penchés & ravis de s'y voir.*

*Sur le riant cristal encadré d'un mur noir
Se jouaient leurs yeux vifs en mille badinages ;
Lancés du bout des doigts, entre ces deux images
Les baisers voltigeaient dans le sombre couloir.*

*Voici qu'aux doux signaux & qu'à l'œillade folle
La source en bouillonnant vient couper la parole :
Du flot qui les traduit le sourire est moins clair...*

*Mais pour mieux se parler dans ces brèves tempêtes,
Mêlant leurs cheveux blonds, ils rapprochaient leurs têtes,
Et les baisers cessaient de se perdre dans l'air.*

V i c t o r d e L a p r a d e .

Lettre à une éplorée

*Cachez vos pleurs, madame, & votre épaule,
Si vous voulez — mais là, sincèrement, —
Que le bon Dieu calme votre tourment ;
Ne chantez plus romance du Saule,*

*C'est la coutume aux dames de la Gaule
D'avoir le cœur en plein déchirement
Et de rogner trop sur le vêtement :
Leur deuil n'est triste, hélas ! que de son rôle.*

*Donc, il faudrait qu'un ange vint des cieux
Pour étancher les pleurs de vos beaux yeux,
Et vous brillez un peu plus qu'une étoile...*

*Dame, Dieu fit les anges, s'il vous plaît,
Pour admirer la beauté qui se voile
Et consoler la douleur qui se tait.*

L o u i s V e u i l l o t .

Le Sonnet

*« Je n'entrerai pas là, — dit la folle en riant, —
Je vais faire éclater ce corset de Procuſte ! »
Puis elle enfle ſon ſein, tord ſa hanche robuſte,
Et prête à contre-ſens un bras luxuriant.*

*J'aime ces doux combats, & je ſuis patient.
Dans l'étroit vêtement qu'à ſa taille j'ajuſte,
Là ferrant un atour, ici le déliant,
J'ai fait paſſer enfin tête, épaules & buſte.*

*Avec art maintenant deſſinons ſous ces plis
La forme bondiſſante & les contours polis.
Voyez ! la robe flotte, & la beauté ſ'accuſe.*

*Eſt-elle bien ou mal en ces ſimples dehors ?
Rien de moins dans le cœur, rien de plus ſur le corps,
Ainſi me plaît la femme, ainſi je veux la Muſe.*

J o ſ é p h i n S o u l a r y .

Rêves ambitieux

*Si j'avais un arpent de sol, mont, val ou plaine,
Avec un filet d'eau, torrent, source ou ruisseau,
J'y planterais un arbre, olivier, saule ou frêne,
J'y bâtirais un toit, chaume, tuile ou roseau.*

*Sur mon arbre, un doux nid, gramen, duvet ou laine,
Retiendrait un chanteur, pinson, merle ou moineau ;
Sous mon toit, un doux lit, hamac, natte ou berceau,
Retiendrait une enfant, blonde, brune ou châtaine.*

*Je ne veux qu'un arpent ; pour le mesurer mieux,
Je dirais à l'enfant la plus belle à mes yeux :
« Tiens-toi debout devant le soleil qui se lève ;*

*« Aussi loin que ton ombre ira sur le gazon,
Aussi loin je m'en vais tracer mon horizon. »
— Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un
rêve.*

J o s é p h i n S o u l a r y .

L'Ancolie

*Mon cœur est enterré sous ce grand noisetier.
— C'était un soir d'hiver ; il gelait sur la plaine.
Ma chérie, au retour d'une course lointaine,
Se frayait dans la neige un douloureux sentier.*

*Le sommeil la prit là. Succombant à la peine,
Elle croisa ses mains sur son cœur, pour prier.
On la trouva couchée au pied du coudrier ;
Mais la mort avait bu, d'un tirait, sa douce haleine.*

*Le printemps est venu. L'arbre a son habit vert,
Une fauvette a fait son nid sous le couvert,
Et, juste où fut le corps, s'élève une ancolie.*

*Je voudrais la cueillir ; mais je n'ose, j'ai peur
Que l'âme de l'enfant, palpitante en la fleur,
De nouveau ne s'exhale avec mélancolie.*

J o s e p h i n S o u l a r y .

Les deux cortèges

*Deux cortèges se sont rencontrés à l'église.
L'un est morne : — il conduit le cercueil d'un enfant ;
Une femme le fuit, presque folle, étouffant
Dans sa poitrine en feu le sanglot qui la brise.*

*L'autre, c'est un baptême : — au bras qui le défend
Un nourrisson gazouille une note indécise ;
Sa mère, lui tendant le doux sein qu'il épuise,
L'embrasse tout entier d'un regard triomphant !*

*On baptise, on absout, & le temple se vide.
Les deux femmes, alors, se croisant sous l'abside,
Échangent un coup d'œil aussitôt détourné ;*

*Et — merveilleux retour qu'inspire la prière —
La jeune mère pleure en regardant la bière,
La femme qui pleurait sourit au nouveau-né !*

J o s é p h i n S o u l a r y .

Le Sang des Géants

*Quand les Géants, tordus sous la foudre qui gronde,
Eurent enfin payé leurs complots hasardeux,
La Terre but le sang qui stagnait autour d'eux
Comme un linceul de pourpre étalé sur le monde.*

*On dit que, prise alors d'une pitié profonde,
Elle cria : « Vengeance ! » &, pour punir les dieux,
Fit du sable fumant sortir le cep joyeux
D'où l'orgueil indompté coule à flots, comme une onde.*

*De là cette colère & ces fougueux transports
Dès que l'homme ici-bas goûte à ce sang des morts,
Qui garde, jusqu'à nous, sa rancune éternelle.*

*Ô vigne ! ton audace a gonflé nos poumons,
Et sous ton noir ferment de haine originelle
Bout encor le désir d'escalader les monts !*

L o u i s B o u i l h e t .

Aux Morts

*Après l'apothéose, après les gémonies,
Pour le vorace oubli marqués du même sceau,
Multitudes sans voix, vains noms, races finies,
Feuilles du noble chêne ou de l'humble arbrisseau,*

*Vous dont nul n'a connu les mornes agonies,
Vous qui brûliez d'un feu sacré dès le berceau,
Lâches, saints & héros, brutes, mâles génies,
Ajoutés au fumier des siècles par monceau ;*

*Ô lugubres troupeaux des morts, je vous envie,
Si, quand l'immense espace est en proie à la vie,
Léguant votre misère à de vils héritiers,*

*Vous goûtez à jamais, hôtes d'un noir mystère,
L'irrévocable paix inconnue à la terre,
Et si la grande nuit vous garde tout entiers !*

L e c o n t e d e L i f l e .

Le Colibri

*Le vert colibri, le roi des collines,
Voyant la rosée & le soleil clair
Luire dans son nid tissé d'herbes fines,
Comme un frais rayon s'échappe dans l'air.*

*Il se hâte & vole aux sources voisines
Où les bambous font le bruit de la mer,
Où l'açoka rouge, aux odeurs divines,
S'ouvre & porte au cœur un humide éclair.*

*Vers la fleur dorée, il descend, se pose,
Et boit tant d'amour dans la coupe rose,
Qu'il meurt, ne sachant s'il l'a pu tarir !*

*Sur ta lèvre pure, ô ma bien-aimée,
Telle aussi mon âme eût voulu mourir
Du premier baiser qui l'a parfumée.*

L e c o n t e d e L i f l e .

La Mort du Soleil

*Le vent d'automne, aux bruits lointains des mers pareil,
Plein d'adieux solennels, de plaintes inconnues,
Balance tristement le long des avenues
Les lourds massifs rougis de ton sang, ô soleil !*

*La feuille en tourbillons s'envole par les nues ;
Et l'on voit osciller, dans un fleuve vermeil,
Aux approches du ffoir inclinés au sommeil,
De grands nids teints de pourpre au bout des branches nues.*

*Tombe, Astre glorieux, source & flambeau du jour !
Ta gloire en nappes d'or coule de ta blessure,
Comme d'un fein puissant tombe un suprême amour.*

*Meurs donc, tu renaîtras ! L'espérance en est sûre.
Mais qui rendra la vie & la flamme & la voix
Au cœur qui s'est brisé pour la dernière fois ?*

L e c o n t e d e L i f l e .

Le Parfum impérissable

*Quand la fleur du soleil, la rose de Lahor,
De son âme odorante a rempli goutte à goutte
La fiole d'argile ou de cristal ou d'or.
Sur le sable qui brûle on peut l'épandre toute.*

*Les fleuves & la mer inonderaient en vain
Ce sanctuaire étroit qui la tint enfermée :
Il garde en se brisant son arôme divin,
Et sa poussière heureuse en reste parfumée.*

*Puisque par la bleffure ouverte de mon cœur
Tu t'écoules de même, ô céleste liqueur,
Inexprimable amour, qui m'enflammais pour elle !*

*Qu'il lui soit pardonné, que mon mal soit béni !
Par delà l'heure humaine & le temps infini
Mon cœur est embaumé d'une odeur immortelle.*

L e c o n t e d e L i f l e .

Recueillement

*Sois sage, ô ma Douleur, & tiens-toi plus tranquille.
Tu réclamaïs le Soir ; il descend ; le voici ;
Une atmosphère obscure enveloppe la ville,
Aux uns portant la paix, aux autres le fouci.*

*Pendant que des mortels la multitude vile,
Sous le fouet du Plaisir, ce bourreau sans merci,
Va cueillir des remords dans la fête servile,
Ma Douleur, donne-moi la main ; viens par ici,*

*Loin d'eux. Vois se pencher les défuntes Années
Sur les balcons du ciel, en robes furannées ;
Surgir du fond des eaux le Regret fouriant ;*

*Le Soleil moribond s'endormir sous une arche ;
Et, comme un long linceul traînant à l'Orient,
Entends, ma chère, entends la douce Nuit qui marche.*

C h a r l e s B a u d e l a i r e .

Sonnet

*Je te donne ces vers afin que fi mon nom
Aborde heureusement aux époques lointaines
Et fait rêver un soir les cervelles humaines,
Vaiſſeau favoriſé par un grand aquilon,*

*Ta mémoire, pareille aux fables incertaines,
Fatigue le lecteur ainſi qu'un tympanon,
Et par un fraternel & myſtique chaînon
Reſte comme pendue à mes rimes hautaines,*

*Être maudit, à qui, de l'abîme profond
Jusqu'au plus haut du ciel, rien, hors moi, ne répond !
— Ô toi qui, comme une ombre à la trace éphémère,*

*Foules d'un pied léger & d'un regard ferein
Les ſtupides mortels qui t'ont jugée amère,
Statue aux yeux de jais, grand ange au front d'airain !*

C h a r l e s B a u d e l a i r e .

La Mort des Amants

*Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères,
Des divans profonds comme des tombeaux,
Et d'étranges fleurs sur des étagères,
Éclofes pour nous fous des deux plus beaux.*

*Usant à l'envi leurs chaleurs dernières,
Nos deux cœurs feront deux vastes flambeaux,
Qui réfléchiront leurs doubles lumières
Dans nos deux esprits, ces miroirs jumeaux.*

*Un soir fait de rose & de bleu mystique,
Nous échangerons un éclair unique,
Comme un long sanglot, tout chargé d'adieux ;*

*Et plus tard un Ange, entr'ouvrant les portes,
Viendra ranimer, fidèle & joyeux,
Les miroirs ternis & les flammes mortes.*

C h a r l e s B a u d e l a i r e .

La Nuit

*À cette heure où les cœurs, d'amour raffasiés,
Flottent dans le sommeil comme de blanches voiles.
Entends-tu sur les bords de ce lac plein d'étoiles
Chanter les rossignols aux suaves gosiers ?*

*Sans doute, soulevant les flots extasiés
De tes cheveux touffus & de tes derniers voiles,
Les coussins attiédís, les draps aux fines toiles
Baísent ton sein, fleuri comme un bois de rosiers ?*

*Vois-tu, du fond de l'ombre où pleurent tes pensées,
Fuir les fantômes blancs des pâles délaissées,
Moins pâles de la mort que de leur désespoir ?*

*Ou, peut-être, énervée, amoureuse & farouche,
Pieds nus sur le tapis, tu cours à ton miroir,
Et des ruisseaux de pleurs coulent jusqu'à ta bouche.*

Théodore de Banville.

Sur une Dame blonde

*Sur la colline,
Quand la splendeur
Du ciel en fleur
Au soir décline,*

*L'air illumine
Ce front rêveur
D'une lueur
Triste & divine.*

*Dans un bleu ciel,
Ô Gabriel !
Tel tu rayonnes ;*

*Telles encor
Sont les madones
Dans les fonds d'or.*

T h é o d o r e d e B a n v i l l e .

Pasiphaé

*AINSI, PASIPHAÉ, la fille du Soleil,
Cachant dans sa poitrine une fureur secrète,
Poursuivait à grands cris parmi les monts de Crète
Un taureau monstrueux au poil roux & vermeil.*

*Puis, sur un roc géant au Caucase pareil,
Lasse de le chercher de retraite en retraite,
Le trouvait endormi sur quelque noire crête,
Et, les seins palpitants, contemplait son fommeil ;*

*Ainsi notre âme en feu, qui sous le désir saigne,
Dans son vol haletant de vertige, dédaigne
Les abris verdoyants, les fleuves de cristal,*

*Et, fuyant du vrai beau la source savoureuse,
Poursuit dans les déserts du sauvage Idéal
Quelque monstre effrayant dont elle est amoureuse.*

T h é o d o r e d e B a n v i l l e .

La Reine de Saba

LA REINE NICOSIS, *portant des pierreries,
A pour parure un calme & merveilleux concert
D'étoffes, où l'éclair d'un flot d'astres se perd
Dans les lacs de lumière & les flammes fleuries.*

*Son vêtement tremblant chargé d'orfèvreries
Est fait d'un tissu rare & sur la pourpre ouvert,
Où l'or éblouissant, tour à tour rouge & vert,
Sert de fond méprisable aux riches broderies.*

*Elle a de lourds pendants d'oreilles, copiés
Sur les feux des soleils du ciel, & sur ses pieds
Mille escarboucles font pâlir le jour livide.*

*Et, fière sous l'éclat vermeil de ses habits,
Sur les genoux du Roi Salomon elle vide
Un vase de saphir d'où tombent des rubis.*

T h é o d o r e d e B a n v i l l e .

Initiation

*Du haut dit ciel profond, vers le monde agité,
S'abaissent les regards des âmes éternelles :
Elles sentent monter de la terre vers elles
L'ivresse de la vie & de la volupté ;*

*Les effluves d'en bas leur dessèchent les ailes ;
Et, tombant de l'éther & du cercle lacté,
Elles boivent, avec l'oubli du ciel quitté,
Le poison du désir dans les coupes mortelles.*

*Pourtant, dans leur exil, un reflet du ciel bleu
Les remplit du dégoût des choses passagères.
Mais c'est par la douleur qu'on franchit les sept sphères :*

*L'initiation, qui fait de l'homme un Dieu,
La mort en tient les clefs ; le sacrifice épure,
Et le sang rédempteur lave toute souillure.*

L o u i s M é n a r d .

Novembre

*L'hirondelle est partie, & la bise est venue.
On pressent le retour des froids & longs hivers ;
Et, veuve pour longtemps de ses feuillages verts,
Elle frissonne au vent, la haute forêt nue.*

*On voit clair jusqu'au bout de la grande avenue,
Le chevreuil inquiet passe vite au travers,
Regrettant la fougère & fes vastes couverts
Où s'abritait si bien sa chevrette ingénue.*

*Novembre, c'est l'époque où le cerf en amour
Trop souvent se réveille avant le point du jour,
Au bruit lointain d'un cor troublant sa nuit heureuse,*

*Ignorant de quel droit la meute aux longs abois,
Qui fait hurler en chœur tous les échos des bois,
Interrompt le sommeil de sa belle amoureuse.*

A n d r é L e m o y n e .

Le Berceau

*Quel temple pour son fils elle a rêvé neuf mois !
Comme elle fêtera l'enfant dont Dieu dispose !
Il lui faut un berceau tel que les fils des rois
N'en ont point de pareil, si beaux qu'on les suppose !*

*Fi de l'osier flexible, ou bien du simple bois !
L'artiste a dessiné la forme qu'elle impose :
Elle y veut incruster la nacre au bois de rose ;
Il ferait d'or massif, s'il était à son choix !*

*Rien ne semble trop cher, dentelle ni guipure,
Pour encadrer de blanc cette tête si pure
Dans le lit qu'on apprête à son calme sommeil.*

*Il est venu, le fils dont elle était si fière !
Il est fait, le berceau, — le berceau sans réveil !
Il est de chêne, hélas ! & ce n'est qu'une bière.*

E u g è n e M a n u e l .

Au clair de la lune

*Sur l'étang bleu que vient rider le vent des foirs
Séléné penche, avec amour, sa face blonde,
Et sa clarté, qui se reflète au ras de l'onde,
Met un point d'or au front mouvant des roseaux noirs.*

*Déjà la flore a refermé ses encensoirs,
L'oiseau se tait & le sommeil étreint le monde :
Écoute bien, tu n'entendras rien à la ronde
Que palpiter mon cœur gonflé d'ardents espoirs.*

*Dans une main je tiens ta main mignonne & blanche,
Mon bras te ceint, mon autre main est sur ta hanche,
Je sens ton corps, ton corps charmant, tout contre moi.*

*Ta lèvre s'ouvre, un mot divin sur elle expire,
Mais ton regard qui laisse voir ton doux émoi,
Avant ta lèvre à mon regard a su le dire.*

C l a u d i u s P o p e l i n .

Les Ruines

*Les vieillards, quand près d'eux, semaine par semaine.
Le temps a dévasté, tour à tour, fleurs & fruits,
Les vieillards ont, ainsi que la cité romaine,
Au cœur un forum, mort plein de temples détruits ;*

*Silencieux désert où leur âme promène
Son long ennui stérile, où l'ortie & le buis,
Et l'herbe solitaire, en l'antique domaine,
Ont étouffé l'orgueil des fastes & des bruits ;*

*Où des frontons muets la légende effacée
Sous la rouille des ans dérobe sa pensée.
Plus de chants, les oiseaux aiment les floraisons ;*

*Plus de prisme charmeur irisant les bruines ;
Mais de graves soleils, de vastes horizons,
Éclairant la beauté dernière des ruines.*

J u l e s B r e t o n .

Une vieille fille

*La maison qu'elle habite aux portes d'un faubourg,
En province, est muette, oubliée & maussade ;
Les grands vents pluvieux ont noirci la façade,
L'ombre emplit les couloirs, l'herbe croît dans la cour.*

*Avec de vieilles gens elle est là tout le jour,
Dans une chambre close où règne une odeur fade ;
Tout le jour elle est là, pâle & déjà malade,
Pauvre fille sans dot, sans beauté, sans amour.*

*Jadis, quand le printemps fleurissait sa fenêtre,
Elle disait, sentant frissonner tout son être :
« Le bonheur inconnu viendra-t-il aujourd'hui ? ... »*

*Les printemps sont passés, vides & lourds d'ennui ;
Son œil bleu s'est voilé d'une langueur mortelle ;
Elle dit maintenant : « La fin, quand viendra-t-elle ? ... »*

A n d r é T h e u r i e t .

Camélias

*Mon amour, tu te plains qu'avec le coloris
Dont les camélias décorent leur pétale,
Ils n'offrent nulle odeur à l'amateur surpris
Qui rêvait un parfum d'essence orientale ;*

*Ayant de leur éclat admiré tout le prix,
Tu n'en gémis que plus de cette loi fatale
Qui sur le rossignol jette un plumage gris
Et qui veut que, plein d'or, le paon rauque s'étale.*

*Moi, je suis plus heureux. Depuis le soir si doux,
Où, dans l'oubli profond du monde autour de nous,
J'ai respiré ces fleurs à tes cheveux unies,*

*Elles ont pour mon cœur des douceurs infinies ;
Et, réveillant en moi les souvenirs aimés,
Tous les camélias me semblent parfumés.*

A r m a n d R e n a u d .

Mon âne

*Il avait sur l'échine une croix pour blason !
Pouffif, galeux, arqué, chauve & la dent pourrie,
Squelette, on le traînait, hélas ! à la voirie ;
Je l'achetai cent sous : il loge en ma maison.*

*Sa langue avec amour épile ma prairie,
Et son œil réfléchit les arbres, le gazon,
La broussaille & les feux sanglanis de l'horizon ;
Sa croupe ma intenant n'est plus endolorie,*

*À mon approche, il a des rires d'ouragans,
Il chante, il danse, il dit des mots extravagants,
Et me tend ses naseaux imprégnés de lavande.*

*Mon âne, fois tranquille, erre & dors, mange & bois,
Et vis joyeux parmi mes prés, parmi mes bois ;
Va, je te comblerai d'honneurs & de provende !*

L é o n C l a d e l .

Attente

*Dans le ciel diaphane où l'oiseau s'affouplit,
Quand tourbillonne au soir la poussière des mondes,
La nuit, quand l'Océan traîne au loin, sans répit,
Les sanglots obstinés de ses vagues profondes,*

*Partout où la nature aux aspects inconstants
De ses immensités me tourmente & m'attire,
Devant le bois épais qui brille & qui soupire,
Comme un homme attardé je treffaille & j'attends.*

*J'attends ! Qui donc ? Hélas ! j'attends, joie & souffrance,
La forme de mon rêve & de mon espérance,
Le Dieu qui peut venir, ses yeux, ses pas, sa voix.*

*Qu'importe si les jours ont trompé mon attente ?
Prenez, jetez vers lui mon âme haletante,
Ô profondeurs des cieux, de la mer & des bois !*

G e o r g e s L a f e n e s t r e .

Les Incroyables

*Fantoches à la mode, automates mondains,
Submergés dans des flots de cravate, lunettes
En arrêt, & pareils à des marionnettes,
Les étranges galants que tous ces muscadins !*

*Engéance hermaphrodite, à travers les jardins
Ils vont en payant d'enfantines fornettes,
Portent chignon de femme & molles cadenettes,
Et brandissent avec fracas d'affreux gourdins.*

*C'est en habit vert-pomme, en chapeau qui gondole,
En pantalon nankin, qu'auprès de leur idole,
Copistes des marquis, ils font aussi leur cour.*

*Mais cet accoutrement, dont le seul ministère
Semble d'effaroucher les oiseaux de l'Amour,
Leur prête l'air vainqueur de Jocrisse à Cythère.*

E m m a n u e l d e s E f f a r t s .

Les Violettes

*Une habitude longue & douce lui faisait
Aimer pendant l'hiver les violettes blanches ;
À l'agrafe du châle un peu court, sur les hanches
Son doigt fin, sentant bon comme elles, les posait.*

*Un jour que le soleil piquant & clair grisait
Les moineaux francs criant par terre & dans les branches,
Elle me proposa d'aller tous les dimanches
Cueillir avec l'amour la fleur qui lui plaisait,*

*À présent, ce bouquet est tout ce que j'ai d'elle ;
Mais j'y trouve toujours, pénétrant & fidèle,
Un vivace parfum émané de son cœur.*

*Tel le verre vidé qu'un souvenir colore :
Le regret du buveur pensif l'embaume encore
Et la lèvre y croit boire un reste de liqueur.*

A l b e r t M é r a t .

L'Absente

*C'est une chambre où tout languit & s'effémine ;
L'or blême & chaud du soir, qu'émouffe la persienne,
D'un ton de vieil ivoire ou de guipure ancienne
Apaise l'éclat dur d'un blanc tapis d'hermine.*

*Plein de la voix mêlée autrefois à la sienne,
Et triste, un clavecin d'ébène que domine
Une coupe où se meurt, tendre, une balsamine,
Pleure les doigts défunts de la musicienne.*

*Sous des rideaux imbus d'odeurs fades & moites,
De pesants bracelets hors du satin des boîtes
Se répandent le long d'un chevet sans haleine.*

*Devant la glace, auprès d'une veilleuse éteinte,
Bat le pouls d'une blanche horloge en porcelaine,
Et le clavecin noir gémit quand l'heure tinte.*

C a t u l l e M e n d è s .

Sonnet païen

*N'espère pas que tu l'apaises,
Le désir qui brûle mes reins :
Je fuis les bras dont tu m'étreins
Et la bouche dont tu me baïses.*

*Les serpents jetés aux fournaïses
Des lourds trépieds pythoniens,
En des tourments pareils aux miens
Se tordaient, vivants, sur les braïses.*

*Je fuis comme un cerf aux abois
Qui, par la plaine & par les bois,
Emporte en bramant, ses blessures.*

*Tourne vers moi tes yeux ardents :
Ouvre ta lèvre ! à moi tes dents !
Plus de baïfers, mais des morfures !*

A r m a n d S i l v e s t r e .

Sonnet

*Souvent, — & j'en frémis, — quand sur ta lèvre infâme
J'ai bu, dans un sanglot, d'amères voluptés,
Alors qu'une détresse immense prend mon âme,
Ô toi pour qui je meurs, tu dors à mes côtés.*

*L'ombre épaisse envahît tes sereines beautés
Et, jusque sous tes cils, éteint tes yeux de flamme ;
Ton souffle égal & lent fait comme un bruit de rame :
C'est ton rêve qui fuit vers des bords enchantés.*

*Repose sans remords, ô cruelle maitresse !
Ignore, dans mes bras, les pleurs de ma caresse :
Car tu n'es pas ma sœur, cœur à peine vivant.*

*Mais, quand la nuit a clos tes paupières meurtries,
Quelle pitié des dieux pour les choses flétries
Te rend, sous mes baisers, le sommeil d'un enfant ?*

A r m a n d S i l v e s t r e .

La Grande Ourse

La Grande Ourse, archipel de l'Océan sans bords,
Sçinlillait bien avant qu'elle fût regardée,
Bien avant qu'il errât des pâtres eu Chaldée
Et que l'âme anxieuse eût habité les corps ;

D'innombrables vivants contemplent depuis lors
Sa lointaine lueur aveuglement dardée ;
Indifférente aux yeux qui l'auront obsédée,
La Grande Ourse luira sur le dernier des morts.

Tu n'as pas l'air chrétien, le croyant s'en étonne,
Ô figure fatale, exacte & monotone,
Pareille à sept clous d'or plantés dans un drap noir ;

Ta précife lenteur & ta froide lumière
Déconcertent la foi : c'est toi qui la première
M'as fait examiner mes prières du soir.

S u l l y P r u d h o m m e .

Les Danaïdes

*Toutes, portant l'amphore, une main sur la hanche,
Théano, Callidie, Amymone, Agavé,
Esclaves d'un labeur sans cesse inachevé,
Courent du puits à l'urne où l'eau vaine s'épanche.*

*Hélas ! le grès rugueux meurtrit l'épaule blanche,
Et le bras faible est las du fardeau soulevé :
« — Monstre, que nous avons nuit & jour abreuvé,
Ô gouffre, que nous veut ta soif que rien n'étanche ? »*

*Elles tombent, le vide épouvante leurs cœurs ;
Mais la plus jeune alors, moins triste que ses sœurs,
Chante, & leur rend la force & la persévérance.*

*Tels font l'œuvre & le sort de nos illusions :
Elles tombent toujours, & la jeune Espérance
Leur dit toujours : « Mes sœurs, si nous recommencions !*

S u l l y P r u d h o m m e .

L'Art fauveur

*S'il n'était rien de bleu que le ciel & la mer,
De blond que les épis, de rose que les roses,
S'il n'était de beauté qu'aux insensibles choses,
Le plaisir d'admirer ne serait point amer.*

*Mais avec l'océan, la campagne & l'éther,
Des formes d'un attrait douloureux sont écloses :
Le charme des regards, des sourires, des poses,
Mord trop avant dans l'âme, ô femme ! il est trop cher.*

*Nous t'aimons, & de là les douleurs infinies :
Car Dieu, qui fit la grâce avec des harmonies,
Fit l'amour d'un soupir qui n'est pas mutuel.*

*Mais je veux, revêtant l'art sacré pour armure,
Voir des lèvres, des yeux, l'or d'une chevelure,
Comme l'épi, la rose, & la mer, & le ciel.*

S u l l y P r u d h o m m e .

La Patrie

*Viens ! ne marche pas seul dans un jaloux sentier,
Mais suis les grands chemins que l'humanité foule ;
Les hommes ne sont forts, bons & justes, qu'en foule :
Ils s'achèvent ensemble, aucun d'eux n'est entier.*

*Malgré toi tous les morts t'ont fait leur héritier ;
La patrie a jeté le plus fier dans son moule,
Et son nom fait toujours monter comme une houle
De la poitrine aux yeux l'enthousiasme altier !*

*Viens ! il passe au forum un immense zéphire ;
Viens ! l'héroïsme épars dans l'air qu'on y respire
Secoue utilement les moroses langueurs.*

*Laisse à travers ton luth souffler le vent des âmes,
Et tes vers flotteront comme des oriflammes
Et comme des tambours sonneront dans les cœurs.*

S u l l y P r u d h o m m e .

La Coupe

*Dans les verres épais du cabaret brutal
Le vin bleu coule à flots & sans trêve à la ronde ;
Dans les calices fins plus rarement abonde
Un vin dont la clarté soit digne du cristal.*

*Enfin la coupe d'or du haut d'un piédestal
Attend, vide toujours, bien que large & profonde,
Un cru dont la noblesse à la sienne réponde :
On tremble d'en fouiller l'ouvrage & le métal.*

*Plus le vase est grossier de forme & de matière,
Mieux il trouve à combler sa contenance entière ;
Aux plus beaux seulement il n'est point de liqueur.*

*C'est ainsi : plus on vaut, plus fièrement on aime ;
Et qui rêve pour soi la pureté suprême
D'aucun terrestre amour ne daigne emplir son cœur.*

S u l l y P r u d h o m m e .

Révolte

*Car les bois ont aussi leurs jours d'ennui hautain,
Et, las de tordre au vent leurs grands bras séculaires,
S'enveloppent alors d'immobiles colères ;
Et leur mépris muet insulte leur destin.*

*Ni chevreuils, ni ramiers chanteurs, ni sources claires.
La forêt ne veut plus fourire au vieux matin,
Et, refoulant la vie aux plaines du lointain,
Semble arborer l'orgueil des douleurs sans salaires.*

*— Ô bois ! premiers enfants de la terre, grands bois !
Moi, dont l'âme en votre âme habite & vous contemple,
Je sens les piliers prêts à maudire le temple ;*

*Un jour, demain peut-être, arbres aux longs abois !
Quand le banal printemps ramènera nos fêtes,
Tous, vous resterez noirs, des racines aux faîtes !*

L é o n D i e r x .

Horoscope

Malgré les larmes de ta mère,
Ardent jeune homme, tu le veux,
Ton cœur est neuf, ton bras nerveux,
Viens lutter contre la chimère !

Use ta vie, use tes vœux
Dans l'enthousiasme éphémère,
Bois jusqu'au fond la coupe amère,
Regarde blanchir les cheveux !

Isolé, combats, souffre, pense !
Le fort te garde en récompense
Le dédain du sot triomphant,

La barbe auguste des apôtres,
Un cœur pur, & des yeux d'enfant
Pour sourire aux enfants des autres.

A n d r é G i l l .

Dans un bal

*Vous dont les regards purs, éclatants de lumière,
Riaient comme une eau bleue aux rayons du matin ;
Vous qui glissiez joyeuse en robe de satin,
Blonde, longue, élancée, & si svelte & si fière ;*

*Vous qui brilliez, pareille à l'aube printanière ;
Vous qui me rappeliez le fin profil lointain
Et le pâle & lucide albâtre florentin
Des vierges de Fiesole en leur candeur première ;*

*Vous qui m'illuminiez de l'azur de vos yeux,
Et musicale, avec des mots délicieux,
Rajeuniriez mon âme & lui rendiez ses fièvres,*

*Ô leur dans ma nuit, vous ne saurez ja&mais
Que tout un soir j'ai bu le souffle de vos lèvres,
Et que j'en étais ivre, & que je vous aimais !*

H e n r i C a z a l i s .

La Sœur novice

*Lorsque tout douloureux regret fut mort en elle
Et qu'elle eut bien perdu tout espoir décevant,
Résignée, elle alla chercher dans un couvent
Le calme qui prépare à la vie éternelle.*

*Le chapelet battant la jupe de flanelle,
Et pâle, elle venait se promener souvent
Dans le jardin sans fleurs, bien abrité du vent,
Avec ses plants de choux & sa vigne en tonnelle.*

*Pourtant elle cueillit, un jour, dans ce jardin,
Une fleur exhalant un souvenir mondain,
Qui poussait là malgré la sainte obédience ;*

*Elle la respira longtemps, puis, vers le soir,
Saintement, ayant mis en paix sa conscience,
Mourut, comme s'éteint l'âme d'un encensoir.*

F r a n ç o i s C o p p é e .

Désespérément

*L'immense ennui, ce fils bâtard de la douleur,
En maître est installé dans mon âme, & l'habite ;
Et moins que la vieilleffe affreuse & décrépite,
Cette âme de trente ans a gardé de chaleur.*

*J'en atteste ces yeux éteints, cette pâleur
Et ce cœur sans amour où plus rien ne palpite ;
Je vois mon avenir, & je m'y précipite
Ainsi qu'en un désert qui n'a pas une fleur.*

*Pourtant, vers la saison des brises réchauffées,
La jeunesse parfois me revient par bouffées,
J'aspire un air plus pur, je vois un ciel plus beau,*

*Mais cette illusion ne m'est pas un présage,
Et l'espoir n'est pour moi qu'un oiseau de passage
Qui, pour faire son nid, choisirait un tombeau.*

F r a n ç o i s C o p p é e .

À un Amant

*Amant abandonné qu'une maitresse oublie,
Pourquoi ce poing fermé que tu montres aux cieux ?
Pourquoi ce pli profond dans ton front soucieux
Et ce regard où brûle une ardeur de folie ?*

*Pourquoi ce désespoir ? Parce qu'elle est jolie,
Parce qu'en caressant son corps délicieux,
En respirant sa bouche, en admirant ses yeux,
Tu trouvais un remède à ta mélancolie !*

*Tu pâlis en songeant à l'odeur de sa chair ;
Son vif âge est toujours le seul qui te soit cher :
De tout autre, aussitôt blasé, tu te dégoûtes.*

*Va ! tu me fais pitié, triste martyr d'amour.
La vie est un éclair, la beauté dure un jour !
Songe aux têtes de morts qui se ressemblent toutes.*

F r a n ç o i s C o p p é e .

Ruines du Cœur

*Mon cœur était jadis comme un palais romain,
Tout construit de granits choisis, de marbres rares.
Bientôt les passions, comme un flot de barbares,
L'envahirent, la hache ou la torche à la main.*

*Ce fut une ruine alors. Nul bruit humain.
Vipères & hiboux. Terrains de fleurs avarés.
Partout gisaient, brisés, porphyres & carrares ;
Et les ronces avaient effacé le chemin.*

*Je suis resté longtemps, seul, devant mon désastre.
Des midis sans soleil, des minuits sans un astre,
Passèrent ; & j'ai, là, vécu d'horribles jours.*

*Mais tu parus enfin, blanche dans la lumière ;
Et bravement, afin de loger nos amours,
Des débris du palais j'ai bâti ma chaumière.*

F r a n ç o i s C o p p é e .

Pour toujours

*« Pour toujours ! » me dis-tu, le front sur mon épaule.
Cependant nous serons séparés. C'est le fort.
L'un de nous, le premier, sera pris par la mort
Et s'en ira dormir sous l'if ou sous le saule.*

*Vingt fois, les vieux marins qui flânent sur le môle
Ont vu, tout pavoisé, ce brick rentrer au port ;
Puis, un jour, le navire est parti vers le Nord.
Plus rien. Il s'est perdu dans les glaces du Pôle.*

*Sous mon toit, quand soufflait la brise du printemps,
Les oiseaux migrants sont revenus, vingt ans ;
Mais, cet été, le nid n'a plus ses hirondelles.*

*Tu me jures, maitresse, un éternel amour ;
Mais je songe aux départs qui n'ont pas de retour.
Pourquoi le mot « toujours » sur des lèvres mortelles ?*

F r a n ç o i s C o p p é e .

Fuite de Centaures

*Ils fuient, ivres de meurtre & de rébellion,
Vers le mont escarpé qui garde leur retraite ;
La peur les précipite, ils sentent la mort prête
Et flairent dans la nuit une odeur de lion.*

*Ils franchissent, foulant l'hydre & le stellion,
Ravins, torrents, huiliers, sans que rien les arrête ;
Et déjà sur le ciel se dresse au loin la crête
De l'Offa, de l'Olympe ou du noir Pélion.*

*Parfois, l'un des fuyards de la farouche harde
Se cabre brusquement, se retourne, regarde,
Et rejoint d'un seul bond le fraternel bétail,*

*Car il a vu la lune éblouissante & pleine
Allonger derrière eux, suprême épouvantail,
La gigantesque horreur de l'ombre Herculéenne.*

J o f é - M a r i a d e H e r e d i a .

Sur l'Othrys

*L'air fraîchit. Le soleil plonge au ciel radieux.
Le bétail ne craint plus le taon ni le bupreste.
Aux pentes de l'Othrys l'ombre est plus longue. Reste,
Reste avec moi, cher hôte envoyé par les Dieux.*

*Tandis que tu boiras un lait fumant, tes yeux
Contemplerontj du seuil de ma cabane agreste,
Des cimes de l'Olympe aux neiges du Thymphreste,
La riche Theffalie & les monts glorieux.*

*Vois la mer & l'Eubée &, ronge au crépuscule,
Le Callidrome sombre, & l'Æta, dont Hercule
Fit son bûcher suprême & son premier autel ;*

*Et là-bas, à travers la lumineuse gaze,
Le Parnasse où, le soir, las d'un vol immortel,
Se pose, & d'où s'envole, à l'aurore, Pégase !*

J o f é - M a r i a d e H e r e d i a .

Villula

*Oui, c'est au vieux Gallus qu'appartient l'héritage
Que tu vois au penchant du coteau cisalpin ;
La maison tout entière est à l'abri d'un pin
Et le chaume du toit couvre à peine un étage.*

*Il suffit pour qu'un hôte avec lui le partage ;
Il a sa vigne, un four à cuire plus d'un pain
Et dans son potager foisonne le lupin.
C'est peu ? Gallus n'a pas désiré davantage.*

*Son bois donne un fagot ou deux tous les hivers,
Et de l'ombre, l'été, sous les feuillages verts ;
À l'automne, on y prend quelque grive au passage.*

*C'est là que, satisfait de son destin borné,
Gallus finit de vivre où jadis il est né.
Va, tu fais à présent que Gallus est un sage.*

J o f é - M a r i a d e H e r e d i a .

Les Conquérants

*Comme un vol de gerfauts hors du charnier natal.
Fatigués de porter leurs misères hautaines.
De Palos de Moguer, routiers & capitaines
Partaient, ivres d'un rêve héroïque & brutal.*

*Ils allaient conquérir le fabuleux métal
Que Cipango mûrit dans ses mines lointaines,
Et les vents alizés inclinaient leurs antennes
Aux bords mystérieux du monde occidental.*

*Chaque soir, espérant des lendemains épiques,
L'azur phosphorescent de la mer des Tropiques
Enchantait leur sommeil d'un mirage doré ;*

*Ou, penchés à l'avant des blanches caravelles,
Ils regardaient monter eu un ciel ignoré
Du fond de l'Océan des étoiles nouvelles.*

J o f é - M a r i a d e H e r e d i a .

Émail

*Le four rougit ; la plaque est prête. Prends ta lampe.
Modèle le paillon qui s'irise ardemment,
Et fixe avec le feu dans le sombre pigment
La poudre étincelante où ton pinceau se trempe.*

*Dis ! ceindras-tu de myrte ou de laurier la tempe
Du penseur, du héros, du prince, ou de l'amant ?
Par quel Dieu feras-tu, sur un noir firmament,
Cabrer l'hydre écaillée ou le glauque hippocampe ?*

*Non. Plutôt, en un orbe éclatant de sapbir,
Inscris un fier profil de guerrière d'Ophir,
Thalestris, Bradamante, Aude ou Penthésilée ;*

*Et, pour que sa beauté soit plus terrible encor,
Casque ses blonds cheveux de quelque bête ailée
Et fais bomber son sein sous la gorgone d'or.*

J o f é - M a r i a d e H e r e d i a .

Le Samouraï

*D'un doigt distrait frôlant la sonore biva,
À travers les bambous treffés en fine latte,
Elle a vu, par la plage éblouissante & plate,
S'avancer le vainqueur que son amour rêva.*

*C'est lui. Sabres au flanc, l'éventail haut, il va.
La cordelière rouge & le gland écarlate
Coupent l'armure sombre, & sur l'épaule éclate
Le blason de Hizen ou de Tokungawa.*

*Ce beau guerrier, vêtu de lames & de plaques,
Sous le bronze, la soie & les brillantes laques,
Semble un crustacé noir, gigantesque & vermeil.*

*Il l'a vue. Il fourit dans la barbe du masque,
Et son pas plus hâtif fait reluire au soleil
Les deux antennes d'or qui tremblent à son casque.*

J o f é - M a r i a d e H e r e d i a .

Le Récif de corail

*Le soleil sous la mer, mystérieuse aurore,
Éclaire la forêt des coraux abyssins
Qui mêle, aux profondeurs de ses tièdes bassins,
La bête épanouie & la vivante flore.*

*Et tout ce que le sel ou l'iode colore,
Mousse, algue chevelue, anémones, ourfins,
Couvre de pourpre sombre, en somptueux dessins,
Le fond vermiculé du pâle madrépore.*

*De sa splendide écaille éteignant les émaux,
Un grand poisson navigue à travers les rameaux ;
Dans l'ombre transparente indolemment il rôde ;*

*Et, brusquement, d'un coup de sa nageoire en feu,
Il fait, par le cristal morne, immobile & bleu,
Courir un frisson d'or, de nacre & d'émeraude.*

J o f é - M a r i a d e H e r e d i a .

Tîma

*Bigarre comme un finge, & pareille aux Houris,
Tîma riait, Tîma croquait une praline ;
Son pied émergeait, nu, d'un flot de mouffeline,
Sur des carreaux épais, brodés d'or, & fleuris :*

*Petit pied gras & fin, blanc comme un grain de riz !
Chaque ongle étroit semblait fait d'une cornaline.
Tîma berçait son pied d'une façon câline,
Et, riant, grignotait un bonbon de Paris.*

*Le dur foleil d'Alger brûlait sur les terrasses ;
Mais Tîma fouriait au voyageur roumi.
Heure passée à l'ombre, ô souvenir ami !*

*Et lorsque, fils-de-chien, de mes lèvres voraces
Je baisai son pied nain, pour la première fois,
Tîma rit largement, une dragée aux doigts...*

E r n e s t D ' H e r v i l l y .

Jalousie

*Ah ! toi, l'indifférent, tu souffres à ton tour :
L'angoisse t'a mordu, les peines sont venues,
Tu trembles & tu crains en attendant le jour,
Et la nuit te remplit de terreurs inconnues ;*

*J'ai vu luire en tes yeux, par un brusque retour,
Des larmes, jusque-là vainement retenues ;
Et toi, qui ris de tout, toi, qui ris de l'amour,
Pour fonder l'avenir tu regardes les nues.*

*Tout n'est donc pas mensonge en nos maux ici-bas,
Que tu subis aussi, toi, dont le cœur la nie,
De la loi de douleur la sanglante ironie ?*

*Et tu peux donc aimer, toi, qui ne m'aimes pas ?
Mais quel déchirement qu'une telle pensée,
Dans ma blessure encor quelle épine enfoncée !*

L o u i f a S i e f e r t .

Sonnet de mars

*C'est un matin de mars qu'elle m'est revenue,
Éveillant le jardin d'un bruit de falbalas,
L'enfant toujours cruelle & toujours ingénue
Que je n'ai point aimée & qui ne m'aimait pas.*

*Le givre s'égouttait aux branches, mais plus bas
La neige ourlait encor les buis de l'avenue ;
Et le frisson d'hiver, sous leur écorce nue,
Emprisonnait le rire embaumé des lilas.*

*Un clair rayon parut : — « Bonjour, c'est moi ! » dit-elle
Dans l'air moins froid passa comme un cri d'hirondelle,
Je la vis me sourire & crus avoir seize ans.*

*Et depuis, quelquefois je me surprends à dire,
Songeant à ce rayon, songeant à ce sourire ;
« C'était presque l'Amour & presque le Printemps ! »*

P a u l A r è n e .

Rupture

*Pars, puisque tu le veux, va-t'en, laisse le deuil
Avec ton souvenir dans la maison muette,
Pars vite, sans adieux & sans tourner la tête :
Des pleurs pourraient ternir l'éclat pur de ton œil.*

*Marche au but qu'ont marqué la folie & l'orgueil ;
Que rien ne le fléchisse & que rien ne t'arrête !
La porte est large ouverte & la voiture est prête,
Je veux t'accompagner, tranquille, jusqu'au seuil.*

*Un autre irait, pareil au pauvre qu'on repousse,
Triste & suivant de loin la trace de tes pas :
Tu me verras plus fier... Surtout, n'espère pas*

*Que jamais contre toi mon regret se courrouce ;
Car seule aux jours amers ta lèvre me fut douce,
Et je n'ai su trouver l'oubli qu'entre tes bras.*

P a u l A r è n e .

Mon rêve familial

*Je fais souvent ce rêve étrange & pénétrant
D'une femme inconnue, & que j'aime, & qui m'aime,
Et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même
Ni tout à fait une autre, & m'aime & me comprend.*

*Car elle me comprend ; & mon cœur, transparent
Pour elle seule, hélas ! cesse d'être un problème
Pour elle seule, & les moiteurs de mon front blême,
Elle seule les fait rafraîchir, en pleurant.*

*Est-elle brune, blonde, ou rousse ? Je l'ignore.
Son nom ? Je me souviens qu'il est doux & sonore
Comme ceux des aimés que la Vie exila.*

*Son regard est pareil au regard des ftaines ;
Et pour sa voix, lointaine, & calme, & grave, elle a
L'inflexion des voix chères qui se font lues.*

P a u l V e r l a i n e .

Sur une Signature de Marie Stuart

*Cette relique exhale un parfum d'élégie,
Car la reine d'Ecosse, aux lèvres de carmin,
Qui récitait Ronfard & le missel romain,
Y mit en la touchant un peu de sa magie.*

*La reine blonde, avec sa fragile énergie,
Signa MARIE au bas de ce vieux parchemin,
Et le feuillet heureux a tiédi sous la main
Que bleuissait un sang fier & prompt à l'orgie.*

*Là de merveilleux doigts de femme font passés.
Tout empreints du parfum des cheveux caressés
Dans le royal orgueil d'un sanglant adultère.*

*J'y retrouve l'odeur & les reflets rosés
De ces doigts aujourd'hui muets, décomposés,
Changés peut-être en fleurs dans un champ solitaire.*

A n a t o l e F r a n c e .

Le Mauvais Ouvrier

*Maître Laurent Coster, cœur plein de poésie,
Quitte les compagnons qui, du matin au soir,
Vignerons de l'esprit, font gémir le pressoir ;
Et Coster va rêvant selon sa fantaisie :*

*Car il aime d'amour le démon Aspasie.
Sur son banc, à l'église, il va parfois s'asseoir,
Et voit dans la vapeur flotter sur l'encensoir
La Dame de l'Enfer que son âme a choisie ;*

*Ou bien encor, tout seul au bord d'un puits mouffeux,
Joignant ses belles mains d'ouvrier paresseux,
Il écoute sans fin la Sirène qui chante.*

*Et je ne puis non plus travailler ni prier :
Je suis, comme Coster, un mauvais ouvrier,
À cause des yeux noirs d'une femme méchante.*

A n a t o l e F r a n c e .

Désir d'infini

*Tous, l'amant qui dans un baiser verse son âme,
Le grand lis qui jaillit vers le soleil levant,
L'oiseau de mer qui plane & se soule de vent,
Le martyr qui se jette en chantant dans la flamme,*

*Le cerf qui, fou de rut, vers les étoiles brame,
Le lion accroupi dans sa cage & rêvant,
Le poète assoiffé de rythme, le savant
Qui dans l'obscur coït d'un problème se pâme,*

*Tous, un pareil désir, souvent à leur insu,
Les travaille, &, toujours pareillement déçu,
Il demeure quand même à jamais implacable.*

*Ô désir d'infini, malgré tout persistant !
Hélas ! il nous soutient autant qu'il nous accable.
On en meurt, & la vie en est faite pourtant.*

J e a n R i c h e p i n .

Les Songeants

*Dans le pays on les appelait Les Songeants.
À force d'être ensemble ayant mine pareille,
On eût dit deux farments, secs, de la même treille.
C'étaient un vieux marin & sa femme, indigents.*

*Ils se trouvaient heureux & n'étaient exigeants,
Car, elle, avait perdu la vue, & lui, l'oreille.
Mais chaque jour, à l'heure où le flux appareille,
Ils venaient, se tenant par la main, bonnes gens,*

*Et demeuraient affis sur le bord de la grève,
Sans parler, abîmés dans l'infini d'un rêve,
Et jusqu'au fond de l'être avaient l'air de jouir.*

*Ainsi de leurs vieux ans ils achevaient la trame,
Le sourd à voir la mer, & l'aveugle à l'ouïr,
Et tous deux à humer son âme dans leur âme.*

J e a n R i c h e p i n .

Les Dieux

*S'il est vrai que ce siècle ait tué tous les Dieux,
Et que l'homme, éveillé de son sommeil antique,
Ne doive plus les voir en légion mystique
Monter vers leur Olympe immense & radieux,*

*Est-ce à nous d'applaudir au désastre des Cieux,
À nous que trouble encor la plainte d'un cantique,
Et qui sous le symbole ou païen ou gothique
Sentons frémir les cœurs de nos lointains aïeux ?*

*Non, France ! Il est plus noble & d'un esprit plus sage
D'adorer dans les Dieux la plus sublime image
Que l'âme périssable ait rêvée ici-bas ;*

*Et, sceptiques enfants d'une race lassée,
Offrons-leur, à ces Dieux que nous ne prions pas,
L'asile inviolé d'une calme Pensée.*

P a u l B o u r g e t .

Spleen

*Les cloches qui tintaient sous l'azur clair du ciel,
Jusqu'à la chambre close éparpillant leur âme,
Vainement, d'une voix d'amour qui plaint & blâme,
Ont répété : « Les fleurs se fanent sur l'autel... »*

*Un portrait, qui riait d'un rire sensuel
Sur une cheminée où tremblait une flamme,
A fait étinceler ses yeux comme une lame,
Vainement, & redit : « Mes baisers sont de miel... »*

*Les cloches ont cessé ; l'ombre crépusculaire
Du portrait sensuel a voilé la colère ;
La nuit mystérieuse erre dans la maison.*

*Et l'homme dont le cœur répugne à toute envie
Savoure longuement, comme un divin poison,
La taciturne mort du Jour & de la Vie.*

P a u l B o u r g e t .

Mortuæ

*Je n'ai gardé de toi, ma Mère, douce morte,
— Oh ! si douce ! — qu'un vieux portrait où l'on te voit
Accoudée, appuyant ta tempe sur ton doigt,
Comme pour comprimer une peine trop forte.*

*Quand tu songeais ainsi, Mère, je n'étais pas :
Tu n'avais pas tiré mon être de ton être...
Réponds ! devinai-tu qu'un fils devait te naître
Que tu devais laisser orphelin ici-bas ?*

*Voyais-tu mon destin d'avance, & mon angoisse,
Et ce cœur, né du tien, que tout maltraite & froisse,
Et cette hérédité de tes plus noirs ennuis ?*

*Réponds ! figure aimée & si vite ravie
Qui, de tes sombres yeux, pareils aux miens, me fuis :
Avais-tu déjà peur de me donner la vie ?*

P a u l B o u r g e t .

La Mort

*Tout ce qui doit finir est court, — a dit un sage.
Aux heures de plaisir ce mot si vrai me fuit.
Je le creuse. Je sens comme le jour s'enfuit :
Il approche, l'instant que l'affreux mot présage.*

*Je me vois au tragique & suprême passage.
Je suis mort. Ce qui fut mon cœur s'évanouit.
Mes yeux sont obscurcis par l'éternelle nuit,
Et le drap du suaire a moulé mon visage.*

*Que ce soit dans un mois, que ce soit dans vingt ans,
Il n'en viendra pas moins, je le fais trop, ce temps ;
Il est déjà venu, tant les jours sont rapides !*

*Et devant ta présence épouvantable, ô Mort !
Trouvant les voluptés de la vie insipides,
Je songe qu'aucun but ne vaut aucun effort.*

P a u l B o u r g e t .

Désespoir en Dieu

*Oh ! qu'il fût seulement une personne, un être !
Qu'à l'heure où l'on se sent mourir de désespoir
On pût voir là quelqu'un, oh ! même sans le voir,
Le sentir là, vivant, & qui pût nous connaître !*

*Tendre Dieu paternel, ou tyrannique maître,
Que seulement on pût près de son cœur s'affeoier,
Comme Jean, près du cœur de Jésus, fit un soir,
Ou l'insulter, l'étreindre, & d'horreur se repaître !*

*Ô Dieu, parais, éclaire un si sombre univers !...
— Hélas ! que l'homme en pleurs tende ses bras ouverts,
Ou qu'il crispe son poing frénétique, & blasphème,*

*La matière se meut en sa stupidité,
L'affreuse solitude est à jamais la même,
Et l'homme seul répond à l'homme épouvanté.*

P a u l B o u r g e t .

Sonnet

*Si, comme je l'espère & comme tu le dis,
Dans cette lourde chair souffre une âme immortelle,
Au sortir de mon corps se délassera-t-elle
Sous les magnolias d'un calme paradis ?*

*Goûtera-t-elle en paix, loin des brûlants midis,
Au bord d'un fleuve heureux qui mouillera son aile,
La fraîcheur d'une eau vive & d'une ombre éternelle,
Sur des tapis de fleurs par les sylphes ourdis ?*

*Pourrai-je, sans douleur, revivre & me connaître ?
Sentirai-je en rêvant se mêler à mon être
La musique de l'eau, des feuilles & du ciel ?*

*Serai-je toujours moi, comme tu me l'assures,
Sans que le souvenir persistant & cruel
Dans ce qui fut mon cœur imprime ses morsures ?*

M a u r i c e B o u c h o r .

Sonnet

*Juge notre querelle, ô Toi qui nous entends.
Je fais que l'Être épanche à torrents l'existence,
Et que tu peux tirer de ta pure substance
Une profusion d'univers éclatants.*

*Mais ce qui sort du temps sombrera dans le temps.
Je revois en esprit le monde qui commence ;
Moi, chétif, je prédis la fin du ciel immense,
Et je prends en pitié les astres haletants.*

*Mon âme attend la mort des étoiles, sans crainte :
L'unité de mon Dieu s'est fortement empreinte
Sur mon indestructible & vivante unité.*

*Mais vous, globes errants, ô peuple sans mémoire,
Vous n'êtes rien, malgré vos trésors de clarté,
Que matière sublime & poussière de gloire.*

M a u r i c e B o u c h o r .

À Théodore de Banville

*Ô Maître bien aimé, voici que tu reposes,
Pâle & beau, dans la paix du suprême sommeil.
Elle est tarie en toi, la source au flot vermeil ;
Tu ne respires pas le souffle de ces roses.*

*Mais, qui pourrait douter que tes paupières closes
Ne se rouvrent bientôt pour un divin réveil,
Et que, pareil à toi sous un plus pur soleil,
Tu ne chantes la grâce & la splendeur des choses ?*

*Tandis qu'autour de toi nous retenons nos pleurs,
Tu sommeilles, ton lit est parfumé de fleurs,
Et l'immortalité rayonne sur ta face.*

*La Muse, que ton cœur aima sans varier,
Te treffe une couronne éclatante & vivace,
Ô Maître qui vécus pour l'amour du laurier !*

M a u r i c e B o u c h o r .

Phthifica

*Frêle enfant, doux fantôme au contour délié,
Oh ! parle bas, & fais de ton souffle économe !
Le drame inaperçu lentement se confomme,
La mort ronge en secret ton corps émacié.*

*Faut-il pleurer ? Pourquoi ? — Cher ange fourvoyé,
Tu partiras bientôt, ayant connu de l'homme
Ce qu'il a de plus chaste & de meilleur en somme :
La tendre sympathie & la sainte pitié.*

*Tu t'évanouiras comme l'âme des roses.
Tu n'auras point subi l'affront des ans moroses,
Et la maternité ne te flétrira pas.*

*Mais tu laisseras, pur de tout regret profane,
Au cœur de ceux qui t'ont rencontrée ici bas,
Le souvenir léger d'une ombre diaphane.*

J u l e s L e m a î t r e .

Le Flambeau

*À peine ont-ils vingt ans, qu'ils ont déjà fermé
Au Bien autant qu'au Beau les portes de leur âme.
L'inaction stupide & la débauche infâme
Ont éteint dans leur cœur l'Idéal enflammé.*

*Mais dans ces cœurs blasés, que le néant réclame,
Si le flambeau divin un jour s'est abîmé,
Oh ! bien sûr, ce jour-là, c'est qu'ils n'ont plus aimé
Nulle sœur, nul ami, nul enfant, nulle femme.*

*Flambeau sublime & pur, mais qui trembles souvent,
Pour te bien abriter de la pluie & du vent
Et faire rayonner la clarté souveraine,*

*Heureux qui peut passer, sans s'interrompre un jour,
De l'amour de sa mère à l'amitié sereine.
Et de l'amitié sainte à son premier amour ! —*

A u g u s t e D o r c h a i n .

Réconciliation

*J'ai voulu de l'Amour séparer le Désir,
Quand ce maître fatal, d'un regard ou d'un signe
Liant ma chair fragile à quelque chair indigne,
M'imposait en dégoût la rançon du plaisir.*

*Depuis ce temps, — ô joie ! orgueil ! — J'ai pu choisir
La beauté dont l'amour a des pudeurs de cygne,
Et j'ai compris, alors, quelle faveur insigne
Fit, quand s'aiment les cœurs, les bras pour se saisir.*

*Ô mon Amour unique ! à présent que je t'aime,
Je vois dans le Désir la Chasteté suprême,
L'ineffable lien de la terre à l'azur ;*

*Et sur ton sein pâmé lorsque mon sein se pâme,
Je me sens noble & fier, je me sens jeune & pur,
Comme si j'étreignais la forme de son âme !*

A u g u s t e D o r c h a i n .

Notre Rêve

*Donc, en ce même instant, flottait à mon infu
Au fond de tes regards humides de tendresse
Ce rêve qui mettait dans les miens son ivresse :
Un frêle & doux enfant de notre chair issu.*

*Notre enfant ! Quel espoir en lui serait déçu ?
Quels dons ne recevrait avec son droit d'aïnesse
Ce fruit de notre force & de notre jeunesse,
Ce fils, en plein bonheur, en plein amour conçu ?*

*Car pour te révéler jusqu'au bout ma chimère,
Je veux un fils : les fils ressemblent à leur mère.
Qu'il ait tes yeux, tes traits, ta fierté, ta douceur...*

*Et s'il doit retenir une part de moi-même,
Que son cœur seulement soit pareil à mon cœur,
Afin qu'un jour il sache aimer comme je t'aime !*

A u g u s t e D o r c h a i n .

Le Cloître

*Un crucifix de fer tend ses bras sur le seuil.
De larges remparts gris ceignent le cloître austère,
Où viennent se briser tous les bruits de la terre,
Comme des flots mourants aux angles d'un écueil.*

*Le saint lieu, clos à tout, gît comme un grand cercueil.
Plein de silence, plein d'oubli, plein de mystère.
Des vierges dorment là leur sommeil volontaire,
Et sous le voile blanc portent leur propre deuil.*

*Tous les ressorts humains se sont rompus en elles.
Dans l'éblouissement des choses éternelles,
Elles marchent sans voir, hors du Temps, hors du Lieu.*

*Elles vont, spectres froids, corps dont l'âme est ravie,
Êtres inexistants qui s'abîment en Dieu,
Vivantes dans la mort, & mortes dans la vie.*

E d m o n d H a r a u c o u r t .

Le Nénuphar

*L'air s'embrume ; les joncs, roux comme de vieux os,
Encadrent l'étang noir qui dort sous le silence.
L'eau plate luit dans une opaque somnolence
Où le ciel renversé fait glisser des oiseaux.*

*Et là-bas, loin des bords gluants, loin des roseaux,
Seul, bercé dans sa fière & souple nonchalance,
Un Nénuphar, splendeur nageante, se balance,
Tout blanc sur la noirceur immobile des eaux.*

*— Ainsi, tu t'ouvriras peut-être, un soir d'automne,
Ô mon suprême amour, espoir d'un cœur atone,
Fleur triste & froide éclosée au lac de mes ennuis.*

*Et le chaste parfum de la corolle pâle
Montera dans le calme infondable des nuits,
Avec le dernier cri de ma douleur qui râle.*

E d m o n d H a r a u c o u r t .

La Voix des Morts

*Morts qui dormez, couchés dans nos blancs cimetières,
Parfois, en relisant tous vos noms oubliés,
Je songe que nos cœurs à vos froides poussières
Par des fils infinis & puissants sont liés.*

*Muets, vous dirigez nos volontés altières,
Par vos désirs éteints nos désirs sont pliés,
Vos âmes dans nos seins revivent tout entières,
En nous vos longs espoirs vibrent, multipliés.*

*Bien que nous franchissions une sphère plus haute,
Vos antiques erreurs nous induisent en faute,
Nous aveuglant encor malgré tous nos flambeaux ;*

*Car le passé de l'homme en son présent subsiste,
Et la profonde voix qui monte des tombeaux
Dicte un ordre implacable, auquel nul ne résiste.*

J e a n n e L o i f e a u .

Hirondelles

*Une minute avant l'ondée
Les hirondelles font là-haut ;
Elles descendent aussitôt
De la profondeur infondée,*

*La rivière est déjà ridée
Par un frisson fait d'un sanglot ;
Elles viennent raser le sol
Avec leur aile intimidée.*

*Ô chère Muse, c'est ainsi
Que tu viens, délicate aussi,
Nous consoler par les caresses,*

*Dans l'attente ou le souvenir
Des plus douloureuses tendresses,
Lorsque les larmes vont venir.*

J a c q u e s M a d e l e i n e .

NOTES

ET VARIANTES

PAGE IX, LIGNE 18.

Colletet ne savait pas que le mot de *fonnet* tel que l'emploient Thibaut de Champagne & Guillaume de Lorris s'applique indistinctement à toute espèce de chant. Pour les trouvères comme pour les troubadours le *fonnet* est ce qui sonne. « Les Provençaux, dit Ginguéné, appelaient *sonnets* des pièces dont le chant était accompagné du son des instruments. » (*Histoire littéraire de l'Italie*, 1811, tome I^{er}, page 295.) Le poème de quatorze vers à forme fixe, que nous appelons *Sonnet*, est absolument étranger à la vieille poésie provençale, & c'est en Italie qu'il faut en chercher les premiers types. On connaît, il est vrai, un sonnet provençal attribué à Guilhem des Amalrics, troubadour du XIV^e siècle. Mais ce Guilhem des Amalrics fut imaginé au XVI^e par Jehan de Notre-Dame, & le prétendu sonnet de ce Guilhem n'est que la fin d'un vieux chant, coupée & remaniée ; c'est un octain suivi de deux tercets.

PAGE XXI, LIGNE 14.

Sonnet de Annibal Caro

*Eran l'aer tranquillo & l'onde chiare,
Sospiraua Fauonio, & fuggia Clori,
L'alma Ciprigna innanzi à i primi albori,
Ridendo, empiea d'amor la terra e'l mare ;*

*La rugiadosa Aurora in ciel più rare
Facea le stelle, & di più bei colori
Sparsa le nubi e i monti ; uscì già fuori
Febo, qual più lucente in Delfo appare :*

*Quando altra Aurora un più uezoso hostello
Aperse, & lampeggiò sereno & puro
Il Sol, che sol m'abbaglia, & mi disface.*

*Volfimi ; e'n contro à lei mi parue oscuro
(Santi lumi del Ciel, con nostra pace)
L'oriente, che dianzi era fì bello.*

(*Rime...* in Venetia, Appresso Aldo Manutio. M. D. LXXII.)

PAGE XXXIII, LIGNE 22.

Voici le sonnet composé pour Louis XIII par Claudio Achillini.

Lodafi il Ré Luigi

Il Grande, il Vittorioso, il Giusto.

*Sudate, o Fochi, à liquefar metalli,
E voi, Ferri vitali, itenc pronti,
Ite di Paro à fuiscerare i monti,*

Per inalzar Coloffi al Rè de' Galli.

*Vinfe l'inuitta, Rocca, e de' vaffalli
Spezzò gli orgogli à le rubelle fronti,
E machinaudo inujitatl pontî,
Diè fuga à i mari, e li conuerfe in valli.*

*Volò quindi fù l'Alpi, e il ferro strinfe,
E con mano d'Aftrea gli alti litigi
Temuto folo, e non veduto eftinfe.*

*Ceda le palme pur Roma à Parigi ;
Che, fe Cefare venne, e vide, e vinfe,
Venne, vinfe, e von vide il Gran LUIGI.*

(Al Rè chriftianiffimo il Gran Luigi il Vittorioso, il Giufto. In Bologna, preffo gli Eredi del Cochi. 1629.)

SONNET 1.

Œuvres poétiques de Mellin de S. Gelais, À Lyon, par Antoine de Harfy. 1574.

SONNETS 2 & 3.

Les Œuvres de Clement Marot, de Cahors, en Querci, Vallet de Chambre du Roy... A Niort, Par Thomas Portau, 1596.

Le fonnet 3 eft traduit d'un des fonnets de Pétrarque : *In morte di Madonna Laura*. In Vinegia appreffo Gabriel Giolito de Ferrari e fratelli. M D L :

*Da piu begli occhi, e dal plu chiaro uifo
Che mai splendeffe, e da piu bei capelli
Che facean l'oro e'l fol parer men beli ;
Dal piu dolce parlar, e dolce rifo ;*

*Da le man, da le braccia, che conquifo,
Senza mouerfi, haurian quai piu ribelli
Fur d'amor mai ; da piu bei piedi fnelli ;
Da la perfona fatta in paradifo*

*Prendean uita i miei fpirti : hor n'ha diletto
Il re celefte, e i fuoi alati corrieri ;
Et io fon qui rimafo ignudo e cieco.*

*Sol un conforto a le mie pcne aspetto :
Ch' ella, che uede tutti i miei pensieri,
M'impetri gratta, ch' i possa esser feco.*

SONNET 4.

Les Œuvres de P. de Ronfard Gentilhomme Vandomois. Reueues, corrigées & augmentées par l'Auther. A Paris, Chez Gabriel Buon, au clos Bruneau, à l'enſeigne S. Claude. 1584.

Ce ſonnet eſt au Premier liure des Amours,

« Ronfard identifie ſa maitreſſe Caſſandre avec l'antique prophéteſſe de ce nom, & ſe fait prédire par elle ſes deſtinées, qui ſe ſont accomplies juſqu'à la lettre. Il mourut en effet tout infirme & caſſé dans un âge peu avancé encore. *Ses neveux ont ri de ſes ſoupirs, & il a été la fable du vulgaire.* » (Sainte-Beuve.)

Cette *Caſſandre* étoit une demoifelle de Blois. Ronfard a dit (l. I des *Amours*) :

Ville de Blois, naiſſance de ma Dame.

SONNETS 5, 6 & 7.

Mêmes Œuvres. *Le ſecond liure des Amours.*

Nous ne connoiſſons de Marie ni ſa famille ni ſon nom. Nous ſavons ſeulement qu'elle étoit de Bourgueil, en Anjou, & qu'elle avoit ſeize ans lorſque Ronfard s'éprit d'elle. Le portrait qu'il en fait eſt vague & charmant (l. II des *Amours*) ;

*Marie, vous auez la iouë auffi vermeille
Qu'une roſe de May, vous auez les cheueux
Entre bruns & châains, friſez de mille neuds,
Gentement tortillez tout autour de l'oreille.*

*Quand vous eſtiez petite, vue mignarde abeille
Sur vos léures forma ſon nectar ſauoureux,
Amour laiſſa ſes traits en vos yeux rigoureux,
Python vous feit la voix à nulle autre pareille.*

*Vous avez les tetins comme deux monts de lait,
Qui pommelent ainsi qu'au printemps nouvelet
Pommelent deux boutons que leur chaffe environne,*

*De Iunon font vos bras, des Graces vostre fein,
Vous avez de l'Aurore & le front & la main,
Mais vous avez le cœur d'une fiere Lionne.*

L'édition de 1567 donne cette variante au sonnet 5 :

*Mignonne, leuez-vous, vous estes paresseuse,
La gale Alouette au ciel a fredonné,
Et la le Rossignol doucement iargoné,
Dessus l'espine assis, sa complainte amoureuse.*

*Debout donc, allons voir l'herbelette perleuse,
Et vostre beau rofier de boutons couronné,
Et vos œillets aime, auxquels avez donné
Hier au soir de Veau d'une main si songneuse.*

*Hier en vous couchant, vous me fistes promesse
D'estre plus-tôt que moy ce matin éueillée,
Mais le sommeil vous tient encor toute fillée :*

*Ha ie vous puniray du péché de paresse,
Je vais baiser vos yeux & vostre beau tetin
Cent fois pour vous apprendre à vous lever matin.*

Le sonnet 7 se trouve dans la *Seconde partie : Sur la mort de Marie*.

SONNETS 8, 9 & 10.

Mêmes Œuvres. *Le second livre des sonnets pour Helene*.

Hélène de Fonfèque, fille du baron de Surgères & d'Anne de Coiffé-Briffac, était fille d'honneur de Catherine de Médicis.

La chanson de Béranger :

Vous vieillirez ô ma belle maîtresse !...

rappelle le sonnet 8.

Le tableau des vieillards affis sur les remparts (sonnet 9) est emprunté à Homère :

Εἶατο δημογέροντες ἐπὶ Σκαιοῖσι πύλῃσιν·
γῆραι δὴ πολέμοιο πεπαυμένοι...
Ἦκα πρὸς ἀλλήλους ἔπεα πτερόεντ' ἀγόρευον·
Οὐ ν' μεσις Τρῶας καὶ εὐκνήμιδας Ἀχαιοὺς
τοιγῆδ' ἀμφὶ γυναικὶ πολὺν χρόνον ἄλγεα πάσχειν·
αἰνῶς ἀθανάτησι θεῆς εἰς ὧπα ἔοικεν.
Ἀλλὰ καὶ ὥς, τοίη περ ἐοῦσ', ἐν νηυσὶ νεέσθω,
μηδ' ἡμῖν τεκέεσσιν τ' ὀπίσσω πῆμα λίποιτο.
(ΙΛΙΑΔΟΣ Γ, vers 149...-160).

Voici comment Hugues Salel, traducteur des onze premiers livres de l'Iliade, a traduit ce passage (édition de 1580) :

*Là ces vieillards affis de peur du halle
Causoyent ensemble.
.
.
Lefquels voyant la diuine Gregeoise,
Disoyent entr'eux, que fi la grande noise
De ces deux camps duroit longue saison,
Certainement ce n'estoit sans raison :
Veu la beauté & plus qu'humain ouurage
Qui reluisoit en son diuin visage.*

*Ce neantmoins il vaudroit mieux la rendre
(Ce disoyent-ils) sans gneres plus attendre,
Pour euiten le mal qui peult venir
Qui la voudra encore retenir.*

Properce a fourni à Ronfard les deux derniers vers du même sonnet :

*Nunc, Pari, tu sapiens, & tu, Menelae, fuiſſi ;
Tu, quia poſcebas ; tu, quia lentus eras.*
(Livre II, élégie III, vers 37.)

SONNET 11.

Mêmes Œuvres. Sonnets à diuerſes perſonnes.

SONNET 12.

Le Recueil des Sonnets, Odes, Hymnes, Elegies, Fragments, & autres pieces retranchees aux editions precedentes des Œuvres de P. de Ronſard Gentilhomme Vendomois, Avec quelques autres non imprimees cy-deuant.

Ce Recueil fait partie des Œuvres de Ronsard, éd. 1623 (t. II).

SONNET 13.

L'Oliue, & autres Œuvres poétiques de Ioachim Du-Bellay Gentilhomme Augeuin. A Paris, De l'imprimerie de Federic Morel... M. D. LXVIII.

Olive eſt l'anagramme de Viole, nom de la maîtreſſe poétique de Du Bellay.

SONNETS 14, 15 & 16.

Les Regrets & autres Œuvres poétiques de Ioach. du Bellay Ang. A Paris, de l'imprimerie de Federic Morel, rue S. Ian de Beauuais, au franc Meurier. M. D. LVIII. Avec priuilege du Roy.

SONNET 17.

Le Premier Liure des Antiquitéz de Rome, contenant une generale deſcription de ſa grandeur, & comme une déploration de ſa ruine : par Ioach. Dubellay Ang. Plus un Songe ou viſion ſur le meſme ſubiect, du meſme autheur. A Paris, De l'imprimerie de Federic Morel... M. D. LVIII.

SONNET 18.

Les Amours de Ian Antoine de Baïf. A Monſeigneur le Duc d'Aniou fils & frere de Roy. A Paris, Pour Lucas Breyer. 1572.

La dame à qui Baïf dédia ces poésies était Francine ou Françoisse de Gennes.

SONNET 19.

Les Œuvres poétiques de Remy Belleau... A Paris, Pour Gilles Gilles... 1585.

Ce sonnet est dans la *Seconde journée de la Bergerie*.

SONNETS 20, 21, 22 & 23.

Œuvres de Louise Labé lionnoise. A Lion. Par Ian de Tournes, M. D. LVI. Avec Priuilege du Roy.

« C'est dans les sonnets sur tout que la passion de Louise éclate & se couronne par instants d'une flamme qui rappelle Sapho & l'amant de Lesbie. Plusieurs des sonnets pourtant sont pénibles, obscurs : on s'y heurte à des duretés étranges... Elle n'observe pas toujours l'entrelacement des rimes masculines & féminines, ce qui la rattache encore à l'école antérieure à Du Bellay. Mais toutes ces critiques incontestables se taisent devant de petits tableaux achevés comme celui-ci, où se résument au naturel les mille gracieuses versatilités & contradictions d'amour :

Je vis, ie meurs : ie me brûle & me noye... »

(*Sainte-Beuve. Portraits contemporains & divers*, pp. 175-176.)

Sainte-Beuve ajoute, en parlant du sonnet *Tant que mes yeux pourront larmes esandre...* : « *Admirable de sensibilité, il fléchirait les plus sévères ; à lui seul il resterait la couronne immortelle de Louise.* »

Le sonnet 23 est un souvenir de ces vers de l'élégiaque latin :

*Da mi basia, mille, deinde centum,
Dein mille altera, dein secunda centum,
Deinde usque altera mille, deinde centum.
Deinu, cum milia multa fecerimus,
Conturbabimus illa, ne sciamus,
Aut ne quis malus invidere possit,
Cum tantum sciat esse basiorum.*

(Catullus, V.)

Un sonnet d'Olivier de Magny, intitulé : *Des beautez de D. L. L. & imprimé tout d'abord dans l'édition originale de Louise Labé, parmi les Escriz de diuers Poëtes à la louenge de Louize Labé Lionnoise*, nous retrace un portrait, bien peu précis malheureusement, de la belle Cordière. Voici ce sonnet :

*Où print l'enfant Amour le fin or qui dora
En mille crepillons ta teste blondissante ?
En quel tardin print il la roze rougissante
Qui le liz argenté de ton teint colora ?*

*La douce grauité qui ton front honora,
Les deus rubis balais de ta bouche allechante,
Et les rais de cet œil qui doucement m'enchante,
En quel lieu les print il quand il t'en décora ?*

*D'où print Amour encor ces filets & ces leffes,
Ces hains & ces apasits que sans fin tu me dresse
Soit parlant ou riant ou guignant de tes yeus ?*

*Il print d'Herme, de Cypre, & du sein de l'Aurore,
Des rayons du Soleil, & des Graces encore,
Ces atraits & ces dons, pour prendre hommes & Dieus.*

Ces filets, ces leffes & ces bains allégoriques révéleraient un sentiment véritable, s'il est vrai, comme on tend à le croire, qu'Olivier de Magny ait aimé Louise Labé. (Voir la savante Notice de M. Ernest Courbet, en tête de son édition des *Soupirs*.)

SONNET 24.

Les Œuvres de Mes-Dames des Roches de Poitiers mere & fille... A Paris, Pour Abel l'Angelier... 1579.

Les dames Des Roches, célèbres pour leur bel esprit, le sont notamment pour la puce qu'Estienne Pasquier vit sur l'une d'elles. Cette puce fut l'objet d'un recueil de poèmes qui parut en 1581.

Il paraît que M^{me} Des Roches, dont le vrai nom est Madeleine Neveu,

n'était point aussi bonne filandière que la fille Catherine. Témoin ce tercet final d'un sonnet de la dame :

Le feu de mon esprit perd la douce lumière,
Et ne me reste plus de ma forme première
Sinon que j'aime mieux écrire que filer.

SONNET 25.

Vers François de feu Estienne De la Boetie Conseiller du Roy en sa Cour de Parlement à Bordeaux. A Paris. Par Federic Morel Imprimeur du Roy. M. D. LXXII. Avec priuilege.

Marguerite de Carle, veuve d'un premier mari, d'Arfat, épousa La Boétie. Elle appartenait à une famille distinguée, qui comptait parmi ses membres un poète illustre à son époque, Lancelot de Carle, évêque de Riez.

SONNET 26.

Les Souffirs, d'Oliuier de Magny, A Paris, Pour Vincent Sertecnas... 1557.

SONNETS 27, 28 & 29.

Les Premières Œuvres de Philippes Des-Portes... A Paris, Par Mamert Patiffon... M.DC.

Le sonnet 27 est le premier des *Amours d'Hippolyte*. Il est imité d'un sonnet de Sannazar :

Icaro cadde qui, queste onde il fanno...

Le sonnet 28 est l'un de ceux réunis sous le titre de : *Diane premières amours de Philippes Des-Portes*, & composés en l'honneur de Diane de Colfè, comtesse de Mansfeld. Le sonnet 29 se trouve dans *Bergeries & Masquarades*,

SONNET 30.

Prières & Méditations Chrestiennes. Par Philippes Des-Portes... A Paris, chez Abel l'Angelier... M. DCIII.

SONNET 31.

Recueil des Œuvres poétiques de lan Passerat, lecteur & interprete du Roy. Augmenté de plus de la moitié, outre les precedantes impressions. Dédié à Monfeigneur le Duc de Suilly. A Paris, Chez Abel l'Angelier... 1606.

Dans un recueil publié du vivant de Passerat (*Le Premier Liure des mignardes & gaies poesies de A. D. C. A. M...* A Paris, Pour Gilles Robinot, tenant la boutique au Palais, en la gallerie, par où on va à la Chancellerie), M. D. LXXVIII, on trouve un sonnet qui ressemble singulièrement à celui-ci & qui peut bien en avoir été le prototype. C'est le dixième des *Sonnets sur la conualescence de M. L. G. Damoiselle D. S. M.*

Voici ce sonnet de A. D. C. (Antoine de Cotel, Conseiller au Parlement de Paris) :

*Tulene, & son estat, font esteincts d'un coup, Sire.
Toutesfois (s'il vous plaiſt) encore est-il en vous
De les faire reuivre ; il est assez de fous,
Et trop de demandeurs, pour vous faire encor rire.*

*Entre vn poëte, & vn fou, il y a peu à dire :
Chacun d'eux est mocqué, & se mocque de tous.
L'un est fouuent despit, l'autre est prompt à courroux :
Chacun d'eux dict, & va, où son plaisir le tire.*

*L'un porte vn gay chapeau, l'autre des bonnets verts :
Chacun aime son chant : l'un ialoux de ses vers,
L'autre de sa marotte, on ne ſçauroit desfaire.*

*Ils different pourtant d'un ſeul poinct en viuant :
Car l'on dict que fortune aide aux fous bien fouuent,
Et qu'aux poëtes elle est quasi tousiours contraire.*

SONNET 32.

C'est le VII^e des neuf sonnets qui ont pour titre général : *Les Neuf Muses Pyrenees, presentees par G. de Saluste, Sieur du Bartas, au Roy de Navarre.*

Ce recueil de sonnets est à la suite de : *Premiere Sepmaine ou Creation du monde de Guillaume de Saluste, Seigneur du Bartas...* A Rouen, de

l'imprimerie De Raphaël du Petit Val, Libraire & Imprimeur du Roy. 1602.

SONNET 33.

Petites Œuvres meslees du Sieur d'Aubigné... A Genève, Chez Pierre Aubert, Imprimeur Ordinaire de la Republique & Academie, M. OC, XXX. Avec permission & privilege.

En tête de ce sonnet on lit : « L'auteur trouva en passant par Agen un fort beau chien nommé Citron, qui avoit accoustumé de coucher avec Sa Majesté. Il lui fit coudre sur le col, en forme de Placet, ce qui s'enfuit ; & le chien ne faillit point dès le soir à s'aller presenter au Roi. »

SONNET 34.

Les Œuvres de Messire François de Malherbe, Gentil-homme Ordinaire de la Chambre du Roy. Troisième edition... A Paris, Chez Iean Promé. 1635.

Ce sonnet a été composé en 1624, au dire de Racan.

SONNET 35.

Ce sonnet se trouve dans un cahier in-4°, sans titre ni couverture (catalogué Y^e 619, Bibliothèque nationale), paginé de 1 à 17, & signé A. B. C. D.

Le cahier contient trois pièces : 1^o une ode *Pour le Roy allant chastier la rebellion des Rochelois, & chasser les Anglois, qui en leur faueur estoient descendus en l'Isle de Ré* ; 2^o une lettre au Roy contre les assassins de son fils, commençant ainsi : « Sire, les Vers que Vostre Majesté vient de lire passeront, s'il luy plaist, pour vn tres-humble remercement de la promesse qu'elle m'a faite, de ne donner iamais d'abolition à ceux qui ont assassiné mon fils... ; » 3^o le sonnet *Sur la mort du fils de l'Auteur*, signé Malherbe, imprimé p. 17, Pas de signature à cette page, & rien au verso.

Ce fils, Marc-Antoine, était âgé de 26 ans lorsqu'il fut tué. Il était Avocat au Parlement de Provence. Malherbe poursuivit à outrance les meurtriers & mourut sans avoir pu obtenir satisfaction.

Les vers 13 & 14 du sonnet s'appliquaient à Pol de Fortia, fleur de Pilles, issu, disait-on, d'une famille juive.

Balzac, dans sa *Dissertation* XXVIII, sur Malherbe, adressée à M. de Plaffac-Méré, ne manque pas de s'étendre assez longuement sur ce douloureux événement : « La dernière année de sa vie, il perdit son Fils unique, qui fut tué en duel, par un Gentil-homme de Provence. Cette perte le toucha sensiblement. Je le voyois tous les jours dans le fort de son affliction, & je le vis agité de plusieurs pensées différentes. Il songea une fois... à se battre contre celui qui avoit tué son Fils : Et comme nous luy représentâmes, Monsieur de Porcheres-d'Arbaud & moy, qu'il y avoit trop de disproportion de son âge de soixante & douze ans, à celui d'un homme qui n'en avoit pas encore vingt & cinq : *C'est à cause de cela, que je me veux battre*, nous répondit-il ; *Ne voyez-vous pas que je ne hasarde qu'un denier, contre une pistole ?*

« On luy parla en suite d'accommodement, & un Conseiller du Parlement de Provence, son Ami particulier, luy porta parole de dix mille escus : Il en rejetta la première proportion (cela est encore vrai) & nous dit l'après-dînée, ce qui s'estoit passé le matin, entre luy & son Ami. Mais nous luy fîmes considérer que la vengeance qu'il desiroit, étant apparemment impossible, à cause du crédit que sa Partie avoit à la Cour, il ne devoit pas refuser cette légère satisfaction,

qu'on luy presentoit, que nous appellâmes

folatia luctus
Exigua ingentis, misero sed debita Patri.

Et bien, dit-il, je croiray votre conseil, je pourray prendre de l'argent, puisqu'on m'y force ; mais je proteste que je ne garderay pas un teston, pour moy, de ce qu'on me baillera. J'employeray le tout à faire bâtir un Mausolée à mon Fils. Il vint du mot de Mausolée, au lieu de celui de Tombeau, & fit le Poète par tout.

« Peu de temps après il fit un voyage à la Cour, qui étoit alors devant la Rochelle, & apporta de l'Armée la maladie dont il vint mourir à Paris. Ainsi le traité des dix mille escus ne fut point conclu, de le dessein du Mausolée demeura dans son esprit. Il fit seulement imprimer un Factum, & trois Sonnets, qui n'ont point été mis dans le Corps de ses autres Ouvrages. Je

voudrois bien pouvoir contenter la curiosité que vous avez de les voir ; Mais de plusieurs Exemplaires qu'il m'en avoit donnez, il ne s'en est pû trouver aucun, parmi mes Papiers, & il ne me souvient que de ce seul Vers,

Mon Fils qui fut fi brave, & que j'aimay fi fort.

Sur ma parole affleurez vous qu'ils estoient tous excellens, & que ce n'est pas vne petite perte, que celle que vous en faites. » (*Les Œuvres de Monsieur de Balzac*... A Paris, Chez Louis Billaine... M. DC. LXV. T. II, p. 683.)

SONNET 36.

Les Satyres, & autres Œuvres du Sieur Regnier. Augmentez de diuerfes Pièces cy-deuant non imprimées, A Paris, Chez Louys Chamhoudry... 1655.

SONNET 37.

Les Poësies de Gomhauld. A Paris, Chez Augustin Courbé... 1636.

SONNET 38.

Les Œuvres de Théophile... A Rouen, Chez Louys & Daniei Loudet, 1636.

SONNET 39.

Les Œuvres du Sieur de Saint-Amant... A Paris, Chez Nicolas Traboulliet... 1635.

SONNETS 40 & 41.

La Suitie des Œuvres du Sieur de Saint-Amant.

A la fuite de l'édition précédente.

SONNET 42.

Les Œuvres du Sieur de Saint-Amant. Troisième partie. A Rouen, De l'imprimerie de Jean Tieucelin... 1668.

SONNET 43.

Les Œuvres poétiques de M^r Berlaut, Euesque de Sees... A Paris, Chez Robert Bertault... 1633.

SONNET 44.

Poëfies diuerfes de Monfieur Colletet. Contenant des Sujets Héroïques, Des Paſſions Amoureufes. Et d'autres Matières Burlefques & Enjouées. A. Paris, Chez Louis Chamhoudry... 1656.

Ce ſonnet eſt le xiv^e du *Quatorzain Burlefque. Ou quatorze Sonnets, Burlefques, & Satyriques.*

SONNET 45.

Les Couches ſacrées de la Vierge, Poëme héroïque de Sannazar. Mis en François, Par Colletet. A Paris, Chez Iean Camuſat... 1634.

Voici la traduction latine que La Monnoye fit de ce ſonnet :

AD CAROL. CATONEM CURTIUM.

*Cum vidiffet Adam formosæ conjugis ora
Fecerat æternâ quam Deus ipſe manu,
Protinus arſit amans, nec amanti reſtitit ilia.
Et bené : tranſmiſſum duximus inde genus.
Blanditiis juvenum mulier tunc invia, credo,
Una fuit, Curti, nulla vel eſſe poteſt.
Quidni blanditiis tunc invia nempé fuiſſet ?
In loto, dices, orbe vir unus erat.
Fallimur ambo ſed hic, quamvis fortiſſimus eſſet
Ac primo ætatis flore vigeret adhuc,
Quamvis ingenio quamvis foret indole felix
Et quamvis forma conſpiciendus Adam,
Maluit Eva tamen pellacem audire colubrum
Quam nullas mulier noſcere blanditias.*

(*Poësies de M. de La Monnoye...* A La Haye, Chez Charles le Vier. 1716.)

SONNET 46.

Les Œuvres de Monsieur Sarasin. Poësies. A Paris, Chez Augustin Courbé. 1656.

SONNET 47.

Poësies dit Sieur de Malleville. A Paris, Chez Augustin Courbé... 1649.

La Belle Matineuse est, selon Boileau, le meilleur sonnet de Malleville. La Harpe dit que *La Belle Matineuse* est fort au-dessous de sa réputation, qu'il y a trop de mots & pas assez d'idées. Quoi qu'il en soit, ce sonnet fonda la renommée de l'auteur.

SONNET 48 & 49.

Les Œuvres de Monsieur de Voiture. Troisième édition... Poësies. A Paris, Chez Augustin Courbé... 1652.

SONNET 50.

Les Œuvres de Monsieur de Benfferade. Première partie. A Paris, Chez Charles de Sercy... 1697.

SONNET 51.

Poësies choisies de Messieurs Corneille, Benfferade... & plusieurs autres. A Paris, Chez Charles de Sercy... 1653.

Corneille fit encore un sonnet & un madrigal sur la querelle des *Jobelins* & des *Uranins*. Il donne plus nettement son opinion dans la première de ces pièces, que voici :

Sur la contestation entre le Sonnet

d’Vranie & de Iob.

*Demeurez en repos, Frondeurs & Mazarins,
Vous ne meritez pas de partager la France ;
Laissez-en tout l’honneur aux partis d’importance
Qui mettent sur les rangs de plus nobles mutins.*

*Nos Vranins liguez contre nos Iobelins
Portent bien au combat vne autre vehemence ;
Et s’il doit s’acheuer de mesme qu’il commence,
Ce font Guelfues nouveaux, & nouveaux Gibelins.*

*Vaine démangeaison de la guerre Ciuille
Qui partagiez n’aguere & la Cour & la Ville,
Et dont la paix éteint les cuisantes ardeurs,*

*Que vous auez de peine d demeurer oisive !
Puis qu’au mesme qu’on voit bas les Frondeurs,
Pour deux mesehants Sonnets on demande : Qui vive ?*

SONNET 52.

Le Theatre de P. Corneille. Reueu & corrigé par l’Auteur. I. Partie. À Paris, Chez Augustin Courbé... Et Guillaume de Luyne... 1660.

Thomas Corneille, dans son *Dictionnaire universel géographique & historique*, au mot *Rouen*, dit de son frère : « Une aventure galante luy fit prendre le dessein de faire une Comedie pour y employer un Sonnet qu’il avoit fait pour une Demoiselle qu’il aimoit. Cette Piece dans laquelle est traitée toute l’aventure, & qu’il intitula *Melite*, eut un succès extraordinaire. »

Le nom de cette Demoiselle est révélé par *Le Moréri des Normands*, manuscrit de J.-A. Guiot de Rouen, conservé à la bibliothèque de Caen : « Le plaisir de cette aventure détermina Corneille à faire la comédie de *Melite*, anagramme du nom de sa maîtresse... la demoiselle *Milet*, très-jolie Rouennaise. »

Ainsi déterminé, Corneille ne manqua pas d’introduire le Sonnet dans sa pièce (Acte II, Scène iv).

SONNET 53.

Ce sonnet se trouve dans l'épître adressée à la Reine Régente, en tête de la tragédie de *Polyeucte* (éd. 1643). Corneille loue Anne d'Autriche de sa prudence, de ses soins, des bons conseils qu'elle a pris, des grands courages qu'elle a choisis pour les exécuter, de sa gloire acquise, de la prise de Thionville. Puis il ajoute : « Permettez que ie me laisse emporter au ravissement que me donne cette pensée, & que ie m'écrie dans ce transport :

Que vos soins, grande REINE, enfantent de miracles... »

SONNET 54.

La Vie de Damoiselle Elisabeth Ranquet. A Paris, Chez Charles Savreux... 1655.

Ce sonnet a pour titre : *Sur la mort de Damoiselle Elisabeth Ranquet, femme de Nicolas du Chevrucul, Escuyer sieur I d'Esturville.* On le retrouve dans quelques exemplaires de l'édition originale d'*Œdipe*.

Le XI^e vers rappelle deux vers des *Entretiens solitaires* de Brébeuf, ceux qui terminent les *Désirs de conversion* :

*Que toute mon étude & toute mon envie
Soit de vous envoyer mes soupirs nuit & jour,
Et que le dernier de ma vie
Soit encore vn soupir d'amour.*

Il est bien étrange que Brébeuf ait mis ce même sonnet, avec quelques variantes, dans ses *Poësies diverses* de 1658 & 1662 & dans ses *Éloges poétiques* de 1661. Voici le texte de l'édition de 1658 :

ÉPITAPHE.

*Ne verse point de pleurs sur cette sepulture,
Tu vois de Leonor le tombeau précieux,
Où gist d'un corps tout pur la cendre toute pure,
Mais la vertu du cœur vit encore en ces lieux.*

*Auant que de payer les droits à la nature,
Son esprit s'élevant d'un vol audacieux,
Alloit au Créateur vnir la Creature,
Et marchant sur la terre elle estoit dans les Cieux.*

*Les Pauvres bien mieux qu'elle, ont fenty sa richesse,
Ne chercher que Dieu seul fut sa seule allegresse,
Et son dernier soupir fut vn soupir d'amour.*

*Paffant : qu'à son exemple vn beau feu te transporte,
Et loin de la pleurer d'auoir perdu le iour,
Cray qu'on commence à viure en mourant de la forte.*

SONNET 55.

Ce sonnet, qui n'a pas été imprimé du vivant de Corneille, fournit de nombreuses variantes. Le texte que nous avons choisi est le plus ancien ; il est écrit de la main de Gaignières, ainsi que le nom *P. Corneille* qui le termine, & appartient à la Bibliothèque nationale, Ms. f. Gaignières, 22557, 14.

Il a été remanié par Voltaire de la façon qui suit :

*Sous ce marbre repose un monarque sans vice,
Dont la seule bonté déplut aux bons François ;
Ses erreurs, ses écarts vinrent d'un mauvais choix,
Dont il fut trop longtemps innocemment complice.*

*L'ambition, l'orgueil, la haine, l'avarice,
Armes de son pouvoir nous donnèrent des loix ;
Et bien qu'il fût en foi le plus juste des Rois,
Son règne fut toujours celui de l'injustice.*

*Fier vainqueur au dehors, vil esclave en sa cour,
Son tyran & le nôtre à peine perd le jour,
Que jusques dans la tombe il le force à le suivre ;*

*Et par cet ascendant ses projets confondus,
Après trente-trois ans sur le trône perdus,
Commençant à régner, il a cessé de vivre.*

SONNET 56.

*Diversitez curieuses, pour servir de récréation à l'esprit. Huitième Partie.
Suivant la Copie de Paris. Amsterdam, André de Hoogenhuysen. 1699.*

Le sonnet, anonyme dans ce recueil, est précédé de cette note : « Sonnet sur la Passion de JESUS-CHRIST : *Et inclinato capite, &c.* » Ce fut M^{me} Dunoyer qui l'attribua au comte de Modène, qu'elle avait « connu sur ses vieux jours. » (Voir : *Lettres historiques & galantes, Par Madame de C***. Ouvrage curieux. Tome quatrième. Seconde Edition Revuë & corrigée par l'Autheur.* À Cologne, Chez Pierre Marteau. M. DCC. XV.)

Ce célèbre sonnet a été souvent réimprimé. M. Alexandre Piedagnel, qui l'avait copié sur une inscription de la porte de l'ancien cimetière de la Sainte-Trinité, à Cherbourg, le communiqua au colonel F.-N. Staaff, puis à Alfred Delvau, à M. Georges Monval, directeur du *Moliériste*, à nombre de journaux & de publications. À leur tour, Paul Lacroix & Louis de Veyrières le découvrirent dans des manuscrits du temps, mais avec une leçon différente, qu'ils ont reproduite, l'un dans ses *Poésies diverses attribuées à Molière*, l'autre dans la *Monographie du sonnet*.

Chacune de ces réimpressions fournit des variantes au texte de 1699. Nous ne citerons que celles du 12^e vers, en faisant remarquer que *se meut* est au prétérit pour *se mut*.

Tout pâlit, tout se meut dans la terre & dans l'air...
Tout gémit, tout frémit sur la terre & dans l'air...
Tout pâlit, tout s'émut, sur la terre & dans l'air...

SONNET 57.

Recueil de pièces galantes, En Prose & en Vers, de Madame la Comtesse de la Suze, D'une autre Dame, & de Monsieur Pelisson. Augmenté de plusieurs Elegies. À Amsterdam, Chez Jean Rips. 1695.

François de la Mothe le Vayer, précepteur de Louis XIV, historiographe de France, membre de l'Académie française, perdit son fils en 1664.

Molière accompagnait son sonnet de ces réflexions : « Vous voyez bien, Monsieur, que je m'écarte fort du chemin qu'on suit d'ordinaire en pareille rencontre, que le Sonnet que je vous envoie n'est rien moins qu'une consolation ; mais j'ay crû qu'il falloit en user de la sorte avec vous, & que c'est consoler un Philosophe que de luy justifier ses larmes, & de mettre sa douleur en liberté. Si je n'ay pas trouvé d'assez fortes raisons pour affranchir

vostre tendresse des severes leçons de la Philosophie, & pour vous obliger à pleurer sans contrainte, il en faut accuser le peu d'éloquence d'un homme qui ne sçauroit persuader ce qu'il sçait si bien faire. »

Molière reproduisit dans *Psyché* (Acte II, Scène I, éd. 1671) les deux quatrains du sonnet, en les modifiant ainsi :

LE ROY.

*Ah ! ma Fille, à ces pleurs laisse mes yeux ouverts,
Mon deuil est raisonnable, encor qu'il soit extrême,
Et lors que pour toujours on perd ce que je perds,
La Sageffe, croy-moy, peut pleurer elle-mesme.
En vain l'orgueil du Diadème
Veut qu'on soit insensible à ces cruels revers,
En vain de la Raison les secours sont offerts,
Pour vouloir d'un œil sec voir mourir ce qu'on aime :
L'effort en est barbare aux yeux de l'Univers,
Et c'est brutalité plus que vertu suprême.*

SONNET 58.

Choix de poésies morales & chrétiennes... Dédié à Monseigneur le Duc d'Orléans... Paris, Chez Prault père & fils. 1759 (t. I, l. iv).

Sainte-Beuve, après Du Radier, accusait Des Barreaux d'avoir trouvé dans un sonnet de Philippe Desportes qui commençait ainsi :

Helas ! si tu prends garde aux erreurs que i'ay faites...

le motif, les images & même les expressions de son fameux sonnet. La vérité est qu'ils ont l'un & l'autre imité, mais Des Barreaux beaucoup plus heureusement, ce sonnet de Francesco Maria Molza :

*Signor, se miri a le passate offese,
A dir il vero, ogni matire è poco ;
S'al merto di chi ognor piangendo invoco,
Troppo ardenti fuette hai in me distese.*

*Ei pur per noi umana carne prese,
Con laquai poi morendo estinse il foco
De' suoi disdegni, e riaperse il loco*

Che 'l nostro adorno mal già ne contese.

*Con questa fida ed onorata scorta
Dinanzi al feggio tuo nti rappresento,
Carco d'orrore, e di me steffo in ira.*

*Tu pace al cor, ch'egli è ben tempo, apporta ;
E le gravi mie colpe, ond'io pavento,
Nel fangue tinte del Figliuol tuo mira.*

SONNET 59.

Les Œuvres de Monsieur Scarron. Reueuës, corrigées & augmentées de nouveau. Imprimées à Rouen... 1663.

SONNET 60.

Fables nouvelles, & autres Poësies. De M. de la Fontaine. A Paris, Chez Denys Thierry... 1671.

Ce sonnet est adressé à Mademoiselle Colletet, femme du poète, sur le portrait de cette dame peint par Sève.

SONNET 61.

Œuvres de M. Boileau Despréaux. Nouvelle Édition, Avec des Éclaircissements Historiques donnés par lui-même, & rédigés par M. Broffette... Par M. de Saint-Marc. A Paris, Chez David... 1747.

Broffette dit en note : « L'Auteur avoit oublié ce *Sonnet* ; mais j'en trouvai par hasard une Copie, que je lui envoiai, & il me fit cette réponse le 24. de Novembre 1707. « Pour ce qui est du *Sonnet*, la vérité est, que je le fis presque à la sortie du Collège, pour une de mes Nieces, qui mourut âgée de dix-huit ans... Je ne le donnai alors à personne, & je ne sçay par quelle fatalité il vous est tombé entre les mains, après plus de cinquante ans qu'il y a que je le composai. Les Vers en sont allés bien tourner, & je ne le défavoüerois pas même encore aujourd'hui, n'étoit une certaine tendresse tirant à l'amour, qui y est marquée, qui ne convient point à un Oncle pour sa Niece, & qui y convient d'autant moins, que jamais amitié ne fut plus pure ni plus innocente que la nôtre. Mais quoy ? je croyois alors que la Poësie ne

pouvoit parler que d'amour. C'est pour réparer cette faute, & pour montrer qu'on peut parler en vers, même de l'amitié enfantine, que j'ay composé, il y a quinze ou seize ans, le seul *Sonnet* qui est dans mes Ouvrages & qui commence par *Nourri dès le Berceau...* »

SONNET 62.

Poésies de Madame & de Mademoiselle Deshoullères... À Paris, Chez Vilette... 1732.

Buffy, peu ami de Racine, écrivait au P. Brulart, le 30 janvier 1677 : « Racine & Pradon ont fait chacun une comédie intitulée *Phèdre & Hippolyte*, & chacun a sa cabale. M. de Nevers, qui est pour Pradon, fit l'autre jour ce sonnet contre la comédie de Racine :

« *Dans un fauteuil doré, Phèdre tremblante & blême...*

« Racine piqué du ridicule dont ce sonnet traitoit sa comédie fit, dit-on, avec son ami Despreaux ce sonnet en réponse :

« *Dans un palais doré, Damon, jaloux & blême...* »

Ce premier sonnet que Buffy attribue au duc de Nevers fut composé, dans un souper, chez Madame Deshoullères, le soir même où la *Phèdre* de Racine avait été jouée pour la première fois. « Dès le lendemain matin, dit Nicéron, l'abbé Tallemant l'aîné apporta une copie à Madame Deshoullères, qui la reçut sans rien témoigner de la part qu'elle avait au sonnet ; & elle fut ensuite la première à le montrer, comme le tenant de l'abbé Tallemant. »

SONNET 63.

*Le Porte-feuille de Monsieur L. D. F**** (L. de Lafaille). À Carpentras, chez Dominique Labarre, Imprimeur & Marchand Libraire, M. DC. XCIV.*

Anonyme dans cet ouvrage, ce sonnet porte le nom de son auteur dans *Le Nouveau Porte-feuille historique & littéraire. Ouvrage posthume de M^r*

Brufen de la Martinière... À Amsterdam & à Leipzig, Chez J. Schreuder & P. Mortier le Jeune, MDCCLV. À la suite on lit : « ... Ce Sonnet est de Racine qui aimait à faire courir des Épigrammes Anonymes sur les pièces de Théâtre qu'il n'approuvait pas. »

C'est la réponse au sonnet de Madame Deshoulières sur *Phèdre*. *L'Auteur de qualité* dont il est question est le duc de Nevers, auquel, pendant quelque temps, on avait attribué ce *Genféric*.

SONNET 64.

Œuvres diverses de M. Rousseau. Nouvelle édition. À Bruxelles ; aux dépens de la Compagnie, M. DCC. XLI.

Joseph-François Duché de Vancy, né en 1668, mort en 1704, membre de l'Académie des Inscriptions. Il composa des poèmes d'opéras & des tragédies sacrées pour l'Institut de Saint-Cyr.

SONNET 65.

Œuvres de Voltaire... Edition Beuchot. À Paris, Chez Lefèvre & Firmin Didot frères, 1833 (t. XIV).

Ce sonnet est de l'année 1736. Voltaire écrivait à ce sujet à M. Thieriot :

« À Cirey, le 18 mars.

« ... Vous trouverez sur une dernière feuille une chose que je n'avais faite de ma vie, un sonnet. Présentez-le au marquis, ou non marquis, Algarotti, & admirez avec moi son ouvrage sur la lumière. Ce sonnet est une galanterie italienne. Qu'il passe par vos mains, la galanterie fera complète. » (T. LII.)

SONNET 66.

Poésies de Antoni Deschamps. Nouvelle édition revue & considérablement augmentée par l'auteur. Paris. H.-L. Delloye. 1841.

Ce sonnet est traduit d'un des nombreux sonnets composés par Pétrarque sur la mort de Laure. Voici les vers italiens, d'après l'édition de Venise, 1550, chez *Gabriel Giolito de Ferrari e fratelli* (partie II, f. 102) :

*La uita fugge, e non s'arresta un' hora,
E la morte uen dietro a gran giornate ;
E le cose presenti, e le passate
Mi danno guerra, e le future anchora ;*

*E'l rimembrar, e l'aspiettar m'accora
Hor quinci, hor quindi fî, che'n ueritate
Senon ch'i ho di me stesso pietate,
I farei gia di questi pensier fora,*

*Tornami auanti, s'alcun dolce mai
Hebbe'l cor tristo ; e poi da l'altra parte
Veggio al mio nauigar turbati i uenti ;*

*Veggio fortuna in porto ; e stanco homai
Il mio nocchier ; e rotte arbore, e farte ;
E i lumi bei, che mirar foglio, spenti.*

SONNET 67.

La Renaissance Littéraire & Artistique. N° du 27 juillet 1872.

Ce sonnet est dédié à Madame Judith Mendès. Le second des sonnets composés par Victor Hugo se trouve dans *Les Quatre Vents de l'Esprit ; Le Livre satirique*. Le voici :

Jolies Femmes (Sonnet pour album)

*On leur fait des sonnetss, passables quelquefois ;
On baise cette main qu'elles daignent vous tendre ;
On les suit à l'église, on les admire au Bois ;
On redevient Damis, on redevient Clitandre ;*

*Le bal est leur triomphe, & l'on brigue leur choix ;
On danse, on rit, on cause ; & vous pouvez entendre,
Tout en valsant, parmi les luths & les hautbois,
Ces belles gazouiller de leur voix la plus tendre :*

*« La force est tout ; la guerre est faible ; l'échafaud
Est bon ; il ne faut pas trop de lumière ; il faut
Bâtir plus de prisons & bâtir moins d'écoles ;*

« Si Paris bouge, il faut des canons plein les forts. »
Et ces colombes-là vous disent des paroles
À faire remuer d'horreur les os des morts.

(Juillet 1876.)

SONNETS 68, 69 & 70.

Œuvres de C.-A. Sainte-Beuve. Poésies complètes (Vie, Poésies & Pensées de Joseph Delorme. Les Consolations. Pensées d'août. Notes & Sonnets. Un dernier Rêve). Paris. Alphonse Lemerre. 1879.

Ces trois sonnets font partie de *Vie, Poésies & Pensées de Joseph Delorme*.

Nous donnons le sonnet imité par Sainte-Beuve, d'après *The Sonnets of William Wordsworth*. London : Moxon. 1838 :

*Scorn not the Sonnet ; Critic ! you have frowned,
Mindless of its just honours ; with this key
Shakspeare unlocked his heart ; the melody
Of this small lute gave ease to Petrarch's wound ;*

*A thousand times this pipe did Tasso sound ;
With it Camöens soothed an exile's grief ;
The Sonnet glittered a gay myrtle leaf
Amid the cypress with which Dante crowned*

*His visionary brow ; a glow-worm lamp,
It cheered mild Spenser, called from Faery-land
To struggle through dark ways ; and, when a damp*

*Fell round the path of Milton, in his hand
The Thing became a trumpet ; whence he blew
Soul-animating strains-alas, too few !*

SONNETS 71, 72 & 73.

Iambes & Poèmes. Par Auguste Barbier. Paris. Dentu, 1865.

Ces trois sonnets se trouvent dans la partie du livre intitulée : *Il pianto*.

SONNET 74.

Œuvres de Auguste Brizeux. Paris. Alphonse Lemerre. 1874-1875.

Ce sonnet fait partie des *Histoires poétiques, Formes & Pensées*.

SONNET 75.

Les Filles du feu. Nouvelles. Par Gérard de Nerval. Paris. D. Giraud. 1854.

Ce sonnet, qui a pour épigraphe : *Eh quoi ! tout est sensible !* (PYTHAGORE), se trouve dans *Les Chimères*.

SONNETS 76, 77 & 78.

Œuvres complètes de Alfred de Musset. Poésies (t. II). Paris. Alphonse Lemerre. 1876.

Musset suppose que le fils du Titien, Titianello, fit le premier de ces trois sonnets pour sa maîtresse.

SONNET 79.

Mes Heures perdues. Poésies. Par Félix Arvers. Fournier jeune. 1833.

Ce sonnet, tiré, pour la première fois par M. Albéric Second, d'un recueil condamné à l'oubli, est devenu célèbre.

SONNETS 80, 81 & 82.

Œuvres de Théophile Gautier. Poésies (Premières poésies. Albertus. Poésies diverses). Paris, Alphonse Lemerre. 1890.

Ces trois sonnets se trouvent dans *Poésies diverses*,

SONNET 83.

Œuvres de Théophile Gautier, Poésies (La Comédie de la Mort. Poésies diverses. España. Poésies nouvelles). Paris. Alphonse Lemerre. 1890.

Ce sonnet est dans *Poésies nouvelles*.

SONNET 84.

Œuvres poétiques de Victor de Laprade. Paris. Alphonse Lemerre. 1878-1881.

Ce sonnet se trouve dans *Varia*.

SONNET 85.

Çà & là. Par Louis Veuillot... Paris. Gaume... 1860.

Ce sonnet se trouve dans *La Campagne, la Musique & la Mer* (livre xv, t. II).

SONNETS 86, 87, 88 & 89.

Œuvres poétiques de Joséphine Soulayr. Première partie. Sonnets (1847-1871). Paris. Alphonse Lemerre. 1872.

SONNET 90.

Œuvres de Louis Bouilhet (Festons & Astragales. Melænis. Dernières chansons). Paris. Alphonse Lemerre. 1891.

Ce sonnet est dans *Dernières chansons*.

SONNETS 91, 92 & 93.

Leconte de Lisle. Poèmes Barbares. Édition définitive, revue & considérablement augmentée. Paris. Alphonse Lemerre. 1872.

SONNET 94.

Leconte de Lisle. Poèmes tragiques, Paris. Alphonse Lemerre. 1884.

SONNETS 95, 96 & 97.

Œuvres complètes de Charles Baudelaire. Les Fleurs du Mal. Paris. Alphonse Lemerre. 1888,

Le premier de ces sonnets se trouve dans *Nouvelles Fleurs du Mal* ; le second, dans *Spleen & Idéal* ; le troisième, dans *La Mort*.

SONNET 98.

Œuvres de Théodore de Banville (Le Sang de la Coupe. Trente-fix Ballades joyeuses. Le Baiser). Paris. Alphonse Lemerre. 1890.

Ce sonnet se trouve dans *Le Sang de la Coupe*.

SONNET 99.

Œuvres de Théodore de Banville (Les Stalactites, Odelettes. Améthystes. Le Forgeron). Paris. Alphonse Lemerre. 1889,

Ce sonnet, qui fait partie des *Stalactites*, a pour épigraphe :

... velut inter ignes
Luna minores.

(HORACE.)

M. Théodore de Banville a composé, comme on voit, un sonnet en vers de quatre syllabes. Des poètes moins experts assurément que Théodore de Banville ont réussi à produire des sonnets monosyllabiques. Mais il ne s'agissait pas pour eux de faire une belle chose : il s'agissait de combiner prosodiquement quatorze monosyllabes de façon à conserver un sens à peu près intelligible. Le plus heureux de tous fut le comte Paul de Rostoguier, l'auteur du sonnet que voici :

ÉPITAPHE D'UNE JEUNE FILLE.

*Fort
Belle,
Elle
Dort !*

*Sort
Frêle !*

*Quelle
Mort !*

*Rofe
Clofe,
La*

*Briſe
L'a
Priſe.*

SONNETS 100 & 101.

Œuvres de Théodore de Banville (Les Exilés. Les Princeſſes). Paris. Alphonſe Lemerre. 1890.

Ces deux ſonnets ſont dans *Les Princeſſes*. Celui de *Paſiphaé* eſt accompagné de cette épigraphe :

*Hic crudelis timor tauri, ſuppoſtaque furto
Paſiphaë...*

(VIRGILE. *Énéide*, livre VI.)

& celui de *La Reine de Saba*, de celle-ci : « Sa robe en brocart d'or, diviſée régulièrement par des falbalas de perles, de jais & de ſaphirs, lui ſerre la taille dans un corſage étroit, rehauffé d'applications de couleur, qui repréſentent les douze lignes du Zodiaque. Elle a des patins très hauts, dont l'un eſt noir & ſemé d'étoiles d'argent, avec un croiſſant de lune ; — & l'autre, qui eſt blanc, eſt couvert de gouttelettes d'or avec un ſoleil au milieu. » (G. FLAUBERT, *La Tentation de ſaint Antoine*.)

SONNET 102.

Louis Ménard. Réveries d'un païen myſtique. Paris. Alphonſe Lemerre. 1886.

SONNET 103.

Poéfies de André Lemoyne. 1871-1883 (I. Légendes des Bois & Chanſons marines. II. Payſages de Mer & Fleurs des Prés. III. Soirs d'Hiver & de

Printemps). Paris. Alphonse Lemerre, 1883.

Ce sonnet, qui se trouve dans *Soirs d'Hiver & de Printemps*, est dédié *À Duplais Destouches*.

SONNET 104.

Pages intimes. Poésies, Par Eugène Manuel. Paris. Michel Lévy frères. 1866.

SONNET 105.

Claudius Popelin. Poésies complètes (Strophes & Couplets. Hommes & Fourmis. Histoire d'avant-hier. Un livre de Sonnets). Paris. G. Charpentier & C^{ie}. 1889.

Ce sonnet fait partie de *Un livre de sonnets*. Il offre cette particularité qu'il est, ainsi que le dit l'auteur, *bicésuré*.

SONNET 106.

Œuvres poétiques de Jules Breton. 1867-1886 (Les Champs & la Mer. Jeanne). Paris. Alphonse Lemerre, 1887.

Ce sonnet est dans *Les Champs & la Mer*.

SONNET 107.

Poésies de André Theuriet. 1860-1874 (Le Chemin des bois. Le Bleu & le Noir). Paris. Alphonse Lemerre. 1879.

Ce sonnet se trouve dans *Le Chemin des bois*.

SONNET 108.

Armand Renaud. Recueil intime. Vers anciens & nouveaux. Paris. Alphonse Lemerre. 1881.

SONNET 109.

Anthologie des Poètes français du XIX^e siècle. 1818 à 1841 (t. II), Paris. Alphonse Lemerre. 1887.

SONNET 110.

Œuvres de Georges Lafenestre. Poésies, 1864-1874 (Les Espérances Pasquetta. Idylles & Chançons). Paris. Alphonse Lemerre. 1889.

SONNET 111.

Sonnets & Eaux-fortes. Paris. Alphonse Lemerre. 1869.

SONNET 112.

Les Souvenirs. Par Albert Mérat. Paris. Alphonse Lemerre. 1872.

SONNET 113.

Le Parnasse contemporain. Recueil de vers nouveaux. Paris. Alphonse Lemerre. 1866.

Ce sonnet présente cette particularité prosodique que toutes les rimes sont féminines.

SONNETS 114 & 115.

Poésies de Armand Silvestre. 1866-1872 (Rimes neuves & vieilles. Les Renaissances. La Gloire du Souvenir). Paris. Alphonse Lemerre. 1880.

Ces sonnets sont tirés des *Rimes neuves & vieilles ; Sonnets païens*.

SONNETS 116, 117, 118 & 119.

Poésies de Sully Prudhomme. 1866-1872 (Les Épreuves. Les Écuries d'Augias. Croquis italiens. Les Solitudes. Impressions de la Guerre). Paris. Alphonse Lemerre. 1872.

Ces quatre sonnets sont partie des *Épreuves*.

SONNET 120.

Poésies de Sully Prudhomme. 1872-1878 (Les Vaines tendresses. La France. La Révolte des fleurs. Poésies diverses. Les Destins. Le Zénith). Paris. Alphonse Lemerre. 1879.

Ce sonnet se trouve dans *Les Vaines tendresses*.

SONNET 121.

Léon Dierx. Poésies (1864-1872). Paris. Alphonse Lemerre. 1872.

SONNET 122.

La Muse à Bibi. Par André Gill (Ouverture. Intermèdes. Finale panaché). Paris. C. Marpon & E. Flammarion.

Ce sonnet fait partie de *Finale panaché*.

SONNET 123.

H. Cazalis. L'Illusion. Paris. Alphonse Lemerre. 1875.

SONNETS 124 & 125.

Poésies de François Coppée. 1869-1874 (Les Humbles. Écrit pendant le siège. Plus de sang. Promenades & Intérieurs. Le Cahier rouge). Paris. Alphonse Lemerre. 1875.

Le premier sonnet est tiré des *Humbles* ; le second, du *Cahier rouge*, & est dédié À *Henry Cazalis*.

SONNET 126.

Œuvres de François Coppée. Poésies. 1878-1886 (Contes en vers & Poésies diverses). Paris. Alphonse Lemerre. 1887.

SONNET 127.

François Coppée. Arrière-Saison. Poésies. Paris, Alphonse Lemerre, 1887.

SONNET 128.

François Coppée. Les Paroles sincères. Paris, Alphonse Lemerre. 1891.

SONNETS 129, 132, 133, 134 & 135.

Anthologie des Poètes français du XIX^e siècle. 1842 à 1851 (t. III). Paris. Alphonse Lemerre. 1888.

Le Samouraï a cette épigraphe : *C'était un homme à deux sabres.*

SONNET 130.

Le Temps, dans un des *Billets du matin* de M. Jules Lemaître.

SONNET 131.

Revue des Deux-Mondes, 15 mai 1890.

Avec cette épigraphe : *Ecquis vivit fortunatior ?* (TÉRENCE).

SONNET 136.

Ernest d'Hervilly. Les Baisers. Paris. Alphonse Lemerre. 1872.

SONNET 137.

Louisa Siefert. Rayons perdus. Nouvelle édition. Paris. Alphonse Lemerre. 1878.

SONNETS 138 & 139.

Anthologie des Poètes français du XIX^e siècle. 1842 à 1851 (t. III). Paris. Alphonse Lemerre. 1888.

SONNET 140.

Poèmes Saturniens. Par Paul Verlaine. Paris. Alphonse Lemerre. 1866.

Ce sonnet se trouve dans *Melancholia*.

SONNETS 141 & 142.

Les Poèmes dorés. Par Anatole France. Paris. Alphonse Lemerre. 1873.

Le sonnet 141 est dédié À Étienne Charavay.

SONNET 143.

Jean Richepin. Les Blasphèmes. Paris, Maurice Dreyfous. 1884.

SONNET 144.

Jean Richepin. La Mer. Paris. Maurice Dreyfous. 1886.

SONNET 145.

Œuvres de Paul Bourget. Poésies. 1872-1876 (Au bord de la Mer. La Vie inquiète. Petits Poèmes). Paris. Alphonse Lemerre. 1885.

Ce sonnet, qui fait partie de *La Vie inquiète*, est dédié À Anatole France.

SONNETS 146, 147, 148 & 149.

Œuvres de Paul Bourget. Poésies. 1876-1882 (Edel. Les Aveux). Paris. Alphonse Lemerre. 1886.

Les trois sonnets sont tirés des *Aveux*.

SONNETS 150 & 151.

Maurice Bouchor. L'Aurore. Paris. G. Charpentier & C^{ie}. 1884.

Ces deux sonnets sont partie de *L'Idéal*.

SONNET 152.

Le journal *Le Figaro*, 15 mars 1891.

Th. de Banville venait de mourir le 13 mars.

SONNET 153.

Jules Lemaître. Les Médaillons (Puellæ. Puella. Rifus rerum. Lares). 1876-1879. Paris. Alphonse Lemerre, 1880.

SONNET 154.

Auguste Dorchain, La Jeunesse pensive. Poésies couronnées par l'Académie française. Deuxième édition... Paris. Alphonse Lemerre. 1883.

Ce sonnet, qui fait partie de *L'Âme vierge*, est dédié À G.-A. Hubbard'.

SONNETS 155 & 156.

Anthologie des Poètes français du XIX^e siècle. 1852 à 1866 (t. IV). Paris. Alphonse Lemerre. 1888.

SONNETS 157 & 158.

Edmond Haraucourt. L'Âme nue. Paris. G. Charpentier & C^{ie}. 1885.

Le premier de ces sonnets est dédié À Mademoiselle Any M. ; le second, À Luigi Loir.

SONNET 159.

Daniel Lefueur. Un Mystérieux Amour. Paris. Alphonse Lemerre. 1886.

C'est sous ce nom de Daniel Lefueur que M^{lle} Jeanne Loiseau a publié ses romans.

SONNET 160.

Jacques Madeleine. L'Idylle éternelle, avec une préface par Catulle Mendès. Paris. Paul Ollendorf. 1884.

Ce sonnet est dédié *À François Coppée.*

APPENDICE

APPENDICE

LES RÈGLES DU SONNET

I

« Le sonnet fuit l'épigramme de bien pres, & de matière, & de mesure : Et quant tout est dict, Sonnet n'est autre chose que le parfait épigramme de l'Italien, comme le dizain du François. Mais pour ce qu'il est emprunté par nous de l'Italien, & qu'il a la forme autre que nos épigrammes, m'a semblé meilleur le traiter à part. Or pour en entendre l'énergie, sache que la matière de l'épigramme & la matière du Sonnet sont toutes vnes, fors que la matière

facecieuse est repugnante à la grauité du sonnet, qui reçoit plus proprement affections & passions greues, mesmes chez le prince des Poëtes Italiens, duquel l'archetype des Sonnetz a esté tiré. La structure en est vn peu facheuse : mais telle que de quatorze vers perpetuelz au Sonnet, les huit premiers sont diuisez en deux quatrains vniformes, c'est à dire, en tout se ressemblans de ryme, & les vers de chaque quatrain sont tellement assis que le premier symbolisant avec le dernier, les deux du milieu demeurent ioins de ryme platte. Les six derniers sont subietz à diuerse assiette : mais plus ffouuent les deux premiers d'iceux fraternizent en ryme platte. Les 4. & 5. fraternizent aussi en ryme platte, mais differente de celle des deux premiers, & le tiers & le sixiesme symbolizent aussi en toute diuerse ryme des quatre autres : comme tu peulx veoir en ce Sonnet de Marot.

*Au ciel n'y a ne Planette ne Signe,
Qui fi à point sceut gouverner l'année,
Comme est Lion la cité gouvernée
Par toy, Triuulfe, homme cler & insigne.*

*Cela difons pour ta vertu condigne :
Et pour la ioye entre nous demenée,
Dont tu nous as la liberté donnée :
La liberté, des threfors le plus digne.*

*Heureux vieillard, ces gros tabours fonans.
Le may planté, & les fiffres fonans
En vont loüant toy, & la noble race :*

*Or pense donc que sont noz voluntes,
Veu qu'il n'est rien iusqu'aux arbres plantez
Qui ne t'en loüe, & ne t'en rende grace.*

Autrement ces six derniers vers se varient en toutes les fortes que permettent analogie & raison, comme tu verras en lisant les Sonnetz faictz par les sçauans poëtes plus clairement que regle ne moy ne te pourrions montrer.

« Tant y a que le Sonnet aujourd'huy est fort vsité, & bien receu pour sa nouueautc & sa grâce : & n'admet suyuant son poix autres vers que de dix syllabes. »

(Art poétique françois, pour l'instruction des ieunes studieux, & encor peu avancez en la Poësie Françoysfe... A Paris» Par la veufue François Regnault, à l'Enseigne de l'Éléphant. 1555. — Second liure, chap. II, Du Sonnet.)

Cet Art poétique est de Thomas Sibilet.

II

Loin ces Rimeurs craintifs, dont l'esprit phlegmatique
Garde dans ses fureurs un ordre didactique :
Qui chantant d'un Heros les progrès éclatans,
Maigres Hiftoriens, suivront l'ordre des temps.
Ils n'osent un moment perdre un sujet de veüe.
Pour prendre Dôle, il faut que l'Ille soit renduë ;
Et que leur vers exact, ainfi que Mezeray,
Ait fait déjà tomber les remparts de Courtray.
Apollon de son feu leur fut toujours avare.

On dit à ce propos, qu'un jour ce Dieu bizarre
Foulant pousser à bout tous les Rimeurs François,
Inventa du Sonnet les rigoureuses loix ;
Voulut, qu'en deux Quatrains de mesure pareille
La Rime avec deux sons frappast huit fois l'oreille,

*Et qu'ensuite, six vers artistement rangez
Fussent en deux Tercets par le sens partagez.
Sur tout de ce Poëme il bannit la licence :
Luy-mesme en mesura le nombre & la cadence :
Deffendit qu'un vers foible y pust jamais entrer,
Ni qu'un mot déjà mis osast s'y remonter.
Du reste il l'enrichit d'une beauté suprême.
Un Sonnet sans défauts vaut seul un long Poëme.
Mais envain mille Auteurs y pensent arriver,
Et cet heureux Phénix est encore à trouver.
A peine dans Gombaut, Maynard, & Malleville
En peut-on admirer deux ou trois entre mille.
Le reste aussi peu lû que ceux de Pelletier,
N'a fait de chez Sercy qu'un faut chez l'Epicier.
Pour enfermer son sens dans la borne prescrite,
La mesure est toujours trop longue ou trop petite.*

(L'Art poétique en vers. — Voy. les Œuvres diverses du S^r Boileau Despréaux... A Paris, Chez Denys Thierry... M. DCCI. — T. I. Chant

second.)

III

« Tout sujet ne comporte pas de longs développements. Il en est qui, au contraire, sont restreints par leur nature, & ne demandent qu'un petit nombre de vers.

« À ces sujets-là, le sonnet — sorte de petit tableau au cadre rétréci — convient parfaitement. Une poésie en deux ou trois stances semble quelque chose d'inachevé, d'ébauché ; le poète s'est arrêté tout à coup ; mais ne serait-ce pas que l'inspiration lui a manqué & que le souffle lui a fait défaut ? Avec le sonnet, un doute pareil ne peut pas exister. La pensée, formulée en vers, se trouve arrêtée dans un rythme précis, qui a sa fin voulue, & qu'on ne peut dépasser.

« Le sonnet est donc surtout destiné à contenir une pensée, pensée profonde ou gracieuse, qui se prépare dans les deux premiers quatrains, soit à l'aide d'une exposition où l'action prend quelque part, soit à l'aide d'une métaphore, & qui se révèle dans le tercet final. »

(Profodie de l'école moderne. Par Wilhem Ténint... 1844.)

IV

« Le Sonnet peut commencer par un vers féminin ou par un vers masculin.

« Le Sonnet peut être écrit en vers de toutes les mesures.

« Le Sonnet peut être régulier ou irrégulier. Les formes du Sonnet irrégulier sont innombrables & comportent toutes les combinaisons possibles. Mais en réalité, il n'y a qu'une seule forme de Sonnet régulier...

« Le Sonnet est toujours composé de deux quatrains & de deux tercets.

« Dans le Sonnet régulier, — riment ensemble :

« 1^o Le premier, le quatrième vers du premier quatrain ; le premier & le quatrième vers du second quatrain ;

« 2^o Le second, le troisième vers du premier quatrain ; le second & le troisième vers du deuxième quatrain ;

« 3^o Le premier & le second vers du premier tercet ;

« 4^o Le troisième vers du premier tercet & le second vers du deuxième tercet ;

« 5^o Le premier & le troisième vers du deuxième tercet.

« Si l'on introduit dans cet arrangement une modification quelconque,

« Si l'on écrit les deux quatrains sur des rimes différentes,

« Si l'on commence par les deux tercets, pour finir par les deux quatrains,

« Si l'on croise les rimes des quatrains,

« Si l'on fait rimer le troisième vers du premier tercet avec le troisième vers du deuxième tercet...,

« Si enfin on s'écarte, pour si peu que ce soit, du type classique...,

« Le Sonnet est irrégulier.

« Il faut toujours préférer le Sonnet régulier au Sonnet irrégulier, à moins qu'on ne veuille produire un effet spécial ; mais encore dans ce cas, la Règle est une chaîne salutaire qu'il faut bénir !...

« Toutefois le Sonnet irrégulier a produit des chefs-d'œuvre, & on peut le voir en lisant le plus romantique & le plus moderne de tous les livres de ce temps, — le merveilleux livre intitulé *Les Fleurs du Mal*. »

(*Œuvres de Théodore de Banville : Petit traité de Poésie française*. Alphonse Lemerre, éditeur. 1891).

APPENDICE

LES RÈGLES DU SONNET

I

« Le sonnet fuit l'épigramme de bien pres, & de matière, & de mesure : Et quant tout est dict, Sonnet n'est autre chose que le parfait épigramme de l'Italien, comme le dizain du François. Mais pour ce qu'il est emprunté par nous de l'Italien, & qu'il ha la forme autre que nos épigrammes, m'a semblé meilleur le traiter à part. Or pour en entendre l'énergie, sache que la matière de l'épigramme & la matière du Sonnet sont toutes vnes, fors que la matière facécieuse est repugnante à la gravité du sonnet, qui reçoit plus proprement affections & passions graves, mêmes chez le prince des Poètes Italiens, duquel l'archetype des Sonnets a été tiré. La structure en est un peu facheuse : mais telle que de quatorze vers perpétuels au Sonnet, les huit premiers sont divisés en deux quatrains uniformes, c'est à dire, en tout se ressemblans de ryme, & les vers de chaque quatrain sont tellement assés que le premier symbolisant avec le dernier, les deux du milieu demeurent joins de ryme plate. Les six derniers sont subietz à diverse assiette : mais plus fouuent les deux premiers d'iceux fraternisent en ryme plate. Les 4. & 5. fraternisent aussi en ryme plate, mais différente de celle des deux premiers,

& le tiers & le siziesme symbolisent aussi en toute diuerse ryme des quatre autres : comme tu peulx veoir en ce Sonnet de Marot.

*Au ciel n'y a ne Planette ne Signe,
Qui fi à point sceut gouuerner l'année,
Comme est Lion la cité gouuernée
Par toy, Triuulfe, homme cler & insigne.*

*Cela difons pour ta vertu condigne :
Et pour la ioye entre nous demenée,
Dont tu nous as la liberté donnée :
La liberté, des threfors le plus digne.*

*Heureux vieillard, ces gros tabours fonans.
Le may planté, & les fiffres fonans
En vont loüant toy, & la noble race :*

*Or pense donc que font noz voluntes,
Veu qu'il n'est rien iusqu'aux arbres plantez
Qui ne t'en loüe, & ne t'en rende grace.*

Autrement ces six derniers vers se varient en toutes les fortes que permettent analogie & raison, comme tu verras en lisant les Sonnetz faictz par les sçauans poètes plus clairement que regle ne moy ne te pourrions montrer.

« Tant y a que le Sonnet aujourd'huy est fort vsité, & bien receu pour sa nouueautc & sa grâce : & n'admet suyuant son poix autres vers que de dix syllabes. »

(Art poétique françois, pour l'instruction des ieunes studieux, & encor peu avancez en la Poësie Françoysse... A Paris» Par la veufue François Regnault, à l'Enseigne de l'Éléphant. 1555. — Second liure, chap. II, Du Sonnet.)

Cet Art poétique est de Thomas Sibilet.

Loin ces Rimeurs craintifs, dont l'esprit phlegmatique
Garde dans ses fureurs un ordre didactique :
Qui chantant d'un Heros les progrès éclatans,
Maigres Hiftoriens, suivront l'ordre des temps.
Ils n'osent un moment perdre un sujet de veüe.
Pour prendre Dôle, il faut que l'Ille soit renduë ;
Et que leur vers exact, ainfi que Mezeray,
Ait fait déjà tomber les remparts de Courtray.
Apollon de son feu leur fut toujours avare.

On dit à ce propos, qu'un jour ce Dieu bizarre
Foulant pousser à bout tous les Rimeurs François,
Inventa du Sonnet les rigoureuses loix ;
Voulut, qu'en deux Quatrains de mesure pareille
La Rime avec deux sons frappast huit fois l'oreille,

*Et qu'en suite, fix vers artistement rangez
Fussent en deux Tercets par le sens partagez.
Sur tout de ce Poëme il bannit la licence :
Luy-mesme en mesura le nombre & la cadence :
Deffendit qu'un vers foible y pust jamais entrer,
Ni qu'un mot déjà mis osast s'y remonter.
Du reste il l'enrichit d'une beauté suprême.
Un Sonnet sans défauts vaut seul un long Poëme.
Mais envain mille Auteurs y pensent arriver,
Et cet heureux Phénix est encore à trouver.
A peine dans Gombaut, Maynard, & Malleville
En peut-on admirer deux ou trois entre mille.
Le reste aussi peu lû que ceux de Pelletier,
N'a fait de chez Sercy qu'un faut chez l'Epicier.
Pour enfermer son sens dans la borne prescrite,
La mesure est toujours trop longue ou trop petite.*

(*L'Art poétique en vers. — Voy. les Œuvres diverses du S^r Boileau Despréaux... A Paris, Chez Denys Thierry... M. DCCI. — T. I. Chant second.*)

III

« Tout sujet ne comporte pas de longs développements. Il en est qui, au contraire, sont restreints par leur nature, & ne demandent qu'un petit nombre de vers.

« À ces sujets-là, le sonnet — sorte de petit tableau au cadre rétréci — convient parfaitement. Une poésie en deux ou trois stances semble quelque chose d'inachevé, d'ébauché ; le poète s'est arrêté tout à coup ; mais ne serait-ce pas que l'inspiration lui a manqué & que le souffle lui a fait défaut ? Avec le sonnet, un doute pareil ne peut pas exister. La pensée, formulée en vers, se trouve arrêtée dans un rythme précis, qui a la fin voulue, & qu'on ne peut dépasser.

« Le sonnet est donc surtout destiné à contenir une pensée, pensée profonde ou gracieuse, qui se prépare dans les deux premiers quatrains, soit à l'aide d'une exposition où l'action prend quelque part, soit à l'aide d'une métaphore, & qui se révèle dans le tercet final. »

(Profodie de l'école moderne. Par Wilhem Ténint... 1844.)

IV

« Le Sonnet peut commencer par un vers féminin ou par un vers masculin.

« Le Sonnet peut être écrit en vers de toutes les mesures.

« Le Sonnet peut être régulier ou irrégulier. Les formes du Sonnet irrégulier sont innombrables & comportent toutes les combinaisons possibles. Mais en réalité, il n'y a qu'une seule forme de Sonnet régulier...

« Le Sonnet est toujours composé de deux quatrains & de deux tercets.

« Dans le Sonnet régulier, — riment ensemble :

« 1^o Le premier, le quatrième vers du premier quatrain ; le premier & le quatrième vers du second quatrain ;

« 2^o Le second, le troisième vers du premier quatrain ; le second & le troisième vers du deuxième quatrain ;

« 3^o Le premier & le second vers du premier tercet ;

« 4^o Le troisième vers du premier tercet & le second vers du deuxième tercet ;

« 5° Le premier & le troisième vers du deuxième tercet.

« Si l'on introduit dans cet arrangement une modification quelconque,

« Si l'on écrit les deux quatrains sur des rimes différentes,

« Si l'on commence par les deux tercets, pour finir par les deux quatrains,

« Si l'on croise les rimes des quatrains,

« Si l'on fait rimer le troisième vers du premier tercet avec le troisième vers du deuxième tercet...,

« Si enfin on s'écarte, pour si peu que ce soit, du type classique...,

« Le Sonnet est irrégulier.

« Il faut toujours préférer le Sonnet régulier au Sonnet irrégulier, à moins qu'on ne veuille produire un effet spécial ; mais encore dans ce cas, la Règle est une chaîne salutaire qu'il faut bénir !...

« Toutefois le Sonnet irrégulier a produit des chefs-d'œuvre, & on peut le voir en lisant le plus romantique & le plus moderne de tous les livres de ce temps, — le merveilleux livre intitulé *Les Fleurs du Mal*. »

(*Œuvres de Théodore de Banville : Petit traité de Poésie française*. Alphonse Lemerre, éditeur. 1891).

INDEX DES AUTEURS

ARÈNE (Paul), 138, 139.
ARVERS (Félix), 79.
AUBIGNÉ (Théodore-Agrippa d'), 35.
BAÏF (Jean-Antoine de), 18.
BANVILLE (Théodore de), 98, 99, 100, 101.
BARBIER (Auguste), 71, 72, 73.
BAUDELAIRE (Charles), 95, 96, 97.
BELLEAU (Remy), 19.
BENSERADE, 50.
BERTAUT, 43.
BOILEAU-DESPRÉAUX (Nicolas), 61.
BOUCHOR (Maurice), 150, 151, 152.
BOUILHET (Louis), 90.
BOURGET (Paul), 145, 146, 147, 148, 149.
BRETON (Jules), 106.
BRIZEUX (Auguste), 74.
CAZALIS (Henri), 123.
CLADEL (Léon), 109.
COLLETET (Guillaume), 44, 45.
COPPÉE (François), 124, 125, 126, 127, 128.
CORNEILLE (Pierre), 51, 52, 53, 54, 55.
DES BARREAUX, 58.
DESCHAMPS (Antoni), 66.
DES ESSARTS (Emmanuel), 111.
DESHOULIÈRES (Antoinette de la Garde, dame), 62.
DESPORTES (Philippe), 27, 28, 29, 30.

DES ROCHES (Catherine), 24.
DIERX (Léon), 121.
DORCHAIN (Auguste), 154, 155, 156.
DU BARTAS, 32.
DU BELLAY (Joachim), 13, 14, 15, 16, 17.
FRANCE (Anatole), 141, 142.
GAUTIER (Théophile), 80, 81, 82, 83.
GILL (André), 122.
GOMBAULD (Ogier de), 37.
HARAUCOURT (Edmond), 157, 158.
HEREDIA (Jofé-Maria de), 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135.
HERVILLY (Ernest d'), 136.
HUGO (Victor), 67.
LABÉ (Louise), 20, 21, 22, 23.
LA BOÉTIE (Étienne de), 25.
LAFENESTRE (Georges), 110.
LA FONTAINE (Jean de), 60.
LAPRADE (Victor de), 84.
LECONTE DE LISLE, 91, 92, 93, 94.
LEMAÎTRE (Jules), 153.
LEMOYNE (André), 103.
LOISEAU (Jeanne), 159.
MADELEINE (Jacques), 160.
MAGNY (Olivier de), 26.
MALHERBE (François de), 34, 35,
MALLEVILLE (Claude de), 47.
MANUEL (Eugène), 104.
MAROT (Clément), 2, 3,
MELLIN DE SAINT-GELAIS, 1.
MÉNARD (Louis), 102.
MENDÈS (Catulle), 113.
MÉRAT (Albert), 112.
MODÈNE (Raimond de Mormoiron, comte de), 56.
MOLIÈRE, 57.
MUSSET (Alfred de), 76, 77, 78.

NERVAL (Gérard de), 75.
PASSERAT (Jean), 31.
POPELIN (Claudius), 105.
RACINE (Jean), 63.
REGNIER (Mathurin), 36.
RENAUD (Armand), 108.
RICHEPIN (Jean), 143, 144.
RONSARD (Pierre de), 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12.
ROUSSEAU (Jean-Baptiste), 64.
SAINT-AMANT (de), 39, 40, 41, 42.
SAINTE-BEUVE (Augustin), 68, 69, 70.
SARRASIN, 46.
SCARRON (Paul), 59.
SIEFERT (Louisa), 137.
SILVESTRE (Armand), 114, 115.
SOULARY (Josphin), 86, 87, 88, 89.
SULLY PRUDHOMME, 116, 117, 118, 119, 120.
THEURIET (André), 107.
VERLAINE (Paul), 140.
VEUILLOT (Louis), 85.
VIAU (Théophile de), 38.
VOITURE, 48, 49.
VOLTAIRE, 65.

INDEX DES SONNETS

Accablé de Pareſſe, & de Melancholie
À cette heure où les cœurs, d'amour raffaſiés
Afin que ton honneur coule parmy la plaine
Ah ! ſ'il eſt ici-bas un aſpect douloureux
Ah ! toi, l'indifférent, tu ſouffres à ton tour
AINSI PASIPHAÉ, la fille du Soleil
Amant abandonné qu'une maîtreſſe oublie
À peine ont-ils vingt ans, qu'ils ont déjà fermé
Après l'apoſtrophe, après les gémonies
Après l'œil de Melite il n'eſt rien d'admirable
Aſſis ſur vn fagot, vne pipe à la main
Aux larmes, le Vayer, laiſſe les ieux ouverts
Avant le temps les temples fleuriront
Baiſe m'encor, rebaiſe moy & baiſe
Béatrix Donato fut le doux nom de celle
Bien que ceſte maiſon ne vante ſon porphyre
Bizarre comme un ſinge, & pareille aux Houris
Cachez vos pleurs, madame, & votre épaule
Car les bois ont auſſi leurs jours d'ennui hautain
Ce iourd'huy du Soleil la chaleur alteree

Celui que nous plaignons, & qu'un fort glorieux
Ce pendant que Magny, fuit son grand Auanfon
Cependant qu'en la Croix plein d'amour infinie
Cesse tes pleurs, mon liure ; il n'est pas ordonné
Ceste fontaine est froide, & son eau doux-coulante
C'est une chambre où tout languit & s'effémine
C'est un matin de mars qu'elle m'est revenue
Cette relique exhale un parfum d'élégie
Comme on voit sur la branche au mois de May la rose
Comme un vol de gerfauts hors du charnier natal
Coucher trois dans vn drap, sans feu ny sans chandelle
Dans le ciel diaphane où l'oiseau s'affoupit
Dans le pays on les appelait Les Songeants
Dans les verres épais du cabaret brutal
Dans un fauteuil doré, Phèdre tremblante & blême
Depuis le triste pinct de ma fraisle naissance
Des plus beaux yeux, & du plus cleir visage
Des portes du matin l'Amante de Cephale
Deux cortèges se sont rencontrés à l'église
Deux Sonnets partagent la Ville
Donc, en ce même instant, flottait à mon infu
Du haut du ciel profond, vers le monde agité
D'un doigt distrait frôlant la sonore bîva
En vain, pauvre Tircis, tu te romps le cerueau
Fantoches à la mode, automates mondains
François, arrête-toy, ne passe la campagne
Frêle enfant, doux fantôme au contour délié
GRAND DIEU, tes jugemens sont remplis d'équité
Heureux qui, comme Vlysse, a fait un beau voyage
Homme, libre penseur ! te crois-tu seul pensant
Icare est cheut icy le ieune audacieux
Il avait sur l'échine une croix pour blason !
Il est temps, ma belle ame, il est temps qu'on finisse

Il faut finir mes jours en l'amour d'Vranie
Il ne faut s'esbahir, disoient ces bons vieillars
Il n'est point tant de barques à Venise
Ils fuient, ivres de meurtre & de rébellion
J'ai perdu ma force & ma vie
J'ai voulu de l'Amour séparer le Désir
Je fais souvent ce rêve étrange & pénétrant
Je n'ai gardé de toi, ma Mère, douce morte
« Je n'entrerai pas là, » dit la folle en riant
J'étais un arbre en fleur où chantait ma Jeunesse
Je te donne ces vers afin que si mon nom
Je vis, ie meurs : ie me brûle & me noye
Je vous enuoye vn bouquet que ma main
Job de mille tourments atteint
Juge notre querelle, ô Toi qui nous entends
La caravane humaine au sahara du monde
La Grande Ourse, archipel de l'Océan sans bords
L'air fraîchit. Le soleil plonge au ciel radieux
L'air s'embrume ; les joncs, roux comme de vieux os
La jeune Eudoxe est une bonne enfant
La maison qu'elle habite aux portes d'un faubourg
La mort & la beauté sont deux choses profondes
LA REINE NICOSIS, portant des pierreries
La Satiété dort au fond de vos grands yeux
La vie avance & fuit sans ralentir le pas
Le four rougit ; la plaque est prête. Prends ta lampe
Le péché me surmonte, & ma peine est si grande
Homme, libre penseur ! te crois-tu seul pensant
Le puits profond était poli comme un miroir
Les cloches qui tintaient sous l'azur clair du ciel
Le silence regnoit sur la terre & sur l'onde
Le soleil sous la mer, mystérieuse aurore
Les vieillards, quand près d'eux, semaine par semaine

Lettres, le seul repos de mon ame agitée
Le vent d'automne, aux bruits lointains des mers pareil
Le vert colibri, le roi des collines
L'hirondelle est partie & la bife est venue
L'immense ennui, ce fils bâtard de la douleur
Lors qu'Adam vit cette jeune beauté
Lors que pour vous baiser ie m'approche de vous
Lorsque tout douloureux regret fut mort en elle
Maître Laurent Coster, cœur plein de poésie
Malgré les larmes de ta mère
Marie, leuez-vous, ma ieune pareffeuse
Me fouenant de tes grâces divines
Mon âme a son secret, ma vie a son mystère
Mon amour, tu le plains qu'avec le coloris
Mon cœur est enterré sous ce grand noisetier
Mon cœur était jadis comme un palais romain
Morts qui dormez, couchés dans nos blancs cimetières
Ne ris point des sonnets, ô Critique moqueur !
N'espère pas que tu l'apaises
Ne verse point de pleurs sur cette sepulture
Nourrice d'Allegri, Parme, cité chrétienne
Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères
Oh ! qu'il fût seulement une personne, un être !
Oh ! si i'estois en ce beau sein raue
Ô Maître bien aimé, voici que tu reposes
On a vanté vos murs bâtis sur l'onde
Oui, c'est au vieux Gallus qu'appartient l'héritage
Parmi les doux transports d'une amitié fidele
Pars, puisque tu le veux, va-t'en, laisse le deuil
Pétrarque, au doux sonnet je fus longtemps rebelle
« Pour toujours ! » me dis-tu, le front sur mon épaule
Pour veiner de son front la pâleur délicate
Quand ie voy quelque fois Madame emmy la rue

Quand la fleur du soleil, la rose de Lahor
Quand le Sauveur souffroit pour tout le genre humain
Quand les Géants, tordus sous la foudre qui gronde
Quand vous ferez bien vieille, au soir à la chandelle
Qu'avec vne valeur à nulle autre seconde
Quel est donc ce chagrin auquel je m'intéresse ?
Quel temple pour son fils elle a rêvé neuf mois !
Que mon Fils ait perdu sa despoüille mortelle
Quenoille mon souci, ie vous promets & iure
Que son visage est triste & son front amaigri
Que vient-elle me dire, aux plus tendres instants
Que vos soins, grande REINE, enfantent de miracles !
Qui vid iamais au monde vn miracle pareil ?
Sève, qui peins l'objet dont mon cœur fuit la loy
Si, comme je l'espère & comme tu le dis
Si j'avais un arpent de sol, mont, val ou plaine
S'il est vrai que ce siècle ait tué tous les Dieux
S'il n'était rien de bleu que le ciel & la mer
Si nostre vie est moins qu'une iournée
Sire, Thulene est mort ; i'ay veu sa sepulture
Sire, vostre Citron, qui couchoit autrefois
Sois sage, ô ma Douleur, & tiens-toi plus tranquille
Songe heureux & diuin, trompeur de ma tristesse
Sous ce marbre repose un monarque sans vice
Souvent, — & j'en frémis, — quand sur ta lèvre infâme
Sur la colline
Sur l'étang bleu que vient rider le vent des soirs
Tant que mes yeus pourront larmes espandre
Ton orgueil peut durer au plus deux ou trois ans
Tous, l'amant qui dans un baiser verse son âme
Tout ce qui doit finir est court, — a dit un sage
Toutes, portant l'amphore, une main sur la hanche
Toy qui de Rome émerueillé contemples

Un amas confus de maisons
Un crucifix de fer tend ses bras sur le seuil
Une habitude longue & douce lui faisait
Une minute avant l'ondée
Versailles, tu n'es plus qu'un spectre de cité
Viens ! ne marche pas seul dans un jaloux sentier
Voicy le Carneual, menons chacun la sienne
Voicy les seuls coſtaux, voicy les seuls valons
Vous dont les regards purs, éclatants de lumière

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Fabrice Dury
- Wuyouyuan
- Acélan
- Toto256
- M0tty
- Cantons-de-l'Est
- Jahl de Vautban
- Consulnico
- Le ciel est par dessus le toit
- Challwa
- DvChe
- Lorlam

- Seudo
- Oggiwan
- Taousert
- Tylwyth Eldar
- Yland
- Hector
- *j*jac
- Favete linguistis
- Denis Gagne52

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)